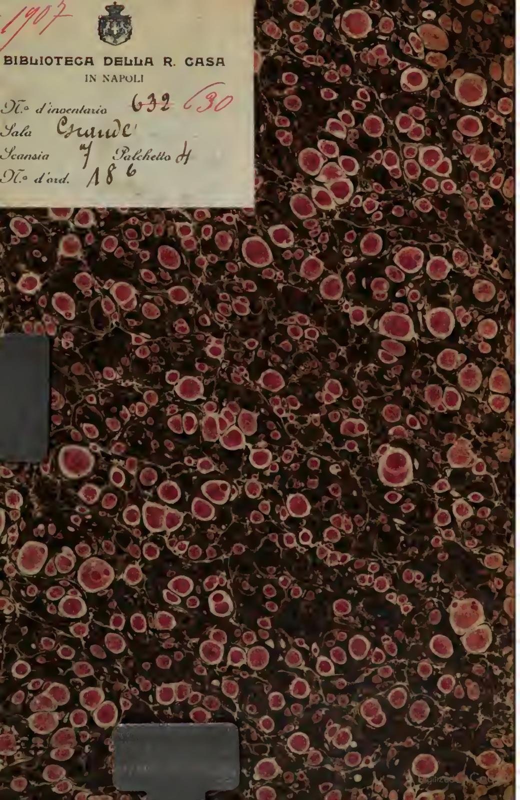



1907
BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI
N.° d'inventario 632 630
Sala Grande
Scansia 7 Palchetto 4
N.° d'ord. 18 6





CHATEAUBRIAND.

ŒUVRES COMPLÈTES.

Septième Livraison.

LES MARTYRS. — Tome III.

On souscrit également :

A BRUXELLES, MÊME MAISON,
Montagne de la Cour, n° 731;

ET A PARIS,
CHEZ LENORMANT, RUE DE SEINE, N°. 8.

PARIS. — IMPRIMERIE DE RIGNOUX,
RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, N° 8.




CHATEAUBRIAND.
ŒUVRES COMPLÈTES.
TOME XVIII *bis*.
LADVOCAT, ÉDITEUR.
1827.

ŒUVRES COMPLÈTES

De M. le Vicomte

DE

CHATEAUBRIAND

PAIR DE FRANCE,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

TOME XVIII *bis*.





Paris.

LADVOCAT, LIBRAIRE

DE S. A. R. LE DUC DE CHARTRES.

M DCCC XXVII.

LES MARTYRS,

OU

LE TRIOMPHE

DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.



LIVRE SEIZIÈME.

SOMMAIRE.

Harangues de Symmaque, d'Hiéroclès et d'Eudore. Dioclétien consent à donner l'édit de persécution; mais il veut que l'on consulte auparavant la sibylle de Cumes.

« Très-clément Empereur Dioclétien, et vous, très-heureux prince César Galérius, si jamais vos ames divines donnèrent une preuve éclatante de leur justice, c'est dans l'affaire importante qui rassemble le très-auguste sénat aux pieds de vos Éternités.

» Proscrirons-nous les adorateurs du nouveau Dieu? Laisserons-nous les Chrétiens jouir en paix du culte de leur divinité? Telle est la question que l'on propose au sénat.

» Que Jupiter et les autres dieux vengeurs de l'humanité me préservent de faire couler jamais le sang et les larmes! Pourquoi persécuterions-nous des hommes qui remplissent tous les devoirs du citoyen? Les Chrétiens exercent des arts

utiles; leurs richesses alimentent le trésor de l'État; ils servent avec courage dans nos armées; ils ouvrent souvent dans nos conseils des avis pleins de sens, de justesse et de prudence. D'ailleurs, ce n'est point par la violence que l'on parviendra au but désiré. L'expérience a démontré que les Chrétiens se multiplient sous le fer des bourreaux. Voulez-vous les gagner à la religion de la patrie, appelez-les au temple de la Miséricorde et non pas aux autels des Euménides.

» Mais après avoir déclaré ce qui me semble conforme à la raison, je dois, avec la même justice, manifester la crainte que m'inspirent les Chrétiens. C'est le seul reproche que l'on puisse légitimement leur faire : il est certain que nos dieux sont l'objet de leur dérision et quelquefois de leurs insultes. Que de Romains se sont déjà laissé entraîner par des raisonnements téméraires! Ah! nous parlons d'attaquer une divinité étrangère, songeons plutôt à défendre les nôtres! Rattachons-nous à leur culte par le souvenir de tout ce qu'elles ont fait pour nous. Quand nous serons bien convaincus de la grandeur et de la bonté de nos dieux paternels, nous ne craindrons plus de voir la secte des Chrétiens s'accroître et se grossir des déserteurs de nos temples.

» C'est une vérité reconnue depuis long-temps que Rome a dû l'empire du monde à sa piété

envers les Immortels. Elle a élevé des autels à tous les Génies bienfaisants, à la Petite Fortune, à l'Amour Filial, à la Paix, à la Concorde, à la Justice, à la Liberté, à la Victoire, au dieu Terme qui, seul, ne se leva point devant Jupiter dans l'assemblée des dieux. Cette famille divine pourroit-elle déplaire aux Chrétiens? Quel homme oseroit refuser des hommages à de si nobles déités? Voulez-vous remonter plus haut, vous trouverez les noms mêmes de notre patrie, nos traditions les plus antiques, liés à notre religion, et faisant partie de nos sacrifices; vous trouverez le souvenir de cet Age d'or, règne de bonheur et d'innocence, que tous les peuples envient à l'Ausonie. Y a-t-il rien de plus touchant que ce nom de Latium donné à la campagne de Laurente, parce qu'elle fut l'asile d'un dieu persécuté? Nos pères, en récompense de leur vertu, reçurent du ciel un cœur hospitalier, et Rome servit de refuge à tous les infortunés bannis. Que d'intéressantes aventures! que de noms illustres attachés à ces migrations des premiers temps du monde, Diomède, Philoctète, Idoménée, Nestor! Ah! quand une forêt couvroit la montagne où s'élève ce Capitole; lorsque des chaumières occupoient la place de ces palais; que ce Tibre si fameux ne portoit encore que le nom inconnu d'Albula, on ne deman-

doit point ici si le Dieu d'une obscure nation de la Judée étoit préférable aux dieux de Rome! Pour se convaincre de la puissance de Jupiter, il suffit de considérer la foible origine de cet empire. Quatre petites sources ont formé le torrent du peuple romain : Albe, le cher pays et le premier amour des Curiaces; les guerriers latins, qui s'unirent aux guerriers d'Énée; les Arcadiens d'Évandre, qui transmirent aux Cincinnatus l'amour des troupeaux et le sang des Hellènes, doux germe de l'éloquence chez les rudes nourrissons d'une louve; enfin les Sabins, qui donnèrent des épouses aux compagnons de Romulus; ces Sabins, vêtus de peaux de brebis, conduisant leurs troupeaux avec une lance, vivant de laitage et de miel, et se consacrant à Cérès et à Hercule, l'une le génie, et l'autre le bras du laboureur.

» Ces dieux, qui ont opéré tant de merveilles; ces dieux, qui ont inspiré Numa, Fabricius et Caton; ces dieux, qui protégent les cendres illustres de nos citoyens; ces dieux, au milieu desquels brillent aujourd'hui nos Empereurs, sont-ils des divinités sans pouvoir et sans vertus?

» Dioclétien, je suppose que Rome chargée d'années apparoisse tout à coup à vos yeux sous les voûtes de ce Capitole, et qu'elle s'adresse ainsi à votre Éternité :

« Grand prince, ayez égard à cette vieillesse » où ma piété envers les dieux m'a fait parvenir. » Libre comme je le suis, je m'en tiendrai tou» jours à la religion de mes ancêtres. Cette re» ligion a mis l'univers sous ma loi. Ses sacrifices » ont éloigné Annibal de mes murailles, et les » Gaulois du Capitole. Quoi! l'on renverseroit un » jour cette statue de la Victoire sans craindre » de soulever mes légions ensevelies aux champs » de Zama? N'aurois-je été préservée des plus re» doutables ennemis que pour être déshonorée » par mes enfants dans ma vieillesse? »

» C'est ainsi, ô puissant Empereur, que vous parle Rome suppliante. Voyez se lever de leurs tombeaux, sur le chemin d'Appius, ces républicains, vainqueurs des Volsques et des Samnites, dont nous révérons ici les images; ils montent à ce Capitole qu'ils remplirent de dépouilles opimes; ils viennent, couronnés de la branche du chêne, unir leurs voix à la voix de la patrie. Ces mânes sacrés n'avoient point rompu leur sommeil de fer pour la perte de nos mœurs et de nos lois; ils ne s'étoient point réveillés au bruit des proscriptions de Marius, ou des fureurs du Triumvirat; mais la cause du ciel les arrache au cercueil, et ils viennent la plaider devant leurs fils. Romains séduits par la religion nouvelle,

comment avez-vous pu changer pour un culte étranger nos belles fêtes et nos pieuses cérémonies !

» Princes, je le répète, nous ne demandons point la persécution des Chrétiens. On dit que le Dieu qu'ils adorent est un Dieu de paix et de justice : nous ne refusons point de l'admettre dans le Panthéon; car nous souhaitons, très-pieux Empereur, que les dieux de toutes les religions vous protégent; mais que l'on cesse d'insulter Jupiter. Dioclétien, Galérius, sénateurs, indulgence pour les Chrétiens, protection pour les dieux de la patrie. »

En achevant de prononcer ces mots, Symmaque salue de nouveau la statue de la Victoire, et se rassied au milieu des sénateurs. Les esprits étoient différemment agités : les uns, charmés de la dignité du discours de Symmaque, se rappeloient les jours des Hortensius et des Cicéron; les autres blâmoient la modération du pontife de Jupiter. Satan n'avoit plus d'espoir que dans Hiéroclès, et cherchoit à détruire l'effet de l'éloquence du grand-prêtre; les Anges de lumière profitoient au contraire de cette éloquence pour ramener le sénat à des sentiments plus humains. On voyoit s'agiter les casques des guerriers, les toges des sénateurs,

les robes et les sceptres des Augures et des Aruspices; on entendoit un murmure confus, signe équivoque du blâme et de la louange. Dans un champ où l'ivraie et d'inutiles fleurs de pourpre et d'azur s'élèvent au milieu du froment d'or, si quelque zéphyr se glisse dans la forêt diaprée, d'abord les plus frêles épis courbent leurs têtes; bientôt le souffle croissant balance en tumulte les gerbes fécondes et les plantes stériles : tel paroissoit dans le sénat le mouvement de tant d'hommes divers.

Les courtisans regardoient curieusement Dioclétien et Galérius, afin de régler leur opinion sur celle de leurs maîtres : César donnoit des signes d'emportement; mais le visage d'Auguste étoit impassible.

Hiéroclès se lève : il s'enveloppe dans son manteau, et garde quelque temps un air sévère et pensif. Initié à toutes les ruses de l'éloquence athénienne; armé de tous les sophismes; souple, adroit, railleur, hypocrite, affectant une élocution concise et sentencieuse; parlant d'humanité en demandant le sang de l'innocent; méprisant les leçons du temps et de l'expérience, voulant à travers mille maux conduire le monde au bonheur par des systèmes; esprit faux, s'applaudissant de sa justesse : tel étoit l'orateur qui parut dans la lice pour attaquer toutes les reli-

gions, et surtout celle des Chrétiens. Galérius laissoit un libre cours aux blasphèmes de son ministre : Satan poussoit au mal l'ennemi des Fidèles; et l'espoir de perdre Eudore animoit l'amant de Cymodocée. Le Démon de la fausse sagesse, sous la figure d'un chef de l'école, nouvellement arrivé d'Alexandrie, se place auprès d'Hiéroclès : celui-ci, après un moment de silence, déploie tout à coup ses bras; il rejette son manteau en arrière, pose les deux mains sur son cœur, s'incline jusqu'au pavé du Capitole en saluant Auguste et César, et prononce ce discours :

« Valérius Dioclétien, fils de Jupiter, Empereur éternel, Auguste, huit fois consul, très-clément, très-divin, très-sage; Valérius Maximianus Galérius, fils d'Hercule, fils adoptif de l'Empereur, César, éternel et très-heureux; Parthique, triomphateur, amateur de la science, et vérissime philosophe; sénat très-vénérable et sacré, vous permettez donc que ma voix se fasse entendre! Troublé par cet honneur insigne, comment pourrois-je m'exprimer avec assez de force ou de grace? Pardonnez à la foiblesse de mon éloquence, en faveur de la vérité qui me fait parler.

» La terre, dans sa fécondité première, enfanta les hommes. Les hommes, par hasard et

par nécessité, s'assemblèrent pour leurs besoins communs. La propriété commença : les violences suivirent; l'homme ne put les réprimer : il inventa les dieux.

» La religion trouvée, les tyrans en profitèrent. L'intérêt multiplia les erreurs; les passions y mêlèrent leurs songes.

» L'homme, oubliant l'origine des dieux, crut bientôt à leur existence. On prit pour le consentement unanime des peuples ce qui n'étoit que le consentement unanime des passions. Les tyrans, en écrasant les hommes, eurent soin de faire élever des temples à la Piété et à la Miséricorde, afin que les infortunés crussent aussi qu'il y avoit des dieux.

» Le prêtre, d'abord trompeur, ensuite trompé, se passionna pour son idole; le jeune homme, pour les grâces divinisées de sa maîtresse; le malheureux, pour les simulacres de sa douleur : de là le fanatisme, le plus grand des maux qui aient affligé l'espèce humaine.

» Ce monstre, portant un flambeau, parcourut les trois régions de la terre. Il brûla, par la main des Mages, les temples de Memphis et d'Athènes. Il alluma la guerre sacrée qui livra la Grèce à Philippe. Bientôt, si une secte odieuse venoit à s'étendre, de nos jours même, et malgré l'accroissement des lumières, on verroit

l'univers plongé dans un abîme de malheurs!

» C'est ici, princes, que je tâcherai de peindre les maux que le fanatisme a faits aux hommes, en vous dévoilant l'origine et les progrès de la religion la plus ridicule et la plus horrible que la corruption des peuples ait engendrée.

» Que ne m'est-il permis d'ensevelir dans un profond oubli ces honteuses turpitudes! Mais je suis appelé à la défense de la vérité: il faut sauver mon Empereur, il faut éclairer le monde. Je sais que j'expose mes jours au ressentiment d'une faction dangereuse. Qu'importe: un ami de la sagesse doit fermer son cœur à toute crainte comme à toute pitié, quand il s'agit du bonheur de ses frères et des droits sacrés de l'humanité.

» Vous connoissez ce peuple que sa lèpre et ses déserts séparent du genre humain, ce peuple odieux qu'extermina le divin Titus.

» Un certain fourbe, appelé Moïse, par une suite de crimes et de prestiges grossiers, délivra ce peuple de la servitude. Il le conduisit au milieu des sables de l'Arabie; il lui promettoit, au nom du dieu Jéhova, une terre où couleroit le lait et le miel.

» Après quarante années les Juifs arrivèrent à cette terre promise, dont ils égorgèrent les habitants. Ce jardin délicieux étoit la stérile Ju-

dée, petite vallée de pierres, sans blé, sans arbres, sans eaux.

» Retirés dans leur repaire, ces brigands ne se firent remarquer que par leur haine contre le genre humain : ils vivoient au milieu des adultères, des meurtres, des cruautés.

» Que pouvoit-il sortir d'une pareille race? (c'est ici le prodige) une race plus exécrable encore, les Chrétiens : ils ont surpassé, en folie, en crimes, les Juifs leurs pères.

» Les Hébreux, que trompoient des prêtres fanatiques, attendoient dans leur impuissance et dans leur bassesse un monarque qui devoit leur soumettre le monde entier.

» Le bruit se répand un jour que la femme d'un vil artisan a donné naissance à ce roi si long-temps promis. Une partie des Juifs s'empresse de croire au prodige.

» Celui qu'ils appellent leur Christ vit trente ans caché dans sa misère. Après ces trente années, il commence à dogmatiser; il s'associe quelques pêcheurs, qu'il nomme ses Apôtres. Il parcourt les villes, il se cache au désert, il séduit des femmes foibles, une populace crédule. Sa morale est pure, dit-on : mais surpasse-t-elle celle de Socrate?

» Bientôt il est arrêté pour ses discours séditieux, et condamné à mourir sur la croix. Un

jardinier dérobe son corps; ses Apôtres s'écrient que Jésus est ressuscité; ils prêchent leur maître à la foule étonnée. La superstition s'étend, les Chrétiens deviennent une secte nombreuse.

» Un culte né dans les derniers rangs du peuple, propagé par des esclaves, caché d'abord en des lieux déserts, s'est chargé peu à peu des abominations que le secret et des mœurs basses et féroces doivent naturellement engendrer : aussi, la cruauté et l'infamie font-elles la partie principale de ses mystères.

» Les Chrétiens s'assemblent la nuit au milieu des morts et des sépulcres. La résurrection des cadavres est le plus absurde comme le plus doux de leur entretien. Assis à un festin abominable, après avoir juré haine aux dieux et aux hommes, après avoir renoncé à tous les plaisirs légitimes, ils boivent le sang d'un homme sacrifié, et dévorent les chairs palpitantes d'un enfant : c'est ce qu'ils appellent leur pain et leur vin sacré!

» Le repas fini, des chiens dressés aux crimes de leurs maîtres entrent dans l'assemblée et renversent les flambeaux; alors, les Chrétiens se cherchent au milieu des ténèbres, s'unissent au hasard par d'horribles embrassements : les pères avec les filles, les fils avec les mères, les frères avec les sœurs : le nombre et la variété des incestes fait le mérite et la vertu.

» Quoi! ce n'étoit pas assez d'avoir voulu amener les hommes au culte d'un séditieux justement puni du dernier supplice! ce n'étoit pas un assez grand crime d'avoir essayé d'abrutir à ce point la raison humaine! il falloit encore que les Chrétiens fissent de leur religion l'école des mœurs les plus dépravées, des forfaits les plus inouïs!

» Ce que je viens d'avancer auroit-il besoin d'autres preuves que la conduite des Chrétiens? Partout où ils se glissent, ils font naître des troubles; ils débauchent les soldats de nos armées; ils portent la désunion dans les familles, ils séduisent des vierges crédules; ils arment le frère contre le frère, l'époux contre l'épouse. Puissants aujourd'hui, ils ont des temples, des trésors, et ils refusent de prêter serment aux empereurs dont ils tiennent ces bienfaits; ils insultent aux sacrées images de Dioclétien, ils aiment mieux mourir que de sacrifier à ses autels. Dernièrement encore, n'ont-ils pas laissé la divine mère de Galérius offrir seule des victimes pour son fils aux Génies innocents des montagnes? Enfin, joignant le fanatisme à la dissolution, ils voudroient précipiter du Capitole la statue de la Victoire, arracher de leurs sanctuaires vos dieux paternels!

» Qu'on ne croie pas cependant que je dé-

fende ici ces dieux qui, dans l'enfance des peuples, ont pu paroître nécessaires à des législateurs habiles. Nous n'avons plus besoin de ces ressources. La raison commence son règne. Désormais on n'élèvera d'autel qu'à la Vertu. Le genre humain se perfectionne chaque jour. Un temps viendra que tous les hommes, soumis à la seule pensée, se conduiront par les clartés de l'esprit. Je ne soutiens donc ni Jupiter, ni Mitra, ni Sérapis. Mais si l'on conserve encore une religion dans l'Empire, l'ancienne réclame une juste préférence. La nouvelle est un mal qu'il faut extirper par le fer et par le feu. Il faut guérir les Chrétiens eux-mêmes de leur propre folie. Hé bien, un peu de sang coulera! Nous nous attendrirons sans doute sur le sort des criminels; mais nous admirerons, nous bénirons la loi qui frappera les victimes pour la consolation des sages et le bonheur du genre humain. »

Hiéroclès achevoit à peine son discours, que Galérius donna le signal des applaudissements. L'œil en feu, le visage rouge de colère, César sembloit déjà prononcer l'arrêt fatal des Chrétiens. Ses courtisans levoient les mains au ciel comme saisis d'horreur et de crainte; ses gardes frémissoient de rage en songeant que des impies vouloient renverser l'autel de la Victoire; le

peuple redisoit avec effroi les incestes nocturnes et les repas de chair humaine. Les Sophistes qui environnoient Hiéroclès le portoient au ciel : c'étoit l'intrépide ami des princes, le véritable ami des principes, le soutien de la vertu, un Socrate!

Satan échauffoit les préjugés et les haines; ravi des paroles du proconsul, il se flattoit d'aller plus sûrement à son but par l'athéisme que par l'idolâtrie; secondé de toutes les Puissances de l'Enfer, il augmentoit le bruit et le tumulte, et donnoit au mouvement du Sénat quelque chose de prodigieux. Comme le sabot circule sous le fouet de l'enfant; comme le fuseau descend et remonte entre les doigts de la matrone; comme l'ébène ou l'ivoire roule sous le ciseau du tourneur, ainsi les esprits étoient agités. Dioclétien seul paroissoit immobile; on ne voyoit sur son visage ni colère, ni haine, ni amour. Les Chrétiens répandus dans l'assemblée se montroient abattus et consternés. Constantin surtout étoit plongé dans une douleur profonde; il jetoit par intervalles un regard inquiet et attendri sur Eudore.

Le fils de Lasthénès se leva sans paroître ému de la défaveur de César, des bassesses des courtisans et des clameurs de la foule. Son habit de deuil, sa noble figure, encore embellie par l'ex-

pression d'une sainte tristesse, attirèrent tous les regards. Les Anges du Seigneur formant un cercle invisible autour de lui, le couvroient de lumière, et lui donnoient une assurance divine. Du haut du ciel, les quatre Évangélistes, penchés sur sa tête, lui dictoient secrètement les paroles qu'il alloit répéter. On entendoit dire de toutes parts dans le Sénat : « C'est le Chrétien! Comment pourra-t-il répondre? » Chacun cherchoit vainement dans ses traits, à la fois si calmes et si animés, l'expression des crimes dont Hiéroclès avoit accusé les Fidèles. Lorsque des chasseurs, croyant surprendre au bord d'un fleuve un affreux vautour, découvrent tout à coup un cygne qui nage sur l'onde, charmés, ils s'arrêtent; ils contemplent l'oiseau chéri des Muses; ils admirent la blancheur de son plumage, la fierté de son port, la grace de ses mouvements; ils prêtent déjà l'oreille à ses chants harmonieux. Le cygne de l'Alphée ne tarda pas à se faire entendre : Eudore s'incline devant Auguste et César; ensuite, sans saluer la statue de la Victoire, sans faire de geste, sans chercher à séduire ou l'oreille ou les yeux, il parle en ces mots :

« Auguste, César, Pères conscrits, Peuple romain, au nom de ces hommes victimes d'une

haine injuste, moi, Eudore, fils de Lasthénès, natif de Mégalopolis en Arcadie, et Chrétien, salut!

» Hiéroclès a commencé son discours par excuser la foiblesse de son éloquence; je réclame à mon tour l'indulgence du sénat. Je ne suis qu'un soldat, plus accoutumé à verser mon sang pour mes princes qu'à demander en termes fleuris, le massacre d'une foule de vieillards, de femmes et d'enfants.

» Je remercie d'abord Symmaque de la modération qu'il a montrée envers mes frères. Le respect que je dois au chef de l'Empire me force à me taire sur le culte des idoles. J'observerai cependant que les Camille, les Scipion, les Paul-Émile, n'ont point été de grands hommes parce qu'ils suivoient le culte de Jupiter, mais parce qu'ils s'éloignoient de la morale et des exemples des divinités de l'Olympe. Dans notre religion, au contraire, on ne peut atteindre au plus haut degré de la perfection qu'en imitant notre Dieu. Nous plaçons aussi de simples mortels dans les éternelles demeures; mais il ne suffit pas, pour acquérir cette gloire, d'avoir porté le bandeau royal, il faut avoir pratiqué la vertu: nous abandonnons à votre ciel les Néron et les Domitien.

» Toutefois l'effet d'une religion quelconque est si salutaire à l'ame, que le pontife de Jupi-

ter a parlé des Chrétiens avec douceur, tandis qu'un homme qui ne reconnoît point de Dieu demande notre sang au nom de l'humanité et de la vertu. Hé quoi! Hiéroclès, c'est sous le manteau que vous portez que vous voulez semer la désolation dans l'Empire! Magistrat romain, vous provoquez la mort de plusieurs millions de citoyens romains! Car, Pères conscrits, vous ne pouvez vous le dissimuler, nous ne sommes que d'hier, et déjà nous remplissons vos cités, vos colonies, vos camps, le palais, le sénat, le Forum : nous ne vous laissons que vos temples.

» Princes, notre accusateur est un apostat, et il se confesse athée : il sait lui-même quel titre je pourrois ajouter à ces titres. Symmaque est un homme pieux, dont l'âge, la science et les mœurs sont également respectables. Dans toute cause criminelle, on prend en considération le caractère des témoins : Symmaque nous excuse; Hiéroclès nous dénonce : lequel des deux doit être écouté? Auguste, César, Pères conscrits, Peuple romain, daignez me prêter une oreille attentive, je vais reprendre la suite des accusations d'Hiéroclès, et défendre la religion de Jésus-Christ. »

A ce grand nom l'orateur s'arrêta; tous les Chrétiens s'inclinèrent, et la statue de Jupiter trembla sur son autel. Eudore reprit :

« Je ne remonterai point, comme Hiéroclès, jusqu'au berceau du monde pour en venir à la question du moment. Je laisse aux disciples de l'école ce vain étalage de principes odieux, de faits altérés et de déclamations puériles. Il ne s'agit ici ni de la formation du monde, ni de l'origine des sociétés : tout se borne à savoir si l'existence des Chrétiens est compatible avec la sûreté de l'État; si leur religion ne blesse ni les mœurs ni les lois; si elle ne s'oppose point à la soumission que l'on doit au chef de l'Empire; en un mot, si la morale et la politique n'ont rien à reprocher au culte de Jésus-Christ. Cependant, je ne puis m'empêcher de vous faire remarquer la singulière opinion d'Hiéroclès touchant les Hébreux.

» La raison politique de l'établissement de Jérusalem, au centre d'un pays stérile, étoit trop profonde pour être aperçue de l'accusateur des Chrétiens. Le législateur des Israélites vouloit en faire un peuple qui pût résister au temps, conserver le culte du vrai Dieu, au milieu de l'idolâtrie universelle, et trouver dans ses institutions une force qu'il n'avoit point par lui-même : il les enferma donc dans la montagne. Leurs lois et leur religion furent conformes à cet état d'isolement : ils n'eurent qu'un temple, qu'un sacrifice, qu'un livre. Quatre mille ans se

sont écoulés et ce peuple existe encore. Hiéroclès, montrez-nous ailleurs un exemple d'une législation aussi miraculeuse dans ses effets, et nous écouterons ensuite vos railleries sur le pays des Hébreux. »

Un signe d'approbation échappé à Dioclétien interrompit le fils de Lasthénès. Insensible aux mouvements oratoires de Symmaque, et aux déclamations d'Hiéroclès, l'Empereur fut frappé des raisons politiques présentées par le défenseur des Fidèles. Eudore s'étoit étendu sur ce sujet avec adresse, afin de toucher le génie du prince avant de parler des Chrétiens. Le parti modéré du sénat, qui redoutoit Galérius; Publius, préfet de Rome, dévoué à César, mais ennemi d'Hiéroclès; les courtisans, toujours attentifs aux impressions du maître; les Chrétiens, dont le sort étoit encore suspendu, tous s'aperçurent des sentiments favorables de Dioclétien : ils donnèrent de grandes louanges à l'orateur. Les soldats, les centurions, les tribuns s'étoient laissés toucher à la vue de leur général obligé de défendre sa vie contre les accusations d'un rhéteur : cette noble race d'hommes revient facilement à des opinions généreuses. Tant de raison unie à tant de beauté et de jeunesse avoit intéressé la foule toujours passionnée. La douleur

de Constantin s'étoit changée en allégresse; il encourageoit son ami par ses gestes et ses regards. Les Anges de lumière, redoublant de zèle autour de l'orateur chrétien, lui donnoient à chaque moment de nouvelles graces, et prolongeoient les sons de sa voix comme d'harmonieux échos. Lorsqu'une neige éclatante tombe de la voûte éthérée, souvent l'aquilon s'apaise; les champs, muets, reçoivent avec joie les flocons nombreux qui vont mettre les plantes à l'abri des glaces de l'hiver : ainsi quand le fils de Lasthénès recommença son discours, l'assemblée fit un profond silence afin de recueillir ces paroles pures qui sembloient descendre du ciel pour prévenir la désolation de la terre.

« Princes, dit-il, je n'entrerai point dans les preuves de la religion chrétienne : une longue suite de prophéties, toutes vérifiées, des miracles éclatants, des témoins sans nombre, ont depuis long-temps attesté la divinité de celui que nous appelons le Sauveur. Sa vertu sublime est reconnue de l'univers; plusieurs Empereurs romains, sans être soumis à Jésus-Christ, l'ont honoré de leurs hommages; des philosophes fameux ont rendu justice à la beauté de sa morale, et Hiéroclès lui-même ne la conteste pas.

» Il seroit bien étrange que ceux qui adorent

un tel Dieu fussent des monstres dignes du bûcher. Quoi! Jésus-Christ seroit un modèle de douceur, d'humanité, de chasteté, et nous penserions l'honorer par des mystères de cruautés et de débauches! Même dans le Paganisme, célèbre-t-on la fête de Diane par les prostitutions des fêtes de Vénus? Le Christianisme, dit-on, est sorti de la dernière classe du peuple, et de là les infamies de son culte. Reprochez donc à cette religion ce qui fait sa beauté et sa gloire. Elle est allée chercher, pour les consoler, des hommes auxquels les hommes ne pensoient point et dont ils détournoient les regards; et vous le lui imputez à crime! Pense-t-on qu'il n'y a de douleurs que sous la pourpre, et qu'un Dieu consolateur n'est fait que pour les grands et les rois? Loin d'avoir pris la bassesse et la férocité des mœurs du peuple, notre religion a corrigé ces mœurs. Dites : est-il un homme plus patient dans ses maux qu'un vrai Chrétien, plus résigné sous un maître, plus fidèle à sa parole, plus ponctuel dans ses devoirs, plus chaste dans ses habitudes? Nous sommes si éloignés de la barbarie, que nous nous retirons de vos jeux où le sang des hommes est une partie du spectacle. Nous croyons qu'il y a peu de différence entre commettre le meurtre et le voir commettre avec plaisir. Nous avons une telle horreur d'une vie dissolue, que nous évi-

tons vos théâtres comme une école de mauvaises mœurs et une occasion de chute... Mais en justifiant les Chrétiens sur un point, je m'aperçois que je les expose sur un autre. Nous fuyons la société, dit Hiéroclès, nous haïssons les hommes!

» S'il en est ainsi, notre châtiment est juste. Frappez nos têtes; mais auparavant venez reprendre dans nos hôpitaux les pauvres et les infirmes que vous n'avez point secourus; faites appeler ces femmes romaines qui ont abandonné les fruits de leur honte. Elles croient peut-être qu'ils sont tombés dans ces lieux infâmes, seul asile offert par vos dieux à l'enfance délaissée? Qu'elles viennent reconnoître leurs nouveau-nés entre les bras de nos épouses! Le lait d'une Chrétienne ne les a point empoisonnés : les mères selon la Grace les rendront, avant de mourir, aux mères selon la nature.

» Quelques-uns de nos mystères, mal entendus et faussement interprétés, ont donné naissance à ces calomnies. Princes, que ne m'est-il permis de vous dévoiler ces secrets d'innocence et de pureté! Rome se lève, dit Symmaque, et vous supplie de lui laisser les divinités de ses pères. Oui, Princes, Rome se lève, mais non pour réclamer des dieux impuissants : elle se lève pour vous demander Jésus-Christ, qui rétablira parmi ses enfants la pudeur, la bonne

foi, la probité, la modération et le règne des mœurs.

« Donnez-moi, s'écrie-t-elle, ce Dieu qui a
» déjà corrigé les vices de mes lois, ce Dieu
» qui n'autorise point l'infanticide, la prosti-
» tution du mariage, le spectacle du meurtre
» des hommes, ce Dieu qui couvre mon sein des
» monuments de sa bienfaisance, ce Dieu qui
» conserve les lumières des lettres et des arts, et
» qui veut abolir l'esclavage sur la terre. Ah! si
» un jour je devois encore voir les Barbares à
» mes portes, ce Dieu, je le sens, pourroit seul
» me sauver, et changer ma vieillesse languis-
» sante en une immortelle jeunesse. »

» Reste donc à repousser la dernière et la plus effrayante des accusations d'Hiéroclès, si les Chrétiens pouvoient s'effrayer de perdre les biens et la vie. Nous sommes, dit notre délateur, des séditieux; nous refusons d'adorer les images de l'Empereur, et d'offrir des sacrifices aux dieux pour le Père de la patrie.

» Les Chrétiens des séditieux! Poussés à bout par leurs persécuteurs, et poursuivis comme des bêtes féroces, ils n'ont pas même fait entendre le plus léger murmure; neuf fois ils ont été massacrés, et, s'humiliant sous la main de Dieu, ils ont laissé l'univers se soulever contre les ty-

rans. Que Hiéroclès nomme un seul Fidèle engagé dans une conspiration contre son prince! Soldats chrétiens que j'aperçois ici, Sébastien, Pacôme, Victor, dites-nous où vous avez reçu les nobles blessures dont vous êtes couverts? Est-ce dans les émeutes populaires, en assiégeant le palais de vos Empereurs, ou bien en affrontant, pour la gloire de vos princes, la flèche du Parthe, l'épée du Germain et la hache du Franc? Hélas! généreux guerriers, mes compagnons, mes amis, mes frères, je ne m'inquiète point de mon sort, bien que j'aie quelque raison de regretter à présent la vie, mais je ne puis m'empêcher de m'attendrir sur votre destinée! Que n'avez-vous choisi un défenseur plus éloquent! J'aurai pu mériter une couronne civique en vous sauvant des mains des Barbares, et je ne pourrai vous dérober au fer d'un proconsul romain!

» Finissons ce discours. Dioclétien, vous trouverez chez les Chrétiens des sujets respectueux, qui vous seront soumis sans bassesse, parce que le principe de leur obéissance vient du Ciel. Ce sont des hommes de vérité : leur langage ne diffère point de leur conduite; ils ne reçoivent point les bienfaits d'un maître en le maudissant dans leur cœur. Demandez à de tels hommes leurs fortunes, leurs vies, leurs enfants, ils vous les donneront, parce que tout cela vous appar-

tient. Mais voulez-vous les forcer à encenser les idoles, ils mourront! Pardonnez, Princes, à cette liberté chrétienne : l'homme a aussi ses devoirs à remplir envers le Ciel. Si vous exigez de nous des marques de soumission qui blessent ces devoirs sacrés, Hiéroclès peut appeler les bourreaux : nous rendrons à César notre sang, qui est à César, et à Dieu notre ame, qui est à Dieu. »

Eudore reprend sa place, rejette sur son épaule sa toge à demi tombée, et se hâte de recouvrir avec une modeste rougeur les cicatrices de son sein.

Pourrai-je exprimer la diversité des sentiments que le discours du fils de Lasthénès excita dans l'assemblée? C'étoit un mélange d'admiration, de crainte, de fureur : chacun éclatoit en mouvements de haine ou d'amour. Ceux-ci admiroient la beauté de la religion accusée, ceux-là n'y voyoient qu'un reproche fait à leurs mœurs et à leurs dieux. Les guerriers étoient émus et vivement intéressés en faveur d'Eudore.

« Que nous servira donc, disoient-ils, de verser notre sang pour la patrie, de souffrir l'esclavage chez les Barbares, de triompher des ennemis du Prince, si un Sophiste nous peut égorger au Capitole? »

Pour la première fois de sa vie, Dioclétien paroissoit ému : même en laissant persécuter les Fidèles, Dieu se servoit de l'éloquence chrétienne pour semer les germes de la foi dans le sénat romain. La mâle simplicité du discours d'Eudore triomphoit et des calomnies d'Hiéroclès, et des touchants souvenirs dont Symmaque avoit environné la statue de la Victoire; tout semble annoncer que l'Empereur va prononcer une sentence favorable aux Chrétiens.

Hiéroclès, alarmé, vouloit paroître calme et victorieux; mais la rage et la frayeur perçoient malgré lui dans ses regards : lorsqu'un tigre s'est précipité dans la fosse escarpée que creusa sous ses pas un berger de Libye, la bête féroce, après s'être long-temps débattue, se couche avec une apparente tranquillité au milieu de l'enceinte fatale; mais, à l'agitation de ses yeux et de ses lèvres sanglantes, on voit qu'elle ressent vivement la crainte et la douleur du piége où elle est tombée.

Galérius rendit bientôt l'espérance à son ministre. Ce fougueux César, accoutumé au langage déshonoré de ses flatteurs, s'indigne des accents de la vertu et de la noble assurance d'un homme de bien. Il déclare que si l'on ne punit pas les Fidèles, il quittera la cour, et se mettra à la tête des légions d'Orient :

« Car ces ennemis du Ciel porteroient sur moi leurs mains sacriléges. »

Hiéroclès reprenant son audace fait observer qu'il y avoit des mystères sur lesquels on ne s'expliquoit point; qu'après tout, les factieux refusoient de sacrifier à l'Empereur, et cherchoient par une éloquence séditieuse à soulever les soldats.

Trop accoutumé à céder à la violence de Galérius, Dioclétien fut effrayé de ses menaces. Il savoit qu'en proscrivant les Chrétiens il se privoit d'un grand appui contre l'ambition de César; mais le vieillard n'avoit plus la force d'envisager sans frémir les hasards d'une guerre civile. Satan achève d'épouvanter par un prodige l'esprit superstitieux de Dioclétien. Tout à coup le bouclier de Romulus se détache de la voûte du Capitole, tombe, blesse le fils de Lasthénès, et va couvrir, en roulant, la Louve de bronze qui fut frappée de la foudre à la mort de Jules-César. Galérius s'écrie :

« Vous le voyez, ô Dioclétien, le père des Romains n'a pu supporter les blasphèmes de ce Chrétien! Imitez son exemple; écrasez les impies, et protégez au Capitole le Génie de l'Empire. »

Alors Dioclétien, malgré les remords de sa conscience et les lumières de sa politique, promet de donner un édit contre les Fidèles; mais par une dernière ressource de son génie, il voulut que les dieux prononçassent dans leur propre cause, et l'aidassent, avec Galérius, à porter le poids de l'exécration de l'avenir.

« Si la Sibylle de Cumes, dit-il, approuve la résolution que vous me faites prendre, on publiera l'édit que vous demandez. Mais en attendant la réponse de l'oracle, je veux qu'on laisse à tous les citoyens la jouissance de leurs droits et la liberté de leur culte. »

En prononçant ces derniers mots, l'Empereur quitta brusquement le Capitole. Galérius et Hiéroclès sortirent triomphants; le premier, méditant les projets les plus ambitieux; le second, mêlant à ces mêmes projets des desseins d'amour et de vengeance. Constantin, accablé de douleur, se dérobe avec Eudore à la curiosité de la foule. L'enfer pousse un cri de joie, et les Anges du Seigneur, dans une sainte tristesse, s'envolent aux pieds de l'Éternel.





LIVRE DIX-SEPTIÈME.

SOMMAIRE.

Navigation de Cymodocée. Elle arrive à Joppé. Elle monte à Jérusalem. Hélène la reçoit comme sa fille. Semaine sainte. Réponse de la Sibylle de Cumes. Hiéroclès fait partir un centurion pour réclamer Cymodocée. Dioclétien donne l'édit de persécution.

EMPORTÉE par le souffle de l'Ange des mers, Cymodocée versoit des torrents de larmes. Eurymédusc, qui accompagnoit la fille de Démodocus, faisoit retentir la galère de ses plaintes et de ses gémissements : « O terre de Cécrops, disoit-elle, terre où règnent un souffle divin et des Génies amis des hommes, faut-il donc vous quitter sans retour? Qui me donnera des ailes pour revoir des lieux si agréables à mon cœur? J'arrêterois mon vol sur le temple d'Homère, je porterois à mon cher maître des nouvelles de sa Cymodocée! Vains désirs! Nous franchissons les plaines azurées d'Amphitrite, où les Néréides font entendre

leurs concerts. Est-ce le désir des richesses qui nous oblige à braver la fureur de Neptune? L'intérêt a ses douceurs. Non, c'est un dieu plus puissant : le dieu qui fit mourir Ariadné loin des foyers de Minos, sur une rive déserte, le dieu qui força Médée à visiter les tours d'Iolchos, et à suivre un héros volage. »

Le vaisseau s'avançoit vers le dernier promontoire de l'Attique. Déjà Sunium élevoit sur la pointe d'un rocher son beau temple : les colonnes de marbre blanc sembloient se balancer dans les flots avec la lumière dorée des étoiles. Cymodocée étoit assise sur la poupe ornée de fleurs, entre les statues d'ivoire de Castor et de Pollux. Sans les larmes qui couloient de ses yeux, on l'eût prise pour la sœur de ces dieux charmants, prête à descendre avec Pâris dans l'île où la fille de Tyndare célébra son hymen avant d'aborder à Troie. Le vaisseau vole à la gauche des Cyclades blanchissantes, rangées au loin sur la mer comme une troupe de cygnes; dirigeant sa course au midi, il vient chercher les rivages de l'île de Chypre. On célébroit alors la fête de la déesse d'Amathonte : l'onde molle et silencieuse baignoit le pied du temple de Dionée, bâti sur un promontoire au milieu des vagues tranquilles. De jeunes filles demi-nues dansoient dans un bois de myrtes, autour du

voluptueux édifice; de jeunes garçons, qui brûloient de dénouer la ceinture des Grâces, chantoient en chœur la veillée des fêtes de Vénus. Ces paroles, apportées par le souffle des Zéphyrs, parvenoient sur la mer jusqu'au vaisseau :

« Qu'il aime demain, celui qui n'a point aimé!
» Qu'il aime encore demain, celui qui a aimé!

» Ame de l'univers, volupté des hommes et » des dieux, belle Vénus, c'est toi qui donnes » la vie à toute la nature! Tu parois : les vents » se taisent, les nuages se dissipent, le printemps » renaît, la terre se couvre de fleurs, et l'Océan » sourit. C'est Vénus qui place sur le sein de la » jeune fille la rose teinte du sang d'Adonis; » c'est Vénus qui force les Nymphes à errer avec » l'Amour, la nuit, sous les yeux de Diane rou» gissante. Nymphes, craignez l'Amour : il a » déposé ses armes; mais il est armé quand il » est nu! Le fils de Cythérée naquit dans les » champs; il fut nourri parmi les fleurs. Philo» mèle a chanté sa puissance, ne cédons point » à Philomèle.

» Qu'il aime demain, celui qui n'a point aimé!
» Qu'il aime encore demain, celui qui a aimé!

» Ile heureuse, tout sur tes bords délicieux

» atteste les prodiges de l'Amour. Nautoniers, » fatigués des périls, attachez l'ancre à nos ports, » et ployez à jamais vos voiles. Dans les bos- » quets d'Amathonte, vous ne livrerez que de » doux combats, vous ne craindrez plus les pi- » rates, hors l'ingénieux Amour, qui vous pré- » pare des liens de fleurs. Ce sont les Grâces qui » filent ici les instants des mortels. Vénus, par » un charme invincible, assoupit un jour les » Parques au fond du Tartare : aussitôt Aglaé » enlève la quenouille à Lachésis, Euphrosyne » le fil à Clotho; mais Atropos s'éveilla au mo- » ment où Pasithée alloit lui dérober ses ci- » seaux. Tout cède à la puissance des Grâces et » de Vénus!

» Qu'il aime demain, celui qui n'a point aimé; » qu'il aime encore demain, celui qui a aimé! »

Ces chants portoient le trouble dans l'âme des nautoniers. La proue d'airain fendoit les vagues avec un bruit harmonieux : chargée des parfums de la fleur de l'oranger et de l'encens des sacrifices, la brise enfloit doucement les voiles, et les arrondissoit comme le sein d'une jeune mère.

Une langueur dangereuse s'emparoit peu à peu de Cymodocée. Docile aux projets de Satan, Astarté, cet Esprit impur qui triomphe dans les temples d'Amathonte, combat secrè-

tement la fille d'Homère. Émue par les chants corrupteurs, elle descend au fond du vaisseau; elle rêve à son époux; elle ne sait comment régler les mouvements de son amour pour ne pas blesser sa religion nouvelle. Elle va consulter Dorothé: il lui conseille d'avoir recours au Ciel; le couple fidèle tombe à genoux, et adresse ses vœux au Tout-Puissant. Le vent s'est élevé, les flots battent les deux flancs de la galère; c'est le seul bruit qui accompagne la prière de l'amour: passion orageuse, que le matelot nourrit au milieu de la solitude des mers, comme le pâtre dans la profondeur des bois.

Dorothé et la fille de Démodocus étoient encore troublés par les souvenirs d'Amathonte, lorsqu'ils découvrirent le sommet du Carmel. Peu à peu la plaine de la Palestine sort de l'onde, et se dessine le long de la mer; les montagnes de la Judée se montrent derrière cette plaine. Le vaisseau vint en silence, au milieu de la nuit, jeter l'ancre dans le port de Joppé; plus sacré que le vaisseau d'Hiram chargé des cèdres du Temple, il portoit le temple vivant de Jésus-Christ, et l'innocence préférable au bois parfumé. Les passagers chrétiens descendent au rivage; ils se prosternent et baisent avec transport la terre où s'accomplit leur salut. Dorothé et la jeune catéchumène se réunissent à une troupe de

pèlerins qui devoient partir au point du jour pour Jérusalem.

L'aube avoit à peine blanchi les cieux, que l'on entendit la voix de l'Arabe, conducteur de la troupe : il entonnoit le chant du départ de la caravane. Aussitôt les pèlerins s'apprêtent, les dromadaires fléchissent les genoux, et reçoivent sur leurs dos voûtés les pesants fardeaux ; les ânes robustes, les cavales légères, portent les voyageurs. Cymodocée, qui attiroit tous les regards, étoit assise avec sa nourrice sur un chameau orné de tapis, de plumes et de banderoles : Rebecca montra moins de pudeur quand elle se voila la tête en apercevant Isaac qui venoit au-devant d'elle ; Rachel parut moins belle aux yeux de Jacob, lorsqu'elle quitta ses pères, emportant ses dieux domestiques. Dorothé et ses serviteurs marchoient aux côtés de la fille de Démodocus, et veilloient aux pas de son chameau.

On quitte les murs de Joppé, qu'embellissent des bois de lentisques et de grenadiers, semblables à des rosiers chargés de pommes rouges ; on traverse la plaine de Saron, qui, dans l'Écriture, partage avec le Carmel et le Liban l'honneur d'être l'image de la beauté : elle étoit couverte de ces fleurs dont Salomon, dans toute sa pompe royale, ne pouvoit égaler la magnificence. Bientôt on pénètre dans les montagnes

de Judée par le hameau qui vit naître l'heureux coupable à qui Jésus-Christ promit le ciel sur la Croix. Les pieux voyageurs vous saluèrent aussi, berceau de Jérémie, vous qui respirez encore la tristesse du prophète des douleurs! Ils franchissent le torrent qui fournit au berger de Bethléem les pierres dont il frappa le Philistin; ils s'enfoncent dans un désert où des figuiers sauvages, clair-semés, étaloient au vent brûlant du midi leurs feuilles noircies. La terre, qui jusque-là avoit conservé quelque verdure, se dépouille; les flancs des monts s'élargissent et prennent à la fois un air plus grand et plus stérile; peu à peu la végétation se retire et meurt; les mousses même disparoissent; une teinte rouge et ardente succède à la pâleur des rochers. Parvenus à un col élevé, tout-à-coup les pèlerins découvrent un vieux mur surmonté de la cime de quelques édifices nouveaux. Le guide s'écrie: « Jérusalem! » et la troupe, soudain arrêtée par un mouvement involontaire, répète : « Jérusalem! Jérusalem! »

A l'instant, les Chrétiens se précipitent de leurs cavales ou de leurs chameaux. Ceux-ci se prosternent trois fois; ceux-là se frappent le sein en poussant des sanglots; les uns apostrophent la ville sacrée dans le langage le plus pathétique; les autres restent muets d'étonnement, le regard

attaché sur Jérusalem. Mille souvenirs accablent à la fois le cœur et l'esprit : souvenirs qui n'embrassent rien moins que la durée du monde ! O muse de Sion, toi seule pourrois peindre ce Désert, qui respire la divinité de Jéhova, et la grandeur des prophètes !

Entre la vallée du Jourdain et les plaines de l'Idumée, s'étend une chaîne de montagnes, qui commence aux champs fertiles de la Galilée, et va se perdre dans les sables de l'Yémen. Au centre de ces montagnes se trouve un bassin aride, fermé de toutes parts par des sommets jaunes et rocailleux; ces sommets ne s'entr'ouvrent qu'au levant, pour laisser voir le gouffre de la mer Morte et les montagnes lointaines de l'Arabie. Au milieu de ce paysage de pierres, sur un terrain inégal et penchant, dans l'enceinte d'un mur jadis ébranlé sous les coups du bélier, et fortifié par des tours qui tombent, on aperçoit de vastes débris; des cyprès épars, des buissons d'aloès et de nopals, quelques masures arabes, pareilles à des sépulcres blanchis, recouvrent cet amas de ruines : c'est la triste Jérusalem.

Au premier aspect de cette région désolée, un grand ennui saisit le cœur. Mais lorsque, passant de solitude en solitude, l'espace s'étend sans bornes devant vous, peu à peu l'ennui se dissipe; le voyageur éprouve une terreur secrète

qui, loin d'abaisser l'âme, donne du courage et élève le génie. Des aspects extraordinaires décèlent de toutes parts une terre travaillée par des miracles : le soleil brûlant, l'aigle impétueux, l'humble hysope, le cèdre superbe, le figuier stérile, toute la poésie, tous les tableaux de l'Écriture sont là. Chaque nom renferme un mystère, chaque grotte déclare l'avenir, chaque sommet retentit des accents d'un prophète. Dieu même a parlé sur ces bords ; les torrents desséchés, les rochers fendus, les tombeaux entr'ouverts attestent le prodige; le Désert paroît encore muet de terreur, et l'on diroit qu'il n'a osé rompre le silence depuis qu'il a entendu la voix de l'Éternel.

La pieuse Hélène a porté ses pas à cette terre sacrée : elle veut arracher le tombeau de Jésus-Christ aux profanations de l'idolâtrie; elle veut renfermer dans de majestueux édifices tant de lieux consacrés par les paroles et les douleurs du Fils de Dieu. Elle appelle de toutes les parties du monde les Chrétiens à son secours; ils descendent en troupe aux rivages de la Syrie : les pieds nus, les yeux baignés de pleurs, ils s'avancent, en chantant des cantiques, vers la montagne où s'opéra le salut des hommes. Dorothé conduit aussi à ce sanctuaire la catéchumène que la mère de Constantin doit instruire et protéger.

La caravane entre par la porte du château, qui vit depuis s'élever la Tour des Pisans et l'Hospice des braves Chevaliers du Temple. Le bruit se répand aussitôt que le premier officier de la maison de l'Empereur est arrivé avec une catéchumène plus belle que Mariamne, et qui semble aussi malheureuse. Hélène fait appeler Dorothé. Elle frémit au récit des maux qui menacent l'Église : elle reçoit l'épouse du défenseur des Chrétiens avec la noblesse d'une impératrice, la bonté d'une mère et le zèle d'une sainte.

« Esther, lui dit-elle, j'aime à retrouver dans vos traits une jeune femme que j'ai vue souvent en songe, assise à la droite de la divine Marie. Vous n'avez point connu de mère, je vous en servirai. Remerciez Dieu, ma fille, de vous avoir conduite au tombeau de Jésus-Christ. Ici les plus hautes vérités de la foi semblent s'abaisser et devenir sensibles aux cœurs les plus simples. »

A ces touchantes paroles, Cymodocée verse des pleurs d'attendrissement et de respect. Comme on voit une vigne qu'un violent orage a détachée de l'ormeau qui la soutenoit dans les airs : ses tendres rameaux couvrent la terre; mais si on lui présente un autre appui, elle embrasse aussitôt l'arbre secourable, et présente de nouveau aux rayons du soleil son feuillage délicat :

ainsi la fille de Démodocus, séparée de son père, s'attache étroitement à la mère de l'ami d'Eudore.

Cependant Hélène fait partir des messagers qui vont porter aux sept Églises d'Asie l'annonce de la persécution prochaine; elle daigne en même temps montrer elle-même à l'épouse d'Eudore et à Dorothé les immenses travaux qui doivent faire renaître la cité de Salomon. Le bois consacré à Vénus, sur le mont Calvaire, étoit abattu; la vraie Croix étoit retrouvée. Un homme, que la présence de cette Croix miraculeuse avoit arraché au cercueil, racontoit les choses d'une autre vie, dans cette Jérusalem tant de fois instruite par les morts des secrets du tombeau.

Au pied de la montagne de Sion, qui porte à son sommet le monument en ruines de David, s'élève une colline à jamais célèbre, sous le nom de Calvaire. Au bas de cette colline sacrée, Hélène avoit fait enfermer le sépulcre de Jésus-Christ dans une basilique circulaire de marbre et de porphyre. Éclairé par un dôme de bois de cèdre, placé au centre de l'église, et revêtu d'un catafalque de marbre blanc, le saint tombeau servoit d'autel dans les grandes solennités. Une obscurité favorable au recueillement de l'âme régnoit au sanctuaire, dans les galeries et les chapelles de l'édifice. Des cantiques s'y faisoient

entendre à toutes les heures du jour et de la nuit. On ne sait d'où partent ces concerts; on respire l'odeur de l'encens sans apercevoir la main qui le brûle : on voit passer dans l'ombre, et s'enfoncer dans les détours du temple, le pontife qui va célébrer les redoutables mystères, aux lieux mêmes où ils se sont accomplis.

Cymodocée contemple en silence les merveilles chrétiennes : fille de la Grèce, elle admire les chefs-d'œuvre des arts créés par la puissance de la foi, au milieu des déserts. Les portes du nouvel édifice attirent surtout ses regards. Elles étoient de bronze, et rouloient sur des gonds d'argent et d'or. Un solitaire des rives du Jourdain, animé de l'esprit prophétique, avoit donné le dessin de ces portes à deux célèbres sculpteurs de Laodicée. On voyoit la ville sainte tombée au pouvoir d'un peuple infidèle, assiégée par des héros chrétiens : on les reconnoissoit à la croix qui brilloit sur leurs habits. Le vêtement et les armes de ce héros étoient étrangers; mais les soldats romains croyoient retrouver quelques traits des Francs et des Gaulois parmi ces guerriers à venir. Sur leur front éclatoient l'audace, l'esprit d'entreprise et d'aventure, avec une noblesse, une franchise, un honneur, ignorés des Ajax et des Achille. Ici le camp paroissoit ému à la vue d'une femme séduisante, qui sem-

bloit implorer le secours d'une troupe de jeunes princes; là, cette même enchanteresse enlevoit un héros sur les nuages, et le transportoit dans des jardins délicieux; plus loin, une assemblée d'Esprits de ténèbres étoit convoquée dans les salles brûlantes de l'Enfer : le rauque son de la trompette du Tartare appelle les habitants des ombres éternelles; les noires cavernes en sont ébranlées, et le bruit, d'abîme en abîme, roule et retombe. Avec quel attendrissement Cymodocée aperçut une femme mourante sous l'armure d'un guerrier! Le Chrétien qui lui perça le sein va tout en pleurs puiser de l'eau dans son casque, et revient donner une vie éternelle à la beauté qu'il priva d'un jour passager. Enfin la cité sainte est attaquée de toutes parts, et l'étendard de la Croix flotte sur les murs de Jérusalem. L'artiste divin avoit aussi représenté, parmi tant de merveilles, le poëte qui devoit un jour les chanter : il paroissoit écouter au milieu d'un camp le cri de la religion, de l'honneur et de l'amour; et plein d'un noble enthousiasme, il écrivoit ses vers sur un bouclier.

Cependant le temps, qui fuit sans cesse, avoit ramené la veille du jour douloureux où Jésus-Christ expira sur la Croix. Cymodocée, avec une troupe de vierges choisies, accompagne Hélène au tombeau du Sauveur. La nuit étoit au milieu

de son cours; le saint Sépulcre étoit rempli de Fidèles, et pourtant un profond silence régnoit dans ce lieu sacré. Le chandelier à sept branches brûloit devant l'autel; quelques lampes éclairoient à peine le reste de l'édifice; toutes les images des Martyrs et des Anges étoient voilées; le sacrifice étoit suspendu, et l'hostie déposée dans le saint tombeau. Hélène se place au milieu de la foule : elle avoit quitté son diadème; elle ne vouloit pas ceindre son front d'une couronne de diamants, dans ces lieux où le Rédempteur avoit porté une couronne d'épines. L'habileté de Cymodocée dans l'art des chants étoit déjà connue de ses compagnes. Elles avoient invité la fille d'Homère à soupirer les plaintes de Jérémie. Hélène l'encourage d'un regard. Cymodocée s'avance au pied de l'autel : elle étoit vêtue d'une robe de bysse aurore, attachée par une ceinture de soie, et bordée de grenades d'or, à la manière des filles juives; ses cheveux, son cou et ses bras étoient chargés, pour un moment, de croissants, de bandelettes de cinq couleurs, de bracelets, de pendants d'oreilles et de colliers : telle parut aux yeux des Israélites Michol, épouse promise à David pour prix de sa victoire sur les Philistins; tel un palmier de Syrie orne sa tête de ses fruits enchaînés comme des cristaux de corail à des filets d'ambre. Cy-

modocée, élevant une voix pure, fait entendre ces lamentations :

« Comment la Ville, autrefois pleine de peu- » ple, est-elle assise dans la solitude? Comment » l'or est-il obscurci? Comment les pierres du » sanctuaire ont-elles été dispersées? La Maî- » tresse des nations est veuve; la Reine des pro- » vinces est sujette au tribut. Les rues de Sion » pleurent, les portes sont détruites, les prêtres » gémissent, les vierges sont désolées. O race de » Juda, vous avez été traitée comme un vase » d'argile! Jérusalem, Jérusalem, dans un mo- » ment tu vis tomber l'orgueil de tes tours, et » tes ennemis plantèrent leurs tentes à l'endroit » même où le Juste pleurant sur toi avoit pré- » dit ta ruine! »

Ainsi chantoit Cymodocée sur un mode pathétique, transmis aux Chrétiens par la religion des Hébreux. De temps en temps des trompettes d'airain mêloient leurs gémissements aux plaintes de Jérémie. Quelle éloquence dans ces leçons, redites sur les ruines de Jérusalem, près du Temple dont il ne restoit pas pierre sur pierre, et à la veille d'une persécution! La voix émue d'une jeune fille séparée de son père, et tremblante pour les jours de son époux, ajoutoit un

charme à ces cantiques. Les prières continuent jusqu'au lever de l'aurore : alors se prépare la procession solennelle qui doit parcourir la Voie douloureuse.

La vraie Croix, portée par quatre évêques, confesseurs et martyrs, marche à la tête du troupeau. Allongé sur deux files, un nombreux clergé, en silence et en habits de deuil, suit le signe de la Rédemption des hommes. Viennent ensuite les chœurs des vierges et des veuves, les catéchumènes qui doivent entrer dans le sein de l'Église, les pécheurs qui vont être réconciliés. L'évêque de Jérusalem, la tête découverte, une corde au cou en signe d'expiation, termine la pompe. Hélène marche derrière lui, appuyée sur l'épouse du défenseur des Chrétiens; la troupe innombrable des Fidèles, l'orphelin, l'aveugle, le boiteux, accompagnent, pleins d'espérance, cette Croix qui guérit l'infirme et console l'affligé.

On sort par la porte de Bethléem, et tournant au levant, le long de la piscine de Bethsabée, on descend vers le puits de Néphi pour remonter à la fontaine de Siloé. A l'aspect de la vallée de Josaphat remplie de tombeaux, de cette vallée où la trompette de l'Ange du jugement doit rassembler les morts, une sainte terreur saisit l'âme des Fidèles. La pompe religieuse passe au pied

du mont Moria, et traverse le torrent de Cédron qui rouloit une eau fangeuse et rougie; elle laisse à droite les sépulcres de Josaphat et d'Absalon, et vient prier au jardin des Oliviers, à l'endroit même que le Fils de l'homme arrosa d'une sueur de sang. A chaque station, un prêtre explique au peuple, ou le miracle, ou la parole, ou l'action dont ce lieu sacré fut témoin. La porte des Palmes s'ouvre, et la procession rentre dans Jérusalem. Au travers des décombres entassés, elle parvient aux ruines du palais du Prétoire, près de l'enceinte du Temple : c'est là que commence le chemin du Calvaire. Le prêtre qui doit parler à la foule ne peut lire l'Évangile, à cause des pleurs qui tombent de ses yeux; à peine on entend sa voix altérée :

« Mes frères, s'écrie-t-il, là s'élevoit la prison » où il fut couronné d'épines! De ce portique » en ruine, Pilate le montra aux Juifs, en leur » disant : « Voilà l'Homme ! »

A ces paroles, les Chrétiens éclatent en sanglots. On marche vers le Calvaire : le prêtre décrit de nouveau la Voie douloureuse :

« Là fut la maison du Riche; là Jésus-Christ » tomba sous sa Croix; plus loin l'Homme-Dieu

» dit aux femmes : « Ne pleurez pas sur moi,
» mais sur vous et sur vos fils. »

On arrive au sommet du Calvaire, on y plante le signe du salut des hommes : à l'instant le soleil se couvre de ténèbres, la terre tremble, le voile du nouveau temple se déchire. Immortels témoins de la Passion du Sauveur, vous vous rassemblâtes autour de la vraie Croix : on vit descendre du ciel Marie mère de pitié, Madeleine pénitente, Pierre, qui pleura son péché, Jean, qui n'abandonna pas son maître, l'Esprit redoutable qui présenta le calice amer au Rédempteur du monde, et l'Ange de la mort encore épouvanté du coup qu'il porta au Fils de l'Éternel.

Bien différent fut le jour de triomphe qui suivit ce jour de deuil! Les images des saints sont dévoilées, le feu nouveau est béni devant l'autel, l'antique Alleluia de Jacob ébranle les voûtes de l'église :

« O fils, ô filles de Sion, le roi des cieux, le
» roi de gloire va sortir du tombeau! Quel est
» cet Ange, vêtu de blanc, assis à l'entrée du
» Sépulcre? Apôtre, accourez! Heureux ceux qui
» croiront sans avoir vu. »

Le peuple répète en chœur cet hymne des bénédictions et des louanges.

Mais rien n'égale la félicité des catéchumènes qui, dans ce jour solennel, passent au rang des Élus. Tous, vêtus de blanc et couronnés de fleurs, reçoivent sur le front l'eau pure qui les rend à l'innocence des premiers jours du monde. Cymodocée contemploit avec envie la félicité de ces nouveaux Chrétiens; mais la fille d'Homère n'étoit point encore assez instruite des vérités de la foi. Cependant elle touchoit à l'heureux moment de son baptême; elle ne devoit plus acheter que par une dernière épreuve le bonheur de partager la religion de son époux.

Tandis que, sous la protection d'Hélène, elle se croit à l'abri de tous les dangers, déjà s'avance vers Jérusalem le centurion qui poursuit la colombe fugitive. L'Aruspice qui devait consulter la Sibylle de Cumes sur le sort des Chrétiens avoit quitté Rome; il étoit accompagné d'un satellite d'Hiéroclès, chargé secrètement, au nom de Galérius, de se rendre l'oracle favorable : aussitôt que la prêtresse auroit prononcé l'arrêt fatal, le ministre du proconsul avoit ordre de s'embarquer pour la Syrie, de saisir Cymodocée dans la ville sainte, de réclamer cette nouvelle Virginie au tribunal d'un nouvel Appius, comme une esclave chrétienne échappée à son maître.

Le Prince des ténèbres, poursuivant ses des-

seins, avoit volé de Rome à Cumes, afin d'inspirer à la Sibylle l'oracle trompeur qui devoit perdre les Fidèles. Il découvre avec complaisance le lac Averne, environné d'une sombre forêt. C'est par une ouverture voisine de ces lieux que souvent les Démons s'élancent du sein des ombres : du fond de ce soupirail empesté ils se plaisent à répandre chez les peuples mille fables obscures touchant les vastes demeures de la Nuit et du Silence. Mais ces Anges criminels trahissent malgré eux le secret de leurs douleurs : car ils placent sur le chemin de leur empire les Remords couchés sur un lit de fer, la Discorde aux crins de couleuvres, rattachés par des bandelettes sanglantes, les vains Songes suspendus aux branches d'un orme antique, le Travail, les Chagrins, l'Épouvante, la Mort et les Joies coupables du cœur.

L'Éternel, qui voit Satan s'avancer vers l'antre de la Sibylle, s'oppose à l'entier accomplissement des projets de l'Enfer. Si Dieu, dans la profondeur de ses conseils, souffre que son Église soit persécutée, il ne permet pas que les Démons puissent s'en attribuer la coupable gloire; même en châtiant les Chrétiens il songe à humilier les Esprits rebelles. Il veut que les faux oracles se taisent, et que les idoles s'avouant vaincues, reconnoissent enfin le triomphe de la Croix.

Un Ange, chargé des ordres du Très-Haut, descend aussitôt sur la colline où Dédale, après avoir franchi les cieux, consacra, dit la fable, ses ailes au Génie de la lumière. Le messager céleste pénètre dans le temple de la Sibylle. L'Aruspice, envoyé par Dioclétien, offroit dans ce moment même un sacrifice. Quatre taureaux tombent égorgés en l'honneur d'Hécate; on immole une brebis noire à la Nuit, mère des Euménides; le feu est allumé sur les autels de Pluton; les victimes entières sont précipitées dans la flamme, et des flots d'huile inondent leurs entrailles brûlantes. On invoque le Chaos, le Styx, le Phlégéton, les Parques, les Furies, divinités infernales : on leur dévoue la tête des Chrétiens. A peine l'odieux sacrifice est consommé, que la Sibylle, hors d'elle-même, s'écrie :

« Il est temps de consulter l'Oracle! Le Dieu!
» Voilà le Dieu! »

Tandis qu'elle parle à l'entrée du sanctuaire, Satan agite tout à coup la prêtresse des idoles. Les traits de la Sibylle s'altèrent, son visage change de couleur, ses cheveux se hérissent, sa poitrine se soulève, sa taille s'agrandit, sa voix n'a plus rien d'une mortelle. Assise sur le trépied, elle lutte encore contre l'inspiration du Prince des ténèbres.

« Puissant Apollon, s'écrie l'Aruspice, dieu de » Sminthe et de Délos, vous que le Destin a choisi » pour dévoiler l'avenir aux mortels, daignez » m'apprendre quel sera le sort des Chrétiens! » Le pieux Empereur doit-il faire disparoître de » la terre les sacriléges ennemis des dieux? »

A ces mots la prêtresse se lève trois fois avec violence; trois fois une force surnaturelle la rasseoit sur le trépied : les cent portes du sanctuaire s'ouvrent pour laisser passer les paroles prophétiques. O prodige! la Sibylle reste muette. En vain, fatiguée par le Démon, elle cherche à rompre le silence; elle ne rend que des sons confus et inarticulés. L'Ange du Seigneur s'est dévoilé aux yeux de la prêtresse : la bouche entr'ouverte, les yeux égarés, les cheveux épars, elle le montre de la main aux spectateurs; ils ne voient point l'apparition céleste, mais ils sont saisis d'épouvante. Domptée par l'Esprit de l'abîme, et faisant un dernier effort, la Sibylle veut ordonner la proscription des Chrétiens, et elle ne prononce que ces mots :

« Les justes qui sont sur la terre m'empê» chent de parler. »

Satan, vaincu par cet oracle, s'envole plein de honte et de douleur, sans perdre toutefois

l'espérance et sans abandonner ses projets. Ce qu'il n'a pu faire lui-même, il le fera par les passions des hommes. l'Aruspice confie la réponse des dieux à un cavalier Numide, plus léger que les vents; Dioclétien la reçoit; le conseil s'assemble.

« Ces prétendus justes, s'écrie Hiéroclès, ce sont les Chrétiens. L'oracle les désigne, par dérision, sous le nom qu'ils se donnent eux-mêmes. Auguste, ce sont donc les Chrétiens qui font taire la voix du ciel! Tant ces monstres sont en horreur aux dieux et aux hommes! »

Dioclétien, secrètement troublé par l'antique Serpent, est frappé de l'explication d'Hiéroclès. Il ne voit plus ce que l'oracle a de favorable aux Fidèles. La superstition étouffe la sagesse : il craint de favoriser des hommes dévoués aux Furies. Cependant il hésite encore. Alors un bruit se répand dans le conseil, que les Chrétiens ont mis le feu au palais. Galérius, par l'avis d'Hiéroclès, avoit préparé cet incendie, afin de triompher des incertitudes de l'Empereur. Aussitôt César affectant un air consterné :

« Il est bien temps de délibérer, quand des scélérats vont vous faire périr au milieu des flammes! ».

A ces mots tout le conseil, ou séduit ou trompé, demande la mort des impies, et l'Empereur, effrayé lui-même, ordonne de publier l'édit de persécution.





LIVRE DIX-HUITIÈME.

SOMMAIRE.

Joie de l'Enfer. Galérius conseillé par Hiéroclès force Dioclétien à abdiquer. Préparation des Chrétiens au martyre. Constantin, aidé par Eudore, s'échappe de Rome et fuit vers Constance. Eudore est jeté dans les cachots. Hiéroclès, premier ministre de Galérius. Persécution générale. Le Démon de la tyrannie porte à Jérusalem la nouvelle de la persécution. Le centurion envoyé par Hiéroclès met le feu aux lieux saints. Dorothé sauve Cymodocée. Rencontre de Jérôme dans la grotte de Bethléem.

Depuis le jour où Satan vit la première femme porter à sa bouche le fruit de mort, il n'avoit pas ressenti une telle joie. « Enfer, s'écrioit-il, ouvrez vos abîmes pour » recevoir les ames que le Christ vous avoit ar- » rachées! Le Christ est vaincu, son empire est » détruit, l'homme m'appartient sans retour! »

Ainsi parloit le Prince des ténèbres : sa voix pénètre dans le gouffre des douleurs. Les réprouvés crurent entendre de nouveau la sentence fatale, et poussèrent des cris affreux au

milieu des flammes. Tout ce qui restoit de Démons au fond de la nuit éternelle, accouroit sur la terre. L'air fut obscurci de cet essaim d'Esprits immondes. Le Chérubin qui dirige le cours du soleil recula d'horreur, et couvrit son front d'un nuage sanglant; des voix lamentables sortirent du sein des forêts; sur les autels des faux dieux, les idoles laissèrent échapper un effroyable sourire; les méchants de toutes les parties du globe sentirent au même moment un nouvel attrait vers le mal, et enfantèrent des projets de révolutions.

Hiéroclès surtout est emporté par une ardeur irrésistible; il veut mettre la dernière main à son ouvrage. Tandis que Dioclétien règne encore, l'apostat ne peut jouir d'une autorité absolue. Le sophiste saisit donc le moment favorable; et s'adressant à Galérius, dont il connoît les passions :

« Prince, voulez-vous régner, vous n'avez pas un instant à perdre. Auguste vient de se priver de l'appui des Chrétiens. En exterminant ces factieux vous serez à couvert de la haine qu'entraîne quelquefois une mesure sévère, puisque l'édit est donné sous le nom de l'Empereur. Dioclétien est effrayé de la résolution qu'il a prise, profitez de ce moment de crainte, représentez au vieillard qu'il est temps pour lui de goûter

le repos, et de laisser à un héros plus jeune le soin d'exécuter des ordres d'où dépend le salut de l'Empire. Vous nommerez des Césars de votre choix; vous ferez régner la sagesse : le présent vous devra son bonheur, et les siècles futurs retentiront de vos vertus. »

Galérius approuva le zèle d'Hiéroclès : il appela le lâche conseiller son digne ami, son fidèle ministre. Tous les favoris de César applaudirent, même Publius, qui, rival de la faveur de l'apostat, ne cherchoit que le moyen de le perdre; mais, en habile courtisan, il se garda bien de s'opposer à un crime qui flattoit l'ambition de Galérius. Préfet de Rome, il se chargea de gagner les Prétoriens et les légions campées au Champ-de-Mars.

Galérius se rend au palais des Thermes. Dioclétien étoit enfermé seul dans le lieu le plus reculé de sa vaste demeure. A l'instant où l'Empereur avoit prononcé l'arrêt des Chrétiens, Dieu avoit prononcé l'arrêt de l'Empereur : le règne avoit fini avec la justice. Rongé de remords et d'inquiétudes, Auguste se sentoit abandonné du ciel, et des pensées amères occupoient son âme : tout à coup on annonce Galérius. Dioclétien le salue du nom de César.

« Toujours César, s'écrie le prince avec violence! Ne serai-je jamais que César! »

En même temps il ferme les portes, et s'adressant à l'Empereur :

« Auguste, on vient d'afficher votre édit dans Rome, et les Chrétiens ont eu l'insolence de le déchirer. Je prévois que cette race impie causera bien des maux à votre vieillesse; souffrez que je punisse vos ennemis, et déchargez-vous sur moi du fardeau de l'Empire : votre âge, vos longs travaux, votre santé chancelante, tout vous fait une loi de chercher le repos. »

Dioclétien, sans paroître surpris, répliqua :

« C'est vous qui plongez ma vieillesse dans ces malheurs; sans vous j'aurois laissé après moi l'Empire tranquille. Irai-je, après vingt années de gloire, languir dans l'obscurité? »

— « Hé bien! dit Galérius en fureur, si vous ne voulez pas renoncer à l'Empire, c'est à moi de me consulter. Depuis quinze ans je combats les Barbares sur des frontières sauvages, tandis que les autres Césars règnent en paix sur des provinces fertiles : je suis las du dernier rang. »

— « Songez-vous, répondit le vieillard, que vous êtes dans mon palais? Gardien de troupeaux! tout foible que je suis, je puis encore vous faire rentrer dans votre néant; mais j'ai trop d'expérience pour être étonné de l'ingratitude, et je suis trop las de gouverner les hommes pour vous disputer ce triste honneur. Infortuné Ga-

lérius, savez-vous ce que vous demandez? Depuis vingt ans que je tiens les rênes de l'Empire, un sommeil paisible n'a point encore fermé mes yeux; je n'ai vu autour de moi que bassesses, intrigues, mensonges, trahisons; je n'emporterai du trône que le vide des grandeurs et un profond mépris pour la race humaine. »

— « Je saurai bien, dit Galérius, me mettre à couvert de l'intrigue, de la bassesse, du mensonge et de la trahison : je rétablirai les Frumentaires, que vous avez si imprudemment supprimés; je donnerai des fêtes à la foule; et maître du monde, je laisserai, par des choses éclatantes, une longue opinion de ma grandeur. »

— « Ainsi, repartit Dioclétien avec mépris, vous ferez bien rire le peuple romain? »

— « Hé bien! dit le farouche César, si le peuple romain ne veut pas rire, je le ferai pleurer! Il faudra ou servir ma gloire, ou mourir. J'inspirerai la terreur pour me sauver du mépris. »

— « Le moyen n'est pas aussi sûr que vous le pensez, répliqua Dioclétien. Si l'humanité ne vous arrête pas, que votre propre sûreté vous touche : un règne violent ne sauroit être long. Je ne prétends pas que vous soyez exposé à une chute soudaine; mais il y a dans les principes des choses un certain degré de mal que la nature ne peut passer. On voit bientôt, quelle qu'en

soit la cause, disparoître les éléments de ce mal. De tous les mauvais princes, Tibère seul a paru long-temps au timon de l'État; mais Tibère ne fut violent que dans les dernières années de sa vie. »

— « Tous ces discours sont inutiles, s'écria Galérius fatigué : je ne demande pas des leçons, mais l'Empire. Vous dites que le pouvoir souverain n'a plus d'attraits à vos yeux : laissez-le donc passer aux mains de votre gendre. »

— « Ce titre, repartit Dioclétien, ne peut vous servir auprès de moi. Avez-vous fait le bonheur de ma fille? Infidèle à son amour, persécuteur de la religion qu'elle aime, vous n'attendez peut-être que ma retraite pour exiler Valérie sur quelque rivage désert. Et voilà comme vous m'avez payé de mes bienfaits! Mais je serai vengé : je vous laisse ce pouvoir que vous voulez m'arracher au bord de ma tombe. Je ne cède point à vos menaces, mais j'obéis à une voix du ciel, qui me dit que le temps des grandeurs est passé. Je vous le donne ce lambeau de pourpre qui n'est plus pour moi qu'un linceul funèbre : avec lui je vous fais le présent de tous les soucis du trône. Gouvernez un monde qui se dissout, où mille principes de mort germent de tous les côtés, guérissez des mœurs corrompues; accordez des religions qui se combattent; faites dispa-

roître un esprit de sophisme qui ronge jusqu'aux entrailles de la société; repoussez dans leurs forêts des Barbares qui tôt ou tard dévoreront l'Empire romain. Je pars : je vous verrai de mon jardin de Salone devenir l'exécration de l'univers. Vous-même, fils ingrat, vous ne mourrez point sans être la victime de l'ingratitude de vos fils. Régnez donc; hâtez la fin de cet État dont j'ai retardé la chute de quelques instants. Vous êtes de la race de ces princes qui paroissent sur la terre à l'époque des grandes révolutions, lorsque les familles et les royaumes se perdent par la volonté des dieux. »

Ainsi le sort de l'Empire se décidoit dans le palais de Dioclétien : les Chrétiens délibéroient entre eux sur les tribulations de l'Église. Eudore étoit l'âme de tous leurs conseils. L'édit publié au son des trompettes ordonnoit de brûler les Livres Saints et d'abattre les églises; il déclaroit les Chrétiens infâmes; il les privoit des droits de citoyen; il défendoit aux magistrats de recevoir leurs plaintes pour cause de mauvais traitements, de vol, de rapt et d'adultère; il autorisoit toute sorte de personnes à les dénoncer, soumettoit aux tortures, et condamnoit à la mort quiconque refusoit de sacrifier aux dieux.

Cet édit sanguinaire, dicté par Hiéroclès, laissoit un libre cours aux crimes du disciple des

sages, et menaçoit les Fidèles d'une entière destruction. Chacun, selon son caractère, se préparoit à fuir ou à combattre.

Ceux qui craignoient de succomber dans les tourments s'exiloient chez les Barbares; plusieurs se retiroient dans les bois et les lieux déserts; on voyoit les Fidèles s'embrasser dans les rues, et se dire un tendre adieu en se félicitant de souffrir pour Jésus-Christ. De vénérables confesseurs, échappés aux persécutions précédentes, se mêloient à la foule, pour encourager la foiblesse ou modérer l'ardeur du zèle. Les femmes, les enfants, les jeunes hommes entouroient les vieillards qui rappeloient les exemples donnés par les plus fameux martyrs: Laurent de l'Église romaine, exposé sur des charbons ardents; Vincent de Saragosse, s'entretenant dans la prison avec les Anges; Eulalie de Mérida, Pélagie d'Antioche, dont la mère et les sœurs se noyèrent en se tenant embrassées; Félicité et Perpétue combattant dans l'amphithéâtre de Carthage; Théodote et les sept vierges d'Ancyre; les deux jeunes époux ensevelis dans des tombes différentes, et qui se trouvèrent réunis dans le même cercueil. Ainsi parloient les vieillards; et les évêques cachoient les Livres Saints; et les prêtres renfermoient le Viatique dans des boîtes à double fond; on rouvroit les catacombes les plus so-

litaires et les plus ignorées, afin de remplacer les églises dont on alloit être privé; on nommoit les diacres qui devoient se déguiser pour porter des secours aux martyrs au fond des mines, dans les prisons et sur le chevalet; on apprêtoit le lin et le baume comme à la veille d'un grand combat; on payoit ses dettes; on se réconcilioit avec ses ennemis. Toutes ces choses se faisoient sans bruit, sans ostentation, sans tumulte; l'Église se préparoit à souffrir avec simplicité : comme la fille de Jephté, elle ne demandoit à son père qu'un moment pour pleurer son sacrifice sur la montagne.

Les soldats chrétiens répandus dans les légions viennent avertir Eudore qu'un nouveau complot est près d'éclater; que l'on fait au nom de Galérius des largesses à l'armée; que les troupes doivent s'assembler le lendemain au Champ-de-Mars, et que l'on parle de l'abdication de l'Empereur.

Le fils de Lasthénès se fait mieux instruire : ensuite il vole à Tibur, demeure accoutumée de Constantin. Ce prince habitoit, loin des piéges de la cour, une petite retraite au-dessus de la cascade de l'Anio, tout auprès des temples de Vesta et de la Sibylle. Les maisons d'Horace et de Properce se montroient abandonnées sur les bords du fleuve, parmi des bois d'oliviers de-

venus sauvages. Le riant Tibur, qui tant de fois inspira la Muse latine, n'offroit plus que des monuments de plaisir détruits, et des tombeaux de tous les siècles. En vain l'on cherchoit sur les coteaux de Lucrétile le souvenir du poëte voluptueux qui renfermoit dans un espace étroit ses longues espérances, et consacroit du vin et des fleurs au Génie qui nous rappelle la brièveté de nos jours.

Tout à coup, au milieu de la nuit, on annonce à Constantin l'arrivée d'Eudore; le prince se lève, prend son ami par la main, et le conduit sur une terrasse qui, circulant au pied du temple de Vesta, dominoit la chute de l'Anio. Le ciel étoit couvert de nuages, l'obscurité profonde; le vent gémissoit dans les colonnes du temple; une voix triste s'élevoit dans l'air; on croyoit entendre par intervalles le mugissement de l'antre de la Sibylle, ou ces paroles funèbres que les Chrétiens psalmodient pour les morts.

« Fils de César, dit Eudore, non-seulement on va massacrer les Chrétiens, mais Dioclétien remet le sceptre à Galérius. C'est demain, au Champ-de-Mars, en présence des légions, que se passera cette grande scène. Vous ne serez point appelé au partage de la puissance; vos crimes sont : votre gloire, celle de votre père, et votre penchant pour une religion divine. Daïa, ce

pâtre, fils de la sœur de Galérius, et Sévère, le soldat, tels sont les Césars que l'on réserve au peuple romain. Dioclétien désiroit vous nommer, mais vous avez été rejeté avec menace. Prince, cher espoir de l'Église et du monde, il faut céder à l'orage. Galérius vous craint et il en veut à vos jours. Demain, aussitôt que votre sort sera connu, vous fuirez vers votre père, tout sera préparé pour votre départ. Vous aurez soin, à chaque mansion, de faire mutiler les chevaux derrière vous, afin qu'on ne puisse vous poursuivre. Vous attendrez auprès de Constance le moment de sauver les Chrétiens de l'Empire; et, quand il en sera temps, ces Gaulois qui ont déjà vu de près le Capitole vous en ouvriront le chemin. »

Constantin reste un moment en silence : mille pensées violentes s'élèvent dans son cœur. Indigné des outrages qu'on lui prépare, animé de l'espoir de venger le sang des justes, peut-être touché de l'éclat d'un trône qui tente toujours les grandes ames, il ne se peut résoudre à la fuite; son respect, sa reconnoissance pour Dioclétien arrêtoient seuls son ardeur; la nouvelle de l'abdication de ce prince a brisé tous les liens qui retenoient le fils de Constance : il veut aller soulever les légions au Champ-de-Mars; il ne respire que la vengeance et les combats : tel,

dans les déserts de l'Arabie, on voit un coursier attaché au milieu d'un sable brûlant; pour trouver un peu d'ombre contre les ardeurs du soleil, il baisse et cache sa tête entre ses jambes rapides; ses crins descendent épars; il laisse tomber de son œil sauvage un regard oblique sur son maître : mais ses pieds sont-ils dégagés des entraves, il écume, il frémit, il dévore la terre; la trompette sonne, il dit : « Allons! »

Eudore calme les transports guerriers de Constantin.

« Les légions sont vendues, lui dit-il, tous vos pas sont surveillés, et vous tenteriez une entreprise qui précipiteroit l'Empire dans des maux incalculables. Fils de Constance, vous régnerez un jour sur le monde, et les hommes vous devront leur bonheur. Mais Dieu retient encore entre ses mains votre couronne, et il veut éprouver son Église. »

— « Hé bien! dit le jeune prince avec une touchante vivacité, vous m'accompagnerez dans les Gaules, et nous marcherons ensemble à Rome, à la tête de ces soldats tant de fois témoins de votre valeur. »

— « Prince, répond Eudore d'une voix émue, nos obligations ne sont pas les mêmes : vous vous devez à la terre pour le ciel; je me dois au ciel pour la terre. Votre devoir est de partir, le

mien de rester. La jalousie que j'ai inspirée à Hiéroclès a sans doute précipité le sort des Chrétiens : ma fortune, mes conseils, ma vie, leur appartiennent; je ne puis quitter un champ de bataille où j'ai appelé l'ennemi; mon épouse et son père réclament aussi ma présence en Orient. Enfin, s'il faut des exemples de fermeté à mes frères, Dieu m'accordera peut-être les vertus qui me manquent. »

Dans ce moment une flamme surnaturelle vient éclairer au bord de l'Anio les tombes de Symphorose et de ses sept enfants martyrs.

« Voyez, s'écrie Eudore en montrant à Constantin le monument sacré, voyez quelle force Dieu peut inspirer, quand il lui plaît, à des femmes et à des enfants! Combien ces cendres me paroissent plus illustres que la dépouille des Romains fameux qui reposent ici. Prince, ne me ravissez point la gloire d'une semblable destinée; permettez-moi seulement de vous jurer par le tombeau de ces Saints une fidélité qui n'aura de terme que mes jours. »

A ces mots, le fils de Lasthénès voulut s'incliner avec respect sur la main qui devoit porter le sceptre du monde; mais Constantin se jette au cou d'Eudore et presse long-temps dans ses bras un ami si noble et si magnanime.

Le prince demande son char; il y monte avec

Eudore; ils roulent, à travers les ombres, le long des portiques déserts du temple d'Hercule. L'Anio retentissoit dans les débris du palais de Mécènes. Le descendant de Philopœmen et l'héritier de César réfléchissoient en silence sur le destin des hommes et des Empires. Là, s'étendoit cette forêt d'Albunée où les rois du Latium consultoient des dieux champêtres; là, vivoient les peuples agrestes du mont Soracte et des vallons d'Utique; là, fut le berceau de ces Sabines qui, courant échevelées entre les armées de Tatius et de Romulus, disoient aux uns : « Vous » êtes nos fils et nos époux; » et aux autres : « Vous êtes nos frères et nos pères. » Le chantre de Lalagée et le ministre d'Auguste les remplacèrent sur ces bords que devoit venir fouler à son tour la reine descendue du trône de Palmyre. Le char passe rapidement la villa de Brutus, les jardins d'Adrien, et s'arrête à la tombe de la famille Plotia. Eudore se sépara de Constantin au pied de cette tour funèbre, et rentra dans Rome par un sentier désert, afin de préparer la fuite du prince. Constantin, dévorant mal ses soucis, et cachant à peine sa colère, prit le chemin du palais des Thermes.

L'attaque de Galérius avoit été si brusque, et la résolution de Dioclétien si prompte, que le fils de Constance, occupé tout entier du sort

des Chrétiens, s'étoit laissé surprendre par son ennemi. Il savoit bien que depuis long-temps César cherchoit à forcer Auguste à quitter l'Empire; mais, ou trompé ou trahi, il avoit cru cette catastrophe encore assez éloignée. Il voulut pénétrer chez Dioclétien; déjà tout étoit changé avec la fortune. Un officier de Galérius refusa l'entrée du palais au jeune prince, en lui disant d'une voix menaçante :

« L'Empereur vous ordonne de vous rendre au camp des légions. »

A l'extrémité du Champ-de-Mars, au pied du tombeau d'Octave, s'élevoit un tribunal de gazon surmonté d'une colonne qui portoit une statue de Jupiter. C'étoit à ce tribunal que Dioclétien devoit paroître au lever de l'aurore, pour abdiquer la pourpre au milieu des soldats sous les armes. Depuis le jour où Sylla se dépouilla de la dictature, jamais plus grand spectacle n'avoit frappé les regards des Romains. La curiosité, la crainte, l'espoir, avoient conduit au Champ-de-Mars une foule immense. Toutes les passions, émues à l'approche du règne nouveau, attendoient l'issue de cette scène extraordinaire. Quels seront les Augustes? Quels seront les Césars? Les courtisans dressoient au hasard des autels aux dieux inconnus; ils auroient craint de blesser, même en pensée, le pouvoir qui

n'existoit pas encore. Ils adoroient le néant d'où la servitude alloit sortir; ils s'épuisoient à deviner quelle seroit la passion du prince à venir, afin de se pourvoir promptement de la bassesse qui seroit le plus en faveur sous ce règne. Tandis que les méchants pensoient à montrer leurs vices, les bons songeoient à cacher leurs vertus. Le peuple seul, avec une indifférence stupide, venoit voir des soldats étrangers lui nommer des maîtres, aux mêmes lieux où ce peuple libre donnoit jadis son suffrage pour l'élection de ses magistrats.

Dioclétien parut bientôt au tribunal. Les légions firent silence, et l'Empereur prenant la parole :

« Soldats, mon âge m'oblige de remettre le pouvoir souverain à Galérius, et de créer de nouveaux Césars. »

A ces mots tous les yeux se tournent vers Constantin, qui venoit d'arriver. Mais tout à coup Dioclétien proclame Césars, Daïa et Sévère. On demeure interdit; on se demande quel est ce Daïa, et si Constantin a changé de nom. Alors Galérius repoussant de la main le fils de Constance, saisit Daïa par le bras, et le présente aux légions. L'Empereur se dépouille de son manteau de pourpre, et le jette sur les épaules du jeune pâtre. Il donne en même temps à Galérius

son poignard, symbole de la puissance absolue sur la vie des citoyens.

Dioclétien, redevenu Dioclès, descend de son tribunal, monte sur son char, traverse Rome sans proférer un mot, sans regarder son palais, sans tourner la tête; et, prenant le chemin de Salone sa patrie, il laisse l'univers entre l'admiration du règne qui finit, et la terreur du règne qui commence.

Tandis que les soldats saluoient le nouvel Auguste et le nouveau César, Eudore se glisse dans la foule, et parvient jusqu'à Constantin. Ce prince flottoit encore indécis entre l'étonnement, l'indignation et la douleur.

« Fils de Constance, lui dit Eudore à voix basse, que faites-vous? Vous connoissez votre sort; le tribun des Prétoriens a déjà l'ordre de vous arrêter : suivez-moi, ou vous êtes perdu. »

Il entraîne l'héritier de l'Empire; ils arrivent hors des portes de Rome, en un lieu désert où Constantin bâtit depuis la basilique de Sainte-Croix.

Là, quelques serviteurs fidèles attendoient le prince fugitif; il veut encore, en fondant en larmes, engager Eudore à se sauver avec lui; mais le martyr en espérance demeure inflexible, et supplie le fils d'Hélène de s'éloigner. Déjà l'on entendoit le bruit des soldats qui cher-

choient Constantin. Eudore adresse cette prière à l'Éternel :

« Grand Dieu, si tu réserves ce prince pour
» régner sur ton peuple, force ce nouveau David
» à se cacher devant Saül, et daigne lui montrer
» le chemin du désert de Zéila ! »

Aussitôt le tonnerre gronde sous un ciel serein, la foudre frappe les remparts de Rome, un Ange trace une voix lumineuse dans l'occident.

Constantin obéit aux ordres du Ciel : il embrasse son ami, et s'élance sur son coursier. Il fuit; Eudore lui crie :

« Souvenez-vous de moi quand je ne serai plus! Prince, servez de protecteur et de père à Cymodocée! »

Vœux inutiles! Constantin disparoît. Eudore abandonné, sans protecteur, reste seul chargé de la colère du nouvel Empereur, de la haine d'un rival, devenu premier ministre, de la destinée des Fidèles, et, pour ainsi dire, de tout le poids de la persécution. Dès le soir même, dénoncé comme Chrétien par un esclave d'Hiéroclès, il est plongé dans les cachots.

Satan, Astarté, l'Esprit de la fausse sagesse, poussent tous trois un cri de triomphe dans les

airs, et livrent le monde au Démon de l'homicide.

Lorsque cet Ange furieux, quittant le séjour des douleurs, contriste la terre par sa présence, il fait sa résidence ordinaire non loin de Carthage, dans les ruines d'un temple où l'on brûloit jadis en son honneur des victimes humaines. Des hydres aux regards funestes, des dragons semblables à celui que combattit l'armée entière de Caton, des monstres inconnus tels que l'Afrique en engendre chaque année, les Fléaux de l'Egypte, les Vents empoisonnés, les Maladies, les Guerres civiles, les Lois injustes qui dépeuplent la terre, la Tyrannie qui la ravage, rampent aux pieds du Démon de l'homicide. Il se réveille au cri de Satan; il s'envole du milieu des débris, en laissant après lui un long tourbillon de poussière; il franchit la mer; il arrive en Italie. Enveloppé dans un nuage ardent, il s'arrête au-dessus de Rome. D'une main il élève une torche, et de l'autre un glaive : tel autrefois il donna le signal du carnage, lorsque le premier Hérode fit massacrer les enfants d'Israël.

Ah! si la Muse sainte soutenoit mon génie, si elle m'accordoit un moment le chant du cygne ou la langue dorée du poëte, qu'il me seroit aisé de redire dans un touchant langage les malheurs de la persécution! Je me souviendrois de ma patrie : en peignant les maux des Romains, je

peindrois les maux des François. Salut, épouse de Jésus-Christ, Église affligée, mais triomphante! Et nous aussi, nous vous avons vue sur l'échafaud et dans les catacombes. Mais c'est en vain qu'on vous tourmente, les portes de l'Enfer ne prévaudront point contre vous; dans vos plus grandes douleurs, vous apercevez toujours sur la montagne les pieds de celui qui vient vous annoncer la paix ; vous n'avez pas besoin de la lumière du soleil, parce que c'est la lumière de Dieu qui vous éclaire : c'est pourquoi vous brillez dans les cachots. La beauté du Basan et du Carmel s'efface, les fleurs du Liban se flétrissent; vous seule restez toujours belle!

La persécution s'étend dans un moment des bords du Tibre aux extrémités de l'Empire. De toutes parts on entend les églises s'écrouler sous les mains des soldats; les magistrats, dispersés dans les temples et dans les tribunaux, forcent la multitude à sacrifier; quiconque refuse d'adorer les dieux est jugé et livré aux bourreaux; les prisons regorgent de victimes; les chemins sont couverts de troupeaux d'hommes mutilés, qu'on envoie mourir au fond des mines ou dans les travaux publics. Les fouets, les chevalets, les ongles de fer, la croix, les bêtes féroces, déchirent les tendres enfants avec leurs mères; ici l'on suspend par le pied des femmes nues à des po-

teaux, et on les laisse expirer dans ce supplice honteux et cruel; là on attache les membres du martyr à deux arbres rapprochés de force : les arbres, en se redressant, emportent les lambeaux de la victime. Chaque province a son supplice particulier : le feu lent en Mésopotamie, la roue dans le Pont, la hache en Arabie, le plomb fondu en Cappadoce. Souvent, au milieu des tourments, on apaise la soif du confesseur, et on lui jette de l'eau au visage, dans la crainte que l'ardeur de la fièvre ne hâte sa mort. Quelquefois, fatigué de brûler séparément les Fidèles, on les précipite en foule dans le bûcher : leurs os sont réduits en poudre, et jetés au vent avec leurs cendres.

Galérius trouvoit ses délices dans ces tourments; il fait venir à grands frais des ours d'une taille prodigieuse, et aussi féroces que lui. Ces bêtes ont chacune un nom terrible. Pendant ses repas, le successeur du sage Dioclétien leur fait jeter des hommes à dévorer. Le gouvernement de ce monstre avare et débauché, en répandant le trouble dans les provinces, augmente encore l'activité de la persécution. Les villes sont soumises à des juges militaires, sans connoissances et sans lettres, qui ne savent que donner la mort. Des commissaires font les recherches les plus rigoureuses sur les biens et les propriétés des

sujets; on mesure les terres, on compte les vignes et les arbres; on tient registre des troupeaux. Tous les citoyens de l'Empire sont obligés de s'inscrire dans le livre du Cens, devenu un livre de proscription. De crainte qu'on ne dérobe quelque partie de sa fortune à l'avidité de l'Empereur, on force, par la violence des supplices, les enfants à déposer contre leurs pères, les esclaves contre leurs maîtres, les femmes contre leurs maris. Souvent les bourreaux contraignent des malheureux à s'accuser eux-mêmes et à s'attribuer des richesses qu'ils n'ont pas. Ni la caducité, ni la maladie, ne sont une excuse pour se dispenser de se rendre aux ordres de l'exacteur; on fait comparoître la douleur même et l'infirmité; afin d'envelopper tout le monde dans des lois tyranniques, on ajoute des années à l'enfance, on en retranche à la vieillesse : la mort d'un homme n'ôte rien au trésor de Galérius, et l'Empereur partage la proie avec le tombeau : cet homme, rayé du nombre des humains, n'est point effacé du rôle du Cens, et il continue de payer pour avoir eu le malheur de vivre. Les pauvres, de qui l'on ne pouvoit rien exiger, sembloient seuls à l'abri des violences par leur propre misère; mais ils ne sont point à l'abri de la pitié dérisoire du tyran : Galérius les fait entasser dans des barques, et jeter ensuite au fond

de la mer, afin de les guérir de leurs maux.

Il ne manquoit aux Chrétiens qu'un genre d'outrages, et Hiéroclès ne voulut pas le leur épargner. Au milieu des prêtres égorgés, sur le corps de Jésus-Christ percé de coups, le disciple des sages publia généreusement deux livres de blasphèmes contre le Dieu qu'il avoit lui-même adoré, et qui fut le Dieu de sa mère : tant l'orgueil de l'impie est à la fois lâche et féroce! Infatigable dans sa haine et dans son amour, l'apostat attendoit avec impatience le moment où la fille d'Homère viendroit orner son triomphe. Il suspendoit exprès le supplice de son rival, afin que l'espoir de sauver la vie de ce rival aimé fût une tentation pour la vierge de Messénie.

« J'emploîrai, disoit-il en lui-même, avec un mélange de honte, de désespoir et de joie, j'emploîrai ce dernier moyen de vaincre la résistance d'une insolente beauté; je la verrai tomber dans mes bras pour racheter les jours d'Eudore; comblant ensuite ma double vengeance, je lui montrerai mon rival entre les mains des bourreaux, et ce Chrétien apprendra en mourant que son épouse est déshonorée. »

Enivré de son pouvoir, Hiéroclès ne peut gouverner ses passions. Cet impie qui renioit l'Eternel, par une contradiction déplorable, croyoit au Génie du mal et à tous les secrets de la magie.

Il y avoit à Rome un Hébreu, déserteur de la foi de ses pères : il vivoit parmi les sépulcres; et la voix du peuple l'accusoit d'entretenir un commerce secret avec l'Enfer. Cet homme faisoit sa demeure accoutumée dans les souterrains du palais en ruine de Néron. Hiéroclès charge un de ses confidents d'aller trouver au milieu de la nuit l'infâme Israélite. L'esclave, instruit de ce qu'il doit demander, part, et à travers des décombres descend au fond du souterrain. Il aperçoit un vieillard couvert de lambeaux, réchauffant ses mains glacées à un feu d'ossements humains.

« Vieillard, dit l'esclave tremblant d'épouvante, peux-tu transporter dans un moment de Jérusalem à Rome une Chrétienne échappée au pouvoir d'Hiéroclès? Reçois cet or, et parle sans crainte. »

L'éclat de l'or et le nom de Jérusalem arrachent un sourire affreux à l'Israélite.

« Mon fils, dit-il, je connois ton maître : Il n'y a rien que je ne tente pour le satisfaire; je vais interroger l'abîme. »

Il dit, et creuse la terre; il découvre l'urne sanglante qui renfermoit les restes de Néron; des plaintes s'échappoient de cette urne. Le magicien répand sur un autel de fer les cendres du premier persécuteur des Chrétiens. Trois fois il

se tourne vers l'Orient, trois fois il frappe dans ses mains, trois fois il ouvre la Bible profanée. Il prononce des mots mystérieux; et du sein des ombres il évoque le Démon des tyrans. Dieu permet à l'Enfer de répondre; le feu qui brûloit la dépouille des morts s'éteint; la terre tremble; la frayeur pénètre jusqu'aux os de l'esclave; le poil de sa chair se hérisse; un Esprit se présente devant lui; il voit quelqu'un dont il ne connoît pas le visage; il entend une voix foible comme un petit souffle.

« Pourquoi, dit l'Hébreu, as-tu tardé si long-temps à venir? Dis-moi : peux-tu transporter de Jérusalem à Rome une Chrétienne échappée à son maître? »

« Je ne le puis, répondit l'Esprit de ténèbres : » Marie défend cette Chrétienne contre ma puis- » sance; mais, si tu le veux, je porterai dans un » instant en Syrie l'édit de la persécution et les » ordres d'Hiéroclès. »

L'esclave accepte la proposition de l'Enfer, et se hâte d'aller rendre compte de son message à l'impatient Hiéroclès. Transformé en messager rapide, l'Esprit de ténèbres descend à Jérusalem chez le centurion qui devoit réclamer Cymodocée. Il le presse, au nom du ministre de Galérius, de remplir promptement sa mission, et il remet l'édit fatal au gouverneur de la cité de David :

aussitôt les portes des Saints Lieux sont fermées, et les soldats dispersent les Fidèles. En vain l'épouse de Constance veut protéger les Chrétiens; Constantin fugitif, Galérius triomphant, changent en un moment la fortune d'Hélène : pour les souverains, la prospérité est mère de l'obéissance; le malheur des rois délie les sujets du serment de fidélité.

C'étoit l'heure où le sommeil fermoit les yeux des mortels; l'oiseau reposoit dans son nid, et le troupeau dans la vallée; les travaux étoient suspendus; à peine la mère de famille tournoit encore ses fuseaux près des feux assoupis de son humble foyer : Cymodocée, après avoir long-temps prié pour son époux et pour son père, s'étoit endormie. Démodocus lui apparoît au milieu d'un songe. Sa barbe étoit négligée; de larges pleurs tomboient de ses yeux; il agitoit lentement son sceptre augural, et de profonds soupirs échappoient de sa poitrine. Cymodocée croyoit lui adresser ces paroles :

« O mon père, comment as-tu si long-temps abandonné ta fille! Où est Eudore? Vient-il réclamer la foi jurée? Pourquoi ces pleurs qui baignent ton visage? Ne veux-tu pas presser ta Cymodocée sur ton cœur? »

Le fantôme :

« Fuis, ma fille, fuis! Les flammes t'environ-

nent. Hiéroclès te poursuit. Les dieux que tu as abandonnés te livrent à sa puissance. Ton nouveau Dieu triomphera ; mais que de larmes il fera verser à ton père ! »

Le spectre s'évanouit, et emporte le flambeau que Cymodocée reçut à l'autel le jour de son union avec Eudore : Cymodocée se réveille. La lueur d'un incendie rougissoit les murs de son appartement et les voiles de son lit. Elle se lève; elle aperçoit l'église du Saint-Sépulcre embrasée. Les flammes, parmi des tourbillons de fumée, montoient jusqu'au ciel, et réfléchissoient une lumière sanglante sur les ruines de Jérusalem et les montagnes de la Judée.

Depuis que la nouvelle de la persécution s'étoit répandue en Syrie, Cymodocée n'avoit plus quitté la princesse Hélène; renfermée dans un oratoire avec les autres femmes chrétiennes, elle soupiroit les malheurs de la nouvelle Sion. Le ministre d'Hiéroclès, désespérant de rencontrer la jeune catéchumène, et n'osant, par un reste de respect, violer l'asile de l'épouse d'un César, avoit mis le feu au Saint-Sépulcre. Le palais d'Hélène touchoit à l'édifice sacré; le centurion espéroit forcer ainsi Cymodocée à sortir de son inviolable asile, et il l'attendoit avec des soldats pour la saisir au milieu du tumulte.

Dorothé avoit démêlé ces complots; il s'ouvre

un passage à travers les murs croulants et les poutres embrasées qui tombent de toutes parts; il pénètre dans le palais d'Hélène. Déjà les galeries étoient désertes; seulement quelques femmes éperdues étoient rassemblées dans une cour intérieure, autour d'un autel des rois de Juda. Il rencontre Cymodocée, qui cherchoit vainement sa nourrice ; elle ne devoit plus la revoir, Eurymédusc, votre sort est resté inconnu!

« Fuyons, dit Dorothé à la fille de Démodocus, Hélène même ne vous pourroit sauver; vos ennemis vous arracheroient de ses bras; je connois une porte secrète, et un souterrain qui nous conduira hors des murs de Jérusalem : la Providence fera le reste. »

A l'extrémité du palais, du côté de la montagne de Sion, s'ouvroit une porte cachée qui conduisoit au Calvaire : c'étoit par là qu'Hélène se déroboit aux hommages des peuples lorsqu'elle alloit prier au pied de la Croix. Dorothé, suivi de Cymodocée, entr'ouvre doucement cette porte; il avance la tête, et n'aperçoit rien au dehors. Il prend la main de Cymodocée : ils sortent du palais; tantôt ils se glissent lentement au travers des ruines; tantôt ils précipitent leurs pas dans des lieux moins embarrassés; quelquefois ils entendent marcher sur leurs traces, et ils se cachent parmi des débris; quelquefois ils

sont arrêtés par l'éclat des armes d'un soldat qui rôde au milieu des ténèbres. Le bruit de l'incendie et les clameurs confuses de la foule s'élèvent au loin derrière eux; ils franchissent la vallée déserte qui sépare la colline du Calvaire de la montagne de Sion.

Dans les flancs de cette montagne s'ouvroit une route inconnue : l'entrée en étoit fermée par des buissons d'aloès et des racines d'oliviers sauvages. Dorothé écarte ces obstacles, et pénètre dans le souterrain : il frappe les veines d'un caillou, allume une branche de cyprès, et, à la clarté de cette torche, il s'enfonce sous des voûtes ténébreuses avec Cymodocée. David avoit jadis pleuré son péché dans ces lieux : de toutes parts on voyoit sur les murs des vers écrits de la main du monarque pénitent, lorsqu'il versa ses larmes immortelles. Sa tombe occupoit le milieu du souterrain, et portoit encore gravées sur sa base une houlette, une harpe et une couronne. La terreur du présent, les souvenirs du passé, cette montagne, dont le sommet vit le sacrifice d'Abraham, et dont les flancs gardent le cercueil du Roi-Prophète, tout agitoit le cœur des deux Chrétiens : ils sortent bientôt de ces détours, et se trouvent au milieu des montagnes, dans le chemin de Bethléem; ils traversent les champs silencieux de Rama, où Rachel ne

voulut point être consolée, et viennent se reposer au berceau de Messie.

Bethléem étoit entièrement désert : les Chrétiens avoient été dispersés. Cymodocée et son guide entrent dans la Crèche : ils admirent cette grotte où le Roi des cieux voulut naître, où les Anges, les Bergers et les Mages le vinrent adorer, où toute la terre doit un jour apporter ses hommages. Des offrandes, laissées dans ce lieu par les pasteurs de la Judée, nourrirent abondamment les deux infortunés. Cymodocée versoit des larmes de tendresse. Les miracles du berceau de Jésus parloient à son cœur.

« C'est donc là, disoit-elle, que l'Enfant divin a souri à sa divine Mère! O Marie, protégez Cymodocée! Comme vous, elle est fugitive à Bethléem! »

La fille de Démodocus remercioit ensuite le généreux Dorothé, qui s'exposoit pour elle à tant de fatigues et de périls.

« Je suis un vieux Chrétien, répondoit l'homme éprouvé : les tribulations font ma joie. »

Dorothé se prosternoit devant la Crèche.

« Père des miséricordes, disoit-il, prenez pitié de nous, et souvenez-vous que votre Fils offrit en ce lieu ses premiers pleurs pour le salut des hommes! »

Le soleil approche de la fin de son cours. Do-

rothé sort avec la fille de Démodocus, dans l'espoir de rencontrer quelque berger; il aperçoit un homme qui descendoit de la montagne d'Engaddi: une ceinture de jonc étoit nouée autour de ses reins; sa barbe et ses cheveux croissoient en désordre; ses épaules étoient chargées d'une corbeille pleine de sable, qu'il portoit péniblement à l'entrée d'une grotte. Aussitôt qu'il découvre les voyageurs, il jette son fardeau, et fixant sur eux des regards indignés :

« Délices de Rome, s'écrie-t-il, venez-vous me troubler jusque dans le désert? Évanouissez-vous! Armé de la pénitence, je découvre vos piéges, et je me ris de vos efforts. »

Il dit, et, comme l'aigle marin qui plonge au fond des eaux, il s'élance dans la grotte. Dorothé reconnoît un Chrétien; il s'avance, et parle à travers l'ouverture du rocher :

« Nous sommes des Chrétiens fugitifs: daignez nous donner l'hospitalité. »

— « Non, non, s'écrie le Solitaire, cette femme est trop belle pour être une simple fille des hommes. »

— « Cette femme, reprit Dorothé, est une catéchumène, qui fait l'apprentissage des pleurs que Jésus-Christ demande à ses servantes. Elle est Grecque, elle se nomme Cymodocée; elle est fiancée à Eudore, défenseur des Chrétiens, dont

le nom sera peut-être parvenu jusqu'à vous; je suis Dorothé, premier officier du palais de Dioclétien. »

Le Solitaire s'élance hors de la grotte comme un athlète qui, le front ceint d'une couronne d'olivier, paroît tout à coup aux jeux d'Olympie.

« Entrez dans ma grotte, s'écrie-t-il, épouse de mon ami! »

Le Solitaire se nomme. Cymodocée reconnoît cet ami d'Eudore, qui s'entretenoit avec lui au tombeau de Scipion. Dorothé, qui avoit connu Jérôme à la cour, contemple avec étonnement cet anachorète, exténué de veilles et d'austérités, jadis brillant disciple d'Épicure. Il le suit au fond de son antre : on n'y voyoit que la Bible, une tête de mort, et quelques feuilles éparses de la traduction des Livres Saints. Bientôt tout est éclairci entre les deux Chrétiens et la jeune pèlerine. Mille souvenirs les attendrissent, mille histoires touchantes font couler leurs pleurs : ainsi des ruisseaux, descendus de diverses montagnes, mêlent leurs eaux dans une même vallée.

« Mes erreurs, dit Jérôme, ont amené ma pénitence, et désormais je ne sortirai plus de Bethléem. Le berceau du Sauveur sera ma tombe. »

L'anachorète demande ensuite à Dorothé ce qu'il veut faire.

« J'irai, répond Dorothé, chercher quelques amis à Joppé.... »

— « Quoi, dit Jérôme en l'interrompant, vous êtes malheureux, et vous comptez sur des amis! Un Moabite descend de ses rochers pour aller à Jéricho. C'étoit au printemps; l'air étoit frais et serein. Le Moabite n'étoit point altéré : il trouve des torrents pleins d'eau à chaque pas. Il revient chez lui dans la saison des orages, sous les feux dévorants de l'été : la soif consume le Moabite; il cherche quelques gouttes de cette eau qu'il avoit vue dans les montagnes : tous les torrents sont desséchés! »

Jérôme demeure quelque temps en silence, ensuite il s'écrie :

« O grande destinée! Eudore, tu es donc le défenseur des Chrétiens! O mon ami, que pourrois-je faire pour toi? »

Tout à coup le Solitaire se lève, frappé d'une lumière surnaturelle :

« Qu'est-ce que ces craintes, s'écrie-t-il? Femme, tu aimes, et tu fuis! Ton époux, peut-être dans ce moment, confesse la foi, et tu n'es pas là pour lui disputer la gloire du bûcher! Crois-tu que quand il sera monté au rang des martyrs, il te veuille recevoir sans couronne? Roi, il ne pourra prendre qu'une reine à ses côtés! Fais ton devoir, marche à Rome, va ré-

clamer ton époux, va cueillir la palme qui doit orner ta pompe nuptiale... Mais, que dis-je, tu n'es pas encore au nombre des brebis choisies! »

Le Solitaire s'interrompt de nouveau; il hésite; et bientôt il s'écrie :

« Tu seras Chrétienne; ma main versera sur ton front l'eau salutaire. Le Jourdain est près d'ici, viens recevoir dans ses eaux la force qui te manque : tes jours sont exposés, il te faut mettre à l'abri de la mort. Oui, tu es assez instruite. La persécution est la doctrine : quiconque pleure pour Jésus-Christ n'a plus rien à savoir. »

Ainsi parle Jérôme avec l'autorité d'un docteur et d'un prêtre. La douce et timide Cymodocée répond :

« Seigneur, qu'il soit fait selon votre parole. Donnez-moi le baptême : je ne serai point une reine auprès de mon époux, je ne serai que sa servante. Si je regrette quelque chose dans la vie, ce sera de ne plus aller sur le mont Ithome voir les troupeaux avec mon père, de ne pouvoir nourrir l'auteur de mes jours dans sa vieillesse, comme il me nourrit dans mon enfance. »

Cymodocée rougit, et pleura en parlant de la sorte. On reconnoissoit dans son langage les accents confus de son ancienne religion et de sa religion nouvelle : ainsi, dans le calme d'une

nuit pure, deux harpes suspendues aux souffles d'Éole, mêlent leurs plaintes fugitives; ainsi frémissent ensemble deux lyres, dont l'une laisse échapper les tons graves du mode dorien, et l'autre les accords voluptueux de la molle Ionie; ainsi, dans les savanes de la Floride, deux cicognes argentées agitant de concert leurs ailes sonores, font entendre un doux bruit au haut du ciel; assis au bord de la forêt, l'Indien prête l'oreille aux sons répandus dans les airs, et croit reconnoître dans cette harmonie la voix des ames de ses pères.





LIVRE DIX-NEUVIÈME.

SOMMAIRE.

Retour de Démodocus au temple d'Homère. Sa douleur. Il apprend la nouvelle de la persécution. Il part pour Rome où il croit qu'Hiéroclès a fait conduire Cymodocée. Cymodocée est baptisée dans le Jourdain par Jérôme. Elle arrive à Ptolémaïs et s'embarque pour la Grèce. Une tempête suscitée par les ordres de Dieu fait aborder Cymodocée en Italie.

Qui pourra jamais dire l'amertume des chagrins paternels!

Après la séparation fatale, les esclaves avoient reconduit Démodocus à la citadelle d'Athènes. Il passa la nuit sous le portique du temple de Minerve, afin de découvrir aux premiers rayons du jour la galère de Cymodocée. Lorsque l'étoile du matin parut sur le mont Hymète, les larmes du vieillard coulèrent avec une nouvelle abondance.

« Oh, ma fille! s'écria-t-il, quand reviendras-

tu de l'Orient, ainsi que cet astre, pour réjouir ton père? »

L'aurore éclaira bientôt les flots solitaires où l'on cherchoit en vain quelque voile; mais on apercevoit encore sur les vagues aplanies la trace blanchissante des vaisseaux que l'on ne voyoit plus. Déjà le soleil sortant de l'onde doroit et brunissoit à la fois la face de la mer. Des nues sereines étoient arrêtées çà et là dans l'azur du ciel de l'Attique; quelques-unes, teintes de rose, flottoient autour de l'astre du jour, comme l'écharpe des Heures. Ce spectacle ne fit qu'irriter la douleur du prêtre d'Homère. Il pousse des sanglots: depuis que sa fille étoit au monde, c'est la première fois qu'il voit loin d'elle se lever le soleil. Démodocus refuse tous les soins de son hôte qui, témoin d'une pareille douleur, s'applaudissoit d'avoir vécu jusqu'alors sans enfants et sans épouse: ainsi, le berger, au fond d'une vallée, écoute en frémissant le bruit du canon lointain; il plaint les victimes tombées sur le champ de bataille, et bénit ses rochers et sa cabane.

Dès le jour suivant, Démodocus voulut quitter Athènes, et retourner en Messénie. Sa douleur ne lui permit pas de suivre long-temps les chemins qu'il avoit parcourus avec Cymodocée. A Corinthe, il prit la route d'Olympie; mais il ne

put supporter la joie et l'éclat des fêtes qu'on célébroit alors au bord de l'Alphée. Lorsque, après avoir franchi les montagnes de l'Élide, il aperçut les sommets de l'Ithome, il tomba sans mouvement entre les bras de ses esclaves. Bientôt on le rappelle à la vie; bientôt pâle et tremblant, il arrive au temple d'Homère. Déjà le seuil des portes étoit jonché de feuilles flétries, l'herbe croissoit dans tous les sentiers : tant les pas de l'homme s'effacent promptement sur la terre! Démodocus entre au sanctuaire de son aïeul. La lampe étoit éteinte. On voyoit sur l'autel les cendres du dernier sacrifice que le père de Cymodocée avoit offert aux dieux pour sa fille. Démodocus se prosterne devant l'image du Poëte :

« O toi, dit-il, qui es maintenant toute ma famille, chantre des douleurs de Priam, pleure aujourd'hui les maux du dernier rejeton de ta race! »

En ce moment une des cordes de la lyre de Cymodocée se rompit, et rendit un son qui fit tressaillir le vieillard. Il relève la tête; il aperçoit la lyre suspendue à l'autel :

« C'en est fait, s'écrie-t-il, ma fille va mourir! les Parques m'annoncent son destin en brisant la corde de sa lyre. »

A ce cri les esclaves accourent au temple, et entraînent malgré lui Démodocus.



Chaque jour augmentoit ses ennuis; mille souvenirs déchiroient son cœur. C'étoit ici qu'il instruisoit sa fille dans l'art des chants; c'étoit là qu'il se promenoit avec elle. Rien n'est cruel comme la vue des lieux que nous avons habités au temps du bonheur, lorsque nous avons perdu ce qui faisoit le charme de notre vie. Les citoyens de Messène furent touchés des chagrins de Démodocus. Ils lui permirent d'interrompre des fonctions sacrées qu'il n'exerçoit qu'au milieu des larmes. Ses jours dépérissoient; il marchoit à grands pas vers le tombeau; les lettres de sa fille, égarées dans l'Orient, ne parvenoient point jusqu'à lui. La famille de Lasthénès ne pouvoit donner ses soins au vieillard : elle étoit persécutée, et la mère d'Eudore venoit de mourir. Que de victimes le prêtre d'Homère immole à des dieux sourds à sa voix! Que d'hécatombes promises, si Neptune ramène Cymodocée aux rives du Pamisus! Le jour s'éteint, le jour renaît, et retrouve Démodocus la main dans le sang, interrogeant les entrailles des taureaux et des génisses. Il s'adresse à tous les temples; il va consulter des Aruspices jusqu'au sommet du Ténare. Tantôt il revêt une robe de deuil, et frappe aux portes d'airain du sanctuaire des Furies; il présente aux Fatales Sœurs des dons expiatoires, comme si ses malheurs étoient des

crimes! Tantôt il se couronne de fleurs, il affecte un air riant avec des yeux baignés de larmes, afin de se rendre propice quelque divinité ennemie des pleurs. S'il est des rites depuis long-temps abandonnés, des cérémonies pratiquées aux siècles d'Inachus et de Nestor, Démodocus les renouvelle; il feuillette les livres sibyllins; il ne prononce que des mots réputés heureux; il s'abstient de certaines nourritures; il évite la rencontre de certains objets; il est attentif aux vents, aux oiseaux, aux nuages; il n'est point assez d'oracles pour son amour paternel! Ah, déplorable vieillard! écoute les sons de cette trompette qui retentit au sommet de l'Ithome : ils t'apprendront la destinée de ta fille!

Le commandant de Messène parcouroit les campagnes avec une suite nombreuse, proclamant Galérius empereur, et publiant l'édit de persécution. Démodocus ne sait s'il a bien entendu; il court à Messène : tout lui confirme son malheur. Un vaisseau, venu d'Orient au port de Coronée, raconte en même temps que la fille d'Homère, enlevée de Jérusalem, a été conduite à Hiéroclès. Que fera Démodocus? L'excès de l'adversité lui donne des forces : il se décide à voler à Rome, à se jeter aux pieds de Galérius, à réclamer Cymodocée. Avant de

quitter le temple du demi-dieu, il consacre aux pieds de la statue d'Homère une petite galère d'ivoire, et un vase à recueillir des larmes: offrande et symbole de son inquiétude et de sa douleur! Ensuite il vend ses Pénates, la pourpre de son lit, le voile nuptial d'Épicharis, destiné à Cymodocée; il emporte avec lui sa fortune entière pour racheter l'enfant de son amour. Soins inutiles! Le ciel ne vouloit point céder sa conquête, et tous les trésors de la terre n'auroient pu payer la couronne de la nouvelle Chrétienne.

Cymodocée n'appartenoit plus au monde. En recevant les eaux du baptême, elle alloit prendre son rang parmi les Esprits célestes. Déjà elle avoit quitté la grotte de Bethléem avec Dorothé. Elle marchoit, au lever du jour, par des lieux âpres et stériles. Jérôme, vêtu comme saint Jean dans le désert, montroit le chemin à la catéchumène. Bientôt ils arrivent au dernier rang des montagnes de Judée, qui bordent les eaux de la mer Morte et la vallée du Jourdain.

Deux hautes chaînes de montagnes s'étendant du nord au midi, sans détours, sans sinuosités, s'offrent aux yeux des trois voyageurs. Du côté de la Judée ces montagnes sont des monceaux de craie et de sable qui imitent la forme de faisceaux d'armes, de drapeaux ployés, ou des tentes d'un camp assis au bord d'une plaine.

Du côté de l'Arabie ce sont de noirs rochers perpendiculaires, qui versent à la mer Morte des torrents de soufre et de bitume. Le plus petit oiseau du ciel n'y trouveroit pas un brin d'herbe pour se nourrir; tout y annonce la patrie d'un peuple réprouvé; tout semble y respirer l'horreur de l'inceste d'où sortirent Ammon et Moab.

La vallée comprise entre ces deux chaînes de montagnes présente un sol semblable au fond d'une mer depuis long-temps retirée : des plages de sel, une vase desséchée, des sables mouvants et comme sillonnés par les flots. Çà et là des arbustes chétifs croissent péniblement sur cette terre privée de vie; leurs feuilles sont couvertes du sel qui les a nourries, et leur écorce a le goût et l'odeur de la fumée; au lieu de villages on aperçoit les ruines de quelques tours. Au milieu de la vallée passe un fleuve décoloré; il se traîne à regret vers le lac empesté qui l'engloutit. On ne distingue point son cours au milieu de l'arène, mais il est bordé de saules et de roseaux où se cache l'Arabe qui attend la dépouille du voyageur et du pèlerin.

« Vous voyez, dit Jérôme à ses deux hôtes étonnés, des lieux fameux par les bénédictions et les malédictions du ciel : ce fleuve est le Jourdain; ce lac est la mer Morte; elle vous paroît

brillante, mais les villes coupables qu'elle cache dans son sein ont empoisonné ses flots. Ses abîmes sont solitaires et sans aucun être vivant; jamais vaisseau n'a pressé ses ondes; ses grèves sont sans oiseaux, sans arbres, sans verdure; son eau, d'une amertume affreuse, est si pesante que les vents les plus impétueux peuvent à peine la soulever. Ici le ciel est embrasé des feux qui consumèrent Gomorrhe. Cymodocée, ce ne sont pas là les rives du Pamisus, et les vallons du Taygète. Vous êtes sur le chemin d'Hébron, dans les lieux où retentit la voix de Josué lorsqu'il arrêta le soleil. Vous foulez une terre encore fumante de la colère de Jéhova, et que consolèrent ensuite les paroles miséricordieuses de Jésus-Christ. Jeune catéchumène, c'est par cette solitude sacrée que vous allez chercher celui que vous aimez; les souvenirs de ce désert grand et triste se mêleront à votre amour pour le fortifier et le rendre plus grave: l'aspect de ces bords désolés est également propre à nourrir ou à éteindre les passions. Fille innocente, les vôtres sont légitimes, et vous n'êtes point obligée, comme Jérôme, de les étouffer sous des fardeaux de sable brûlant! »

En parlant ainsi ils descendoient dans la vallée du Jourdain. Cymodocée, tourmentée d'une soif dévorante, cueille sur un arbrisseau un fruit

semblable à un citron doré; mais, lorsqu'elle le porte à sa bouche, elle le trouve rempli d'une cendre amère et calcinée.

« C'est l'image des plaisirs du monde, s'écrie le Solitaire. »

Et il continue son chemin en secouant la poussière de ses pieds.

Cependant les pèlerins s'avançoient vers un bois de tamarin et d'arbres de baume, qui croissoit au milieu d'une arène blanche et fine; tout à coup Jérôme s'arrête et montre à Dorothé, presque sous ses pas, quelque chose en mouvement dans l'immobilité du désert : c'étoit un fleuve jaune, profondément encaissé, qui rouloit avec lenteur une onde épaissie. L'anachorète salue le Jourdain et s'écrie :

« Ne perdons pas un moment, fille trop heureuse! Venez puiser la vie à l'endroit même où les Israélites passèrent le fleuve en sortant du désert, et où Jésus-Christ voulut recevoir le baptême de la main du Précurseur. Ce fut de la cime de ce mont Abarim que Moïse découvrit pour vous la Terre Promise; ce fut au sommet de cette montagne opposée que Jésus-Christ pria pour vous pendant quarante jours. A la vue des murs en ruine de Jéricho, faisons tomber la barrière de ténèbres qui environne votre ame, afin que le Dieu vivant y puisse pénétrer. »

Aussitôt Jérôme descend dans le fleuve, Cymodocée y descend après lui. Dorothé, unique témoin de cette scène, se met à genoux sur la rive. Il sert de père spirituel à Cymodocée, et lui confirme le nom d'Esther. Les flots se divisent autour de la chaste catéchumène, comme ils se partagèrent au même lieu autour de l'Arche sainte. Les plis de sa robe virginale, entraînés par le courant, s'enflent au loin derrière elle; elle incline sa tête devant Jérôme, et, d'une voix qui charme les roseaux du Jourdain, elle renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. L'anachorète puisant l'eau régénératrice avec une coquille du fleuve, la verse, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, sur le front de la fille d'Homère. Ses cheveux dénoués tombent des deux côtés de sa tête sous le poids de l'onde rapide qui suit et déroule leurs anneaux : ainsi, la douce pluie du printemps humecte des jasmins fleuris, et glisse le long de leurs tiges parfumées. Oh! qu'il étoit attendrissant ce baptême furtif dans les eaux du Jourdain! Combien elle étoit touchante cette vierge qui, cachée au fond d'un désert, déroboit, pour ainsi dire, le ciel! Seule, la Souveraine Beauté parut plus belle en ce lieu, lorsque les nuées s'entr'ouvrant, l'Esprit de Dieu descendit sur Jésus-Christ, en forme de colombe, et que l'on entendit une voix qui disoit:

« Celui-ci est mon Fils bien-aimé. »

Cymodocée sort des ondes pleine de foi et de courage contre les maux de la vie : la nouvelle Chrétienne portant Jésus-Christ dans son cœur, ressembloit à une femme qui, devenue mère, trouve tout à coup pour son fils des forces qu'elle n'avoit pas pour elle-même.

En ce moment, une troupe d'Arabes se montra non loin du fleuve. Jérôme, d'abord effrayé, reconnut bientôt une tribu chrétienne, dont il avoit été l'apôtre. Cette petite Église, où Dieu étoit adoré sous une tente, comme aux jours de Jacob, n'avoit point échappé à la persécution. Les soldats romains lui avoient enlevé ses cavales et ses troupeaux : les chameaux seuls lui étoient restés. Le chef les avoit appelés de loin, en s'enfuyant dans la montagne, et ils s'étoient empressés de le suivre : ces fidèles serviteurs avoient porté à leurs maîtres le tribut d'un lait abondant, comme s'ils avoient deviné que ces maîtres n'avoient plus d'autre nourriture.

Jérôme vit dans cette rencontre la main de la Providence.

« Ces Arabes, dit-il à Dorothé, vous conduiront chez nos frères de Ptolémaïs, où vous trouverez facilement un vaisseau pour l'Italie. »

— « Gazelle au doux regard et aux pieds légers, vierge plus agréable qu'une source limpide, dit

le chef des Arabes à Cymodocée, ne crains rien : je te conduirai partout où tu le désireras, si Jérôme, notre père, l'ordonne. »

Le jour étant trop avancé pour se mettre en marche, on s'arrête au bord du fleuve ; on égorge un agneau qu'on fait rôtir tout entier; on le sert sur un plateau de bois d'aloès; chacun déchire une partie de la victime; on boit un peu de ce lait que le chameau puise dans un sable aride, et qui conserve le goût de la datte savoureuse. La nuit vient. On s'assied autour d'un bûcher. Attachés à des piquets, les chameaux forment un second cercle en dehors des descendants d'Ismaël. Le Père de la tribu raconte les maux qu'on faisoit souffrir aux Chrétiens. A la lueur du feu, on voyoit ses gestes expressifs, sa barbe noire, ses dents blanches, les diverses formes qu'il donnoit à son vêtement dans l'action de son récit. Ses compagnons l'écoutoient avec une attention profonde : tous penchés en avant, le visage sur la flamme, tantôt ils poussoient un cri d'admiration, tantôt ils répétoient avec emphase les paroles de leur chef; quelques têtes de chameau s'avançoient au dessus de la troupe, et se dessinoient dans l'ombre. Cymodocée contemploit en silence cette scène des pasteurs de l'Orient; elle admiroit cette religion qui civilisoit des hordes sauvages, et les portoit à secourir la foiblesse et

l'innocence, tandis que les faux dieux ramenoient les Romains à la barbarie, et étouffoient dans leurs cœurs la justice et la pitié.

Au premier rayon de l'aurore toute la troupe rassemblée offrit au bord du Jourdain ses prières à l'Éternel. Le dos d'un chameau, paré d'un tapis, fut l'autel où l'on plaça les signes sacrés de cette Église errante. Jérôme remit à Dorothé des lettres pour les principaux Fidèles de Ptolémaïs. Il exhorta Cymodocée à la patience et au courage, en se félicitant d'envoyer une épouse chrétienne à son ami.

« Allez, lui dit-il, fille de Jacob, autrefois fille d'Homère! Reine de l'Orient, vous sortez du désert brillante de clarté. Bravez les persécutions des hommes. La nouvelle Jérusalem ne pleure point assise sous le palmier comme la Judée captive de Titus; mais victorieuse et triomphante, elle cueille sur ce même palmier l'immortel symbole de sa gloire! »

En achevant ces mots, Jérôme prend congé de ses hôtes, et retourne à la grotte de Bethléem.

La tribu arabe conduit les deux fugitifs, par des montagnes inaccessibles, jusqu'aux portes de Ptolémaïs. La Souveraine des Anges qui ne cessoit de veiller sur Cymodocée, l'avoit soutenue miraculeusement au milieu de ces fatigues.

Afin de la dérober aux yeux des Païens, elle l'enveloppa d'un nuage, ainsi que Dorothé. Tous deux entrèrent dans Ptolémaïs sous ce voile. L'église, qui n'étoit point encore abattue, leur annonce la demeure du pasteur. En ces jours de tribulations, des Chrétiens persécutés étoient des frères qu'on recevoit avec respect et tendresse; on les cachoit au péril de sa vie, et les secours de la charité la plus vive leur étoient prodigués. On annonce au pasteur que deux étrangers se présentoient à sa porte; il s'empresse de descendre. Dorothé, sans prononcer une parole, se fait reconnoître au signe du salut.

« Des martyrs, s'écrie aussitôt le pasteur! Des martyrs! Béni soit le jour qui vous amène à ma demeure! Anges du Seigneur, entrez chez Gédéon : ici vous trouverez la moisson dérobée aux Moabites. »

Dorothé remet au pasteur les lettres de Jérôme, et raconte en même temps les malheurs de Cymodocée.

« Quoi! s'écria le prêtre, c'est là l'épouse de notre défenseur! C'est là cette vierge dont l'histoire retentit dans toute la Syrie! Je suis Pamphile de Césarée, et j'ai connu jadis Eudore en Égypte. Fille de Jérusalem, que votre gloire est grande! Hélas! votre illustre protectrice, Hélène la sainte, ne peut plus rien pour vous : elle est

elle-même arrêtée. Les ministres d'Hiéroclès vous cherchent de tous côtés ; il faut quitter promptement cette ville ; mais il est encore des ressources ; où voulez-vous porter vos pas ? »

Dorothé, dont la foi n'a pas la même ardeur que celle de Jérôme, et qui ne pénètre pas comme lui les desseins du Ciel ; Dorothé, qui mêle encore à sa religion des tendresses humaines, ne croit pas que Cymodocée puisse se rendre auprès de son époux.

« C'est vous livrer à Hiéroclès, dit-il, sans espoir de sauver ni même de voir Eudore, s'il est tombé entre les mains de nos ennemis. Souffrez que je vous accompagne chez votre père. Votre présence lui rendra la vie. Nous vous cacherons dans quelque grotte inconnue, et j'irai chercher à Rome le fils de Lasthénès. »

« Je suis jeune, répondit Cymodocée, et sans expérience ; conduis-moi, ô le plus doux des hommes : ta fille chrétienne doit obéir à tes conseils. »

Il ne se trouva dans le port de Ptolémaïs qu'un seul vaisseau faisant voile pour Thessalonique : la nouvelle Chrétienne et son généreux conducteur furent obligés d'en profiter. Ils se cachèrent sous des noms inconnus, et quittèrent ce port que saint Louis, sauvé des mains des Infidèles, devoit, tant de siècles après, illustrer de ses vertus

Hélas! Cymodocée alloit chercher son père aux bords du Pamisus, et le vieillard lui-même la demandoit inutilement aux flots du Tibre! Étranger dans Rome, sans protecteur, sans appui, il avoit compté sur Eudore; et le confesseur, séparé des hommes, ne pouvoit plus l'entendre ni le secourir.

Au pied du mont Aventin, sous les murs du Capitole, s'élevoit une antique prison d'État, dont l'origine remontoit au siècle de Romulus. Les complices de Catilina avoient entendu du fond de ce cachot la voix de Cicéron qui les accusoit dans le temple de la Concorde. La captivité de saint Pierre et de saint Paul purifia dans la suite cet asile des criminels. C'est là qu'Eudore attendoit chaque jour l'ordre qui devoit le livrer aux juges. C'est là qu'il avoit reçu la nouvelle de la mort de sa mère, comme le commencement de son sacrifice. Il avoit souvent adressé à la fille d'Homère des lettres pleines de religion et de tendresse : les unes avoient été arrêtées par les persécuteurs, les autres s'étoient perdues sur les flots; mais dans la prison même il goûtoit quelques-unes de ces consolations et de ces joies douloureuses qui ne sont connues que des Chrétiens. Chaque jour lui amenoit des compagnons d'infortune et de gloire.

Lorsqu'un opulent laboureur recueille ses

moissons nouvelles, il entasse dans une grange spacieuse, et les grains qui seront foulés par le pied des mules, et ceux qui rendront leurs trésors sous les coups du fléau, et ceux qu'un cylindre pesant détachera de la paille légère; le village retentit des cris du maître et des serviteurs, de la voix des femmes qui préparent le festin, des clameurs des enfants qui se jouent autour des gerbes, du mugissement des bœufs qui traînent ou qui vont chercher les épis jaunissants : ainsi Galérius rassemble de toutes les parties du monde, dans les prisons de saint Pierre, les Chrétiens les plus illustres : froment des élus, récolte divine qui doit enrichir le bon Pasteur! Eudore voit arriver tour à tour des amis qu'il avoit jadis rencontrés au fond des Gaules, en Égypte, en Grèce, en Italie : il embrasse Victor, Sébastien, Rogatien, Gervais, Protais, Lactance, Arnobe, l'ermite du Vésuve, et le descendant de Persée, qui se préparoit à mourir pour le trône de Jésus-Christ plus royalement que son aïcul pour la couronne d'Alexandre. L'évêque de Lacédémone, Cyrille, vint aussi augmenter les joies du cachot. A chaque reconnoissance c'étoient des transports, des cantiques à la divine Providence, des baisers de paix. Ces confesseurs avoient transformé la prison en une église où l'on entendoit nuit et jour les louanges

du Seigneur. Les Chrétiens qui n'étoient point encore enfermés envioient le sort de ces victimes. Les soldats qui gardoient les martyrs étoient souvent convertis par leurs discours; et les geôliers, remettant les clefs en d'autres mains, se rangeoient au nombre des prisonniers. Un ordre parfait étoit établi parmi ces compagnons de souffrances. On eût cru voir une famille tranquille et bien réglée, au lieu d'une foule d'hommes qui marchoient à la mort. De pieuses fraudes servoient à procurer aux confesseurs tous les soulagements de l'humanité et de la religion. Dix persécutions avoient rendu l'Église habile. Des prêtres, des diacres, déguisés en soldats, en marchands, en esclaves, des femmes, des enfants même, par d'ingénieuses et saintes impostures, pénétroient dans les prisons, au fond des mines, et jusqu'au pied des bûchers. Du fond d'une retraite ignorée, le pontife de Rome dirigeoit au dehors les mouvements du zèle. Une fidélité inviolable, celle de la religion et du malheur, étoit le lien de tous les frères. Non-seulement l'Église secouroit ses enfants, elle veilloit encore sur les infortunés d'une religion ennemie; elle les recueilloit dans son sein : la charité lui faisoit oublier ses propres douleurs, pour ne s'occuper que des besoins du misérable.

Les Fidèles, rassemblés dans les prisons, étoient

témoins des aventures les plus merveilleuses. Combien Eudore fut surpris un jour de reconnoître, déguisée sous l'habit d'une servante du cachot, la belle et brillante Aglaé!

« Eudore, lui dit-elle, Sébastien a été percé de flèches à l'entrée des catacombes; Pacôme s'est retiré dans les déserts de la Thébaïde; Boniface a tenu parole : il m'a envoyé ses reliques sous le nom d'un martyr; Boniface a confessé Jésus-Christ! Priez le Ciel d'accorder le même honneur à une malheureuse pécheresse! »

Une autre fois on entendit un grand tumulte, et Genès, cet acteur fameux, fut introduit dans la prison.

« Ne me craignez plus, s'écria-t-il en entrant, je suis votre frère! Tout-à-l'heure encore je blasphémois vos saints mystères; j'amusois la foule autour de moi; dans mes jeux criminels j'ai demandé le martyre et le baptême. Aussitôt que l'eau m'a touché, j'ai vu une main qui venoit du ciel, et des Anges lumineux au-dessus de ma tête; ils ont effacé mes péchés dans un livre. Tout à coup changé, j'ai crié sérieusement: « Je suis Chrétien! » On rioit, on refusoit de me croire. J'ai raconté ce que j'avois vu. On m'a battu de verges, et je suis venu mourir avec vous. »

En achevant ces mots, Genès embrasse Eu-

dore. Le fils de Lasthénès, au milieu des confesseurs, attiroit tous les regards. L'ermite du Vésuve lui rappeloit leur rencontre au tombeau de Scipion, et les espérances qu'il avoit dès lors conçues de sa vertu. Les confesseurs des Gaules lui disoient :

« Vous souvenez-vous que nous avons souhaité de nous trouver réunis à Rome, comme nous le sommes maintenant? Vous étiez encore bien loin de la gloire qui vous couronne aujourd'hui. »

Tandis que les prisonniers s'entretenoient de la sorte, ils virent entrer, sous la casaque d'un soldat vétéran, un homme chargé d'années; ils ne l'avoient point encore remarqué parmi les Chrétiens qui servoient les cachots; il apportoit aux martyrs le Saint Viatique que Marcellin envoyoit à l'évêque de Lacédémone. La sombre lumière de la prison ne permettoit pas de découvrir les traits du vieillard; il demande Eudore; on le lui montre en prières; il s'approche de lui, le prend dans ses bras affoiblis, et le presse sur son cœur en versant des larmes. Enfin il s'écrie avec des sanglots d'attendrissement :

« Je suis Zacharie. »

— « Zacharie, répète Eudore saisi de joie et de trouble, Zacharie! Vous mon père! Vous Zacharie! »

Et il tombe aux genoux du vieillard.

« Ah, mon fils, dit l'apôtre des Francs, relevez-vous! C'est à moi à me prosterner. Que suis-je, auprès de vous, qu'un vieillard inutile et ignoré! »

On s'assemble autour des deux amis; on veut savoir leur histoire; Eudore la raconte : des larmes coulent de tous les yeux. Le fils de Lasthénès demande à Zacharie quel conseil de la Providence l'a ramené des bords de l'Elbe aux rivages du Tibre.

« Mon fils, répond le descendant de Cassius, les Francs ont été vaincus par Constance. Pharamond m'avoit donné à une petite tribu qui, totalement subjuguée, fut transportée auprès de la colonie d'Agrippine. La persécution est survenue : comme elle ne règne point encore dans les Gaules, où César protége les Chrétiens, les évêques de Lutèce et de Lugdunum ont choisi un certain nombre de prêtres pour servir les confesseurs dans les autres parties de l'Empire. J'ai cru devoir me présenter de préférence à des jeunes gens, dont l'âge, plus que le mien, est digne de la vie. On a bien voulu accepter ma prière, et j'ai été envoyé à Rome. »

Zacharie apprit ensuite à Eudore l'heureuse arrivée de Constantin auprès de son père, la maladie de Constance, et la disposition des sol-

dats, qui réservoient la pourpre à son fils. Cette nouvelle ranima le courage des Chrétiens, et les soutint dans ces moments d'épreuves. Eudore n'avoit jamais été sans espérance, quoique les Chrétiens eussent perdu leurs puissantes protectrices : Prisca avoit accompagné son époux à Salone, et Valérie avoit été exilée en Asie par Galérius. Du fond même des prisons, Eudore suivoit un plan pour le salut de l'Église et du monde : il vouloit engager Dioclétien à reprendre l'Empire, et il lui avoit envoyé un messager au nom des Fidèles.

L'Église entière s'appuyoit sur le courage, la prévoyance et les conseils d'Eudore; et Cymodocée réclamoit en vain la protection de son époux. Elle voguoit vers les rivages de la Macédoine. Des hommes affreux l'environnoient. Des soldats et des matelots, plongés du matin au soir dans la débauche et dans l'ivresse, insultoient à chaque instant l'innocence. Ils s'aperçurent bientôt que Dorothé et la fille de Démodocus étoient Chrétiens. Il y a dans la Croix une vertu qui se trahit aux regards du vice. Cette découverte augmenta l'insolence de ces barbares. Tantôt ils promettoient au couple infortuné de le livrer aux bourreaux en arrivant au rivage; tantôt ils le menaçoient de le jeter dans la mer pour apaiser le courroux de Neptune; ils faisoient re-

tentir aux oreilles de Cymodocée des chants abominables ; et sa beauté enflammant leur brutal désir, il étoit à craindre qu'ils n'en vinssent aux derniers outrages.

Dorothé défendoit l'innocence avec la prudence d'un père et le courage d'un héros. Mais que pouvoit un seul homme contre une troupe de tigres furieux ?

Le Fils de l'Éternel, accompagné des chœurs célestes, revenoit dans ce moment des bornes les plus reculées de la création. Il étoit sorti des demeures incorruptibles, pour rendre la vie et la jeunesse à des mondes vieillis. De globe en globe, de soleil en soleil, ses pas majestueux avoient parcouru toutes ces sphères qu'habitent des Intelligences divines, et peut-être des hommes inconnus aux hommes. Rentré dans le sanctuaire impénétrable, il s'assied à la droite de Dieu ; ses regards pacifiques tombent bientôt sur la terre. De tous les ouvrages du Tout-Puissant, il n'en est point à ses yeux de plus agréable que l'homme. Le Sauveur aperçoit le vaisseau de Cymodocée ; il voit les périls de cette victime innocente qui doit attirer sur les Gentils la bénédiction du Dieu d'Israël. Si le Ciel a permis que cette nouvelle Chrétienne fût éprouvée, c'est pour lui donner la force de surmonter les dernières afflictions qui la couvriront d'une gloire

immortelle. Mais l'épreuve est assez longue. Cymodocée n'ira point s'égarer loin du théâtre de sa victoire. Le jour de son triomphe est venu, et les décrets éternels appellent au lieu du combat la vierge prédestinée.

Par un signe au milieu de la nue, Emmanuel fait connoître à l'Ange des mers la volonté du Très-Haut. Aussitôt le vent, qui jusqu'alors avoit été favorable au vaisseau de Cymodocée, expire : un calme profond règne dans les airs; à peine des brises incertaines se lèvent tour à tour de divers côtés, rident la surface unie des flots, et viennent agiter les voiles sans avoir la force de les soulever. Le soleil pâlit au milieu de son cours, et l'azur du ciel, traversé de bandes verdâtres, semble se décomposer dans une lumière louche et troublée. Des sillons plombés s'étendent sans fin dans une mer pesante et morte; le pilote, levant les mains, s'écrie :

« O Neptune! que nous présagez-vous? Si mon art n'est pas trompeur, jamais plus horrible tempête n'aura bouleversé les flots. »

A l'instant il ordonne d'abattre les voiles, et chacun se prépare au danger.

Les nuages s'amoncellent entre le Midi et l'Orient; leurs bataillons funèbres paroissoient à l'horizon comme une noire armée, ou comme de lointains écueils. Le soleil descendant der-

rière ces nuages, les perce d'un rayon livide, et découvre dans ces vapeurs entassées des profondeurs menaçantes. La nuit vient; d'épaisses ténèbres enveloppent le vaisseau : le matelot ne peut distinguer le matelot tremblant auprès de lui.

Tout à coup un mouvement parti des régions de l'aurore annonce que Dieu vient d'ouvrir le trésor des orages. La barrière qui retenoit le tourbillon est brisée, et les quatre Vents du ciel paroissent devant le Dominateur des mers. Le vaisseau fuit et présente sa poupe bruyante au souffle impétueux de l'Orient; toute la nuit il sillonne les vagues étincelantes. Le jour renaît et ne verse de clarté que pour laisser voir la tempête : les flots se dérouloient avec uniformité. Sans les mâts et le corps de la galère, que le vent rencontroit dans sa course, on n'auroit entendu aucun bruit sur les eaux. Rien n'étoit plus menaçant que ce silence dans le tumulte, cet ordre dans le désordre. Comment se sauver d'une tempête qui semble avoir un but et des fureurs préméditées?

Neuf jours entiers le navire est emporté vers l'Occident avec une force irrésistible. La dixième nuit achevoit son tour lorsqu'on entrevit, à la lueur des éclairs, des côtes sombres qui sembloient d'une hauteur démesurée. Le naufrage

parut inévitable. Le patron du vaisseau place chaque marin à son poste, et ordonne aux passagers de se retirer au fond de la galère; ils obéissent, et ils entendent la fatale planche se refermer sur eux.

C'est dans ces moments que l'on apprend bien à connoître les hommes. Un esclave chantoit d'une voix forte; une femme pleuroit en allaitant l'enfant qui bientôt n'auroit plus besoin du sein maternel; un disciple de Zénon se lamentoit sur la perte de la vie. Pour Cymodocée, elle pleuroit son père et son époux, et prioit avec Dorothé celui qui sait nous retrouver jusque dans les flancs des monstres de l'abîme.

Une violente secousse entr'ouvre la galère : un torrent d'eau se précipite dans la retraite des passagers; ils roulent pêle-mêle. Un cri étouffé sort de cet horrible chaos.

Une vague avoit enfoncé la poupe du navire : la fille d'Homère et Dorothé sont jetés au pied des degrés qui conduisoient sur le pont. Ils y montent à demi suffoqués. Quel spectacle! Le vaisseau s'étoit échoué sur un banc de sable; à deux traits d'arc de la proue, un rocher lisse et vert s'élevoit à pic au-dessus des flots. Quelques matelots, emportés par la lame, nageoient dispersés sur le gouffre immense; les autres se tenoient accrochés aux cordages et aux ancres.

Le pilote, une hache à la main, frappoit le mât du vaisseau; et le gouvernail, abandonné, alloit tournant et battant sur lui-même avec un bruit rauque.

Restoit une foible espérance : le flot, en s'engouffrant dans le détroit, pouvoit soulever la galère, et la jeter de l'autre côté du banc de sable. Mais qui oseroit tenir le gouvernail dans un tel moment? Un faux mouvement du pilote pouvoit donner la mort à deux cents personnes. Les mariniers, domptés par la crainte, n'insultoient plus les deux Chrétiens; ils reconnoissoient au contraire la puissance de leur Dieu, et les supplioient d'en obtenir leur délivrance. Cymodocée, oubliant leurs outrages et ses périls, se jette à genoux et fait un vœu à la mère du Sauveur. Dorothé saisit le timon abandonné; les yeux tournés vers la poupe, la bouche entr'ouverte, il attend la lame qui va rouler sur le vaisseau ou la vie ou la mort. La lame se lève, elle approche, elle se brise : on entend le gouvernail tourner avec effort sur ses gonds rouillés; l'écueil voisin semble changer de place, et l'on sent, avec une joie mêlée d'un doute affreux, le vaisseau soulevé et emporté rapidement. Un moment du plus terrible silence règne parmi les matelots. Tout à coup une voix demande la sonde; la sonde se précipite : on étoit dans une

eau profonde! Un cri de joie s'élève jusqu'au Ciel!

Étoile des mers, Patronne des navigateurs, le salut de ces infortunés fut un miracle de votre bonté divine! On ne vit point un dieu imaginaire lever la tête au-dessus des vagues et leur commander le silence; mais une lumière surnaturelle entr'ouvrit les nuées: au milieu d'une Gloire, on aperçut une femme céleste portant un enfant dans ses bras, et calmant les flots par un sourire. Les mariniers se jettent aux genoux de Cymodocée, et confessent Jésus-Christ: première récompense que l'Éternel accorde aux vertus d'une vierge persécutée!

Le vaisseau s'approche doucement de la rive, où s'élevoit une chapelle chrétienne abandonnée. On précipite au fond de la mer des sacs remplis de pierres, attachés à un câble de Tyr, et l'Ancre Sacrée, dernière ressource dans les naufrages. Parvenu à fixer la galère, on se hâte de l'abandonner. Comme une reine environnée d'une troupe de captifs qu'elle vient de délivrer de l'esclavage, Cymodocée descend à terre, portée sur les épaules des matelots. A l'instant même elle accomplit son vœu. Elle marche à la chapelle en ruine. Les matelots la suivent deux à deux, demi-nus et couverts de l'écume des flots. Soit hasard, soit dessein du Ciel, il restoit dans

cet asile désert une image de Marie à moitié brisée. L'épouse d'Eudore y suspendit son voile tout trempé des eaux de la mer. Cymodocée prenoit possession d'une terre réservée à sa gloire : elle entroit triomphante en Italie.





LIVRE VINGTIÈME.

SOMMAIRE.

Cymodocée, arrêtée par les satellites d'Hiéroclès, est conduite à Rome. Émeute populaire. Cymodocée, délivrée des mains d'Hiéroclès, est renfermée dans les prisons comme Chrétienne. Disgrâce d'Hiéroclès. Il reçoit l'ordre de partir pour Alexandrie. Lettre d'Eudore à Cymodocée.

L'aurore avoit rappelé les mortels aux fatigues et aux douleurs; ils reprenoient de toutes parts leurs travaux pénibles : le laboureur suivoit la charrue en arrosant de ses sueurs le sillon que le bœuf avoit tracé; la forge retentissoit des coups du marteau qui tomboit en cadence sur le fer étincelant; une rumeur confuse s'élevoit des cités. Le ciel étoit serein et l'orient radieux. On n'envoya point audevant de Cymodocée une galère ornée de bandelettes; un char attelé de quatre chevaux blancs ne l'attendoit point sur la rive. Les honneurs que lui préparoit l'Italie étoient de ceux qu'elle dé-

cernoit aux Chrétiens : la persécution et la mort.

Les décrets du Ciel avoient conduit la fille d'Homère non loin de Tarente, sous un promontoire avancé qui déroboit aux yeux des naufragés la patrie d'Archytas. Le pilote monta sur de hauts rochers, et jetant ses regards autour de lui, il s'écria tout à coup :

« L'Italie! l'Italie! »

A ce nom Cymodocée sentit ses genoux se dérober sous elle; son sein se souleva comme la vague enflée par le vent. Dorothé fut obligé de la soutenir dans ses bras : tant elle éprouva de joie à fouler la même terre que son époux. Puisque Dieu la séparoit de son père, qu'elle croyoit encore en Messénie, du moins elle pouvoit voler à Rome.

« Je suis Chrétienne à présent, disoit-elle ; Eudore ne peut plus m'empêcher de partager ses douleurs. »

Comme Cymodocée prononçoit ces mots, on vit un vaisseau tourner le promontoire voisin. Il étoit tiré par une barque chargée de soldats. Bientôt les matelots cessent de ramer. Les soldats coupent la corde qui servoit à traîner le vaisseau; le vaisseau s'arrête, s'enfonce peu à peu, et disparoît sous les flots.

C'étoit une de ces galères remplies de pauvres et de malheureux que Galérius faisoit noyer sur

des côtes solitaires. Quelques-unes des victimes, dégagées de leur prison par les vagues, nagent vers la barque des soldats; ceux-ci les repoussent avec leurs piques; et joignant la raillerie à l'atrocité, ils les envoient souper chez Neptune. A ce spectacle, les matelots de la galère de Cymodocée s'enfuirent épouvantés le long des syrtes; mais Dorothé et sa compagne ne peuvent vaincre dans leur cœur la charité, signe ineffaçable du Chrétien. Ils appellent les infortunés qui luttent encore contre le trépas; ils leur tendent les mains; ils parviennent à les sauver. Aussitôt les ministres de Galérius abordent au rivage, ils entourent Dorothé et la fille de Démodocus.

« Qui êtes-vous, dit le centurion d'une voix menaçante, vous qui ne craignez point d'arracher à la mort les ennemis de l'Empereur ? »

— « Je suis Dorothé, répondit le Chrétien dont l'indignation trahit la prudence, je remplis les devoirs imposés à l'homme. Ah ! il faut que Tarente ait conservé ses dieux irrités, pour avoir ainsi perdu tout sentiment de pitié et de justice ! »

Au nom de Dorothé, connu dans tout l'Empire, le centurion n'ose porter la main sur un homme d'un rang aussi élevé; mais il demande quelle est cette femme, dont la pitié imprudente s'est rendue coupable en violant les édits.

« Elle est sans doute Chrétienne, s'écria-t-il, frappé de son humanité et de sa modestie. Où allez-vous? D'où venez-vous? Comment êtes-vous ici? Savez-vous qu'on ne peut entrer en Italie sans un ordre particulier d'Hiéroclès? »

Dorothé raconte son naufrage, et cherche à cacher le nom de sa compagne. Le centurion se transporte à la galère échouée.

Lorsque, menacée par les matelots, Cymodocée s'étoit vue au moment de perdre la vie, elle avoit écrit à son père et à son époux deux lettres d'adieux, remplies de douleur et de passion. Ces lettres, restées à bord, apprirent son nom aux soldats, et une croix trouvée sur son lit décela sa religion : ainsi Philomèle se trahit par des chants d'amour qui la découvrent à l'oiseleur; ainsi l'on reconnoît les épouses des rois à leur sceptre.

Le centurion dit à Dorothé :

« Je suis obligé de vous retenir sous ma garde avec cette Messénienne. Les ordres contre les Chrétiens sont exécutés dans toute leur rigueur; et si je vous laissois libres, je courrois risque de la vie. Je vais faire partir un messager, et le ministre de l'Empereur disposera de votre sort. »

Hiéroclès exerçoit alors sur le monde romain un pouvoir absolu, mais il étoit plongé dans de vives inquiétudes. Publius, préfet de Rome,

commençoit à l'emporter sur lui dans la faveur de Galérius. Le rival d'Hiéroclès le traversoit dans tous ses projets. Las d'attendre le retour de Cymodocée, le persécuteur vouloit-il livrer Eudore aux tourments, Publius trouvoit quelque moyen de retarder le sacrifice. Hiéroclès, fidèle à ses premiers desseins, reculoit-il le jugement du fils de Lasthénès, Publius disoit à l'Empereur :

« Pourquoi le ministre de votre Éternité n'abandonne-t-il pas au glaive le dangereux chef des rebelles? »

Le silence de l'Orient sur la fille d'Homère, alarmoit aussi le coupable amour du persécuteur. Dans son impatience, il avoit placé des sentinelles à tous les ports de l'Italie et de la Sicile. De nombreux courriers lui apportoient nuit et jour des nouvelles du rivage. Ce fut au milieu de ces perplexités qu'il reçut le messager de Tarente. Au nom de Cymodocée, il pousse un cri de joie, et se précipite de son lit : tel le chantre d'Ilion peint le monarque du Tartare s'élançant de son trône. Les lèvres tremblantes, les yeux égarés d'amour et de joie :

« Qu'on amène en ma présence, s'écrie-t-il, mon esclave Messénienne! Mon bonheur me la renvoie. »

En même temps il ordonne de rendre la liberté à l'officier du palais de Dioclétien.

Dorothé avoit à Rome de nombreux partisans et de zélés protecteurs, même parmi les Païens. Cet homme juste ne s'étoit jamais servi de sa fortune et de son pouvoir que pour prévenir les violences et protéger l'innocent. Il recueilloit en ce moment le fruit de ses vertus, et l'opinion publique lui servoit de défense contre un ministre pervers. La rencontre de ce Chrétien puissant et de Cymodocée parut à Hiéroclès un effet du hasard; il ne voulut point s'attirer de nouveaux ennemis, lorsqu'il avoit déjà Publius à combattre. L'apostat sentoit intérieurement que les haines publiques s'amonceloient sur sa tête : c'est ainsi que dans la crainte de soulever le peuple en faveur d'un vieux prêtre des dieux, il avoit laissé Démodocus errer obscurément au milieu de Rome. Dieu commençoit à aveugler le méchant. Au lieu de marcher droit à son but, il s'embarrassoit dans des prévoyances humaines; et, à force de politique, de finesse et de calcul, il venoit tomber dans les piéges qu'il prétendoit éviter. Hiéroclès, aux yeux de la foule, paroissoit encore tout-puissant; mais un œil exercé voyoit en lui des signes de dépérissement et de décadence : tel s'élève un chene dont la tête touche au ciel, dont les racines des-

cendent aux enfers; il semble braver les hivers, les vents et la foudre; le voyageur, assis à ses pieds, admire ses inébranlables rameaux qui ont vu passer les générations des mortels; mais le pâtre qui contemple le roi des forêts du haut de la colline, le voit élever au-dessus de son feuillage verdoyant une couronne desséchée.

Sur une colline qui dominoit l'amphithéâtre de Vespasien, Titus avoit bâti un palais des débris de la Maison dorée de Néron. Là se trouvoient réunis tous les chefs-d'œuvre de la Grèce. De vastes péristyles, des salles incrustées de marbres d'Orient, et pavées de mosaïques précieuses, étaloient aux regards les miracles de la sculpture antique : le *Mercure* de Zénodore, enlevé à la cité d'Arverne dans les Gaules, frappoit par ses dimensions colossales, qui n'ôtoient rien à sa légèreté; la *Joueuse de flûte* de Lysippe sembloit chanceler en riant sous le pouvoir de Bacchus; la *Vénus* de bronze de Praxitèle disputoit le prix de la beauté à la Vénus de marbre de cet artiste divin; sa *Matrone en larmes*, et sa *Phryné* dans la joie, montroient la flexibilité de son art : la passion du sculpteur se déceloit dans les traits de la courtisane qui sembloit promettre au génie la récompense de l'amour. Tout auprès de *Phryné*, on admiroit la *Lionne sans langue*, symbole ingénieux de cette autre cour-

tisane, qui mourut dans les tourments plutôt que de trahir Harmodius et Aristogiton. La statue du *Désir*, qui le faisoit naître, celle de *Mars en repos* et de *Vesta assise*, immortalisoient dans ces lieux le talent de Scopas. Galérius, à tous ces monuments sans prix avoit ajouté le Taureau d'airain que Périllus inventa pour Phalaris.

Le nouvel Empereur habitoit ce beau palais. Hiéroclès, son digne ministre, occupoit un des portiques de la demeure du maître du monde. Les appartements du philosophe stoïque surpassoient en magnificence ceux même de Galérius. Sur les murs polis avec art étoient représentés des paysages charmants, de vastes forêts, de fraîches cascades. Les tableaux des plus grands maîtres ornoient des bains enchantés et des cabinets voluptueux : ici paroissoit la *Junon Lacinienne :* pour servir de modèles à ce chef-d'œuvre, les Agrigentins avoient jadis offert leurs filles nues aux regards de Zeuxis; là c'étoit la *Vénus* d'Apelles sortant de l'onde, digne de régner sur les dieux, ou d'être aimée d'Alexandre. On voyoit mourir d'amour le *Satyre* de Protogène : l'habitant des bois expiroit sur la mousse à l'entrée d'une grotte tapissée de lierre; sa main laissoit échapper sa flûte, son thyrse étoit brisé, sa tasse renversée; et tel étoit l'artifice du

peintre, qu'il avoit su réunir ce que Vénus a de plus matériel dans la brute, et de plus céleste dans l'homme. Malheur à celui qui fit sortir les beaux-arts des temples de la divinité, pour en décorer la demeure des mortels! Alors les œuvres sublimes du silence, de la méditation et du génie devinrent les causes, les éléments, les témoins des plus grands crimes, ou des passions les plus honteuses.

Hiéroclès attendoit la fille de Démodocus dans la plus belle salle de son palais. A l'une des extrémités de cette salle respiroit l'*Apollon*, vainqueur du serpent ennemi de Latone; à l'extrémité opposée s'élevoit le groupe de *Laocoon et de ses fils*, comme si le sage, au milieu de ses voluptés, n'avoit pu se passer de l'image de l'humanité souffrante! La pourpre, l'or, le cristal, étinceloient de toutes parts. On entendoit sans cesse le doux bruit des eaux et d'une musique lointaine. Les fleurs les plus rares de l'Asie embaumoient l'air, et des parfums exquis brûloient dans des vases d'albâtre.

Les satellites d'Hiéroclès lui amènent enfin la proie qu'il poursuit depuis si long-temps. Par des détours obscurs et des portes secrètes que l'on referme soigneusement sur ses pas, Cymodocée est conduite aux pieds du persécuteur. Les esclaves se retirent, et la fille de Dé-

modocus reste seule avec un monstre qui ne craint ni les hommes ni les dieux.

Elle cachoit sa douleur sous les replis d'un voile. On n'entendoit que le bruit de ses pleurs, comme on est frappé dans les bois du murmure d'une source qu'on ne voit point encore. Son sein, agité par la crainte, soulevoit sa robe blanche. Elle remplissoit la salle d'une espèce de lumière, pareille à cette clarté qui émane du corps des Anges et des Esprits bienheureux.

Hiéroclès demeure un moment interdit devant l'autorité de l'innocence, de la foiblesse et du malheur. Ses avides regards se repaissent de tant de charmes. Il contemple avec une ardeur effrayante celle qu'il n'a jamais vue si près de lui, celle dont il n'a jamais touché ni la main ni le voile, celle dont il n'a jamais entendu la voix que dans les chœurs des vierges, et qui pourtant a disposé des jours, des nuits, des pensées, des songes, des crimes de l'apostat. Bientôt la passion de cet homme dévoué à l'Enfer surmonte le premier moment d'hésitation et de trouble. Il affecte d'abord une modération que l'amour, la jalousie, la vengeance, l'orgueil, ne pouvoient permettre à son cœur. Il adresse ces mots à Cymodocée :

« Cymodocée, pourquoi cette frayeur et ces larmes ? Tu sais que je t'aime. Soumis à tes moin-

dres volontés, tu me verras t'obéir comme ton esclave, si tu consens à m'écouter. »

L'insolent favori de la Fortune soulève le voile de Cymodocée. Il reste ébloui des grâces qu'il découvre. La vierge rougit, et cachant dans son sein son visage baigné de larmes :

« Je ne veux rien de toi, dit-elle. Je ne te demande rien que de me rendre à mon père. Les bois du Pamisus sont plus agréables à mon cœur que tous tes palais. »

— « Hé bien, répondit Hiéroclès, je te rendrai à ton père ; je comblerai ce vieillard de gloire et de richesses ; mais songe qu'une résistance inutile pourroit perdre à jamais l'auteur de tes jours. »

— « Me rendras-tu aussi à mon époux, s'écria Cymodocée en joignant ses mains suppliantes ? »

A ce nom, Hiéroclès pâlit, et contenant à peine sa rage :

« Quoi, dit-il, à ce perfide qui s'est emparé de ton cœur par des philtres et des enchantements ! Écoute : il va perdre la vie dans les tourments. Juge de mon amour pour toi : j'arracherai à la mort ce rival odieux. »

Cymodocée, trompée et poussant un cri de joie, tombe aux pieds d'Hiéroclès ; elle embrasse ses genoux.

« Illustre seigneur, dit-elle, vous êtes placé à

la tête des sages. Démodocus mon père m'a souvent raconté que la philosophie élève les mortels au-dessus de ce que j'appelois les dieux. Protégez donc, ô maître des hommes, protégez l'innocence, et réunissez deux époux injustement persécutés ! »

—« Nymphe divine, s'écria Hiéroclès transporté d'amour, relève-toi ! Ne vois-tu pas que tes charmes détruisent l'effet de tes prières ? Et qui pourroit te céder à un rival ! La sagesse, enfant trop aimable, consiste à suivre les penchants de son cœur. N'en crois pas une religion farouche qui veut commander à tes sens. Les préceptes de pureté, de modestie, d'innocence, sont sans doute utiles à la foule ; mais le sage jouit en secret des biens de la nature. Les dieux n'existent point, ou ne se mêlent point des choses d'ici-bas. Viens donc, ô vierge ingénue, viens : abandonnons-nous sans remords aux délices de l'amour et aux faveurs de la fortune. »

A ces mots Hiéroclès jette ses bras autour de Cymodocée, comme un serpent s'enlace autour d'un jeune palmier ou d'un autel consacré à la pudeur. La fille de Démodocus se dégage avec indignation des embrassements du monstre.

« Quoi, dit-elle, c'est là le langage de la sagesse ? Ennemi du ciel, tu oses parler de vertu ? Ne m'as-tu pas promis de sauver Eudore ? »

— « Tu m'as mal compris, s'écrie Hiéroclès le cœur palpitant de jalousie et de colère. Tu me parle trop de cet homme plus horrible à mes yeux que cet Enfer dont me menacent tes Chrétiens. L'amour que tu lui portes est l'arrêt de sa mort. Pour la dernière fois, sache à quel prix je laisserai vivre Eudore : il meurt, si tu n'es à moi. »

La réprobation parut tout entière sur le visage d'Hiéroclès. Un sourire contracte ses lèvres, et des gouttes de sang tombent de ses yeux. La Chrétienne, qui jusqu'alors avoit été frappée de terreur, se sentit soudain relevée par le coup qui devoit l'abattre. Il n'est d'affreux que le commencement du malheur ; au comble de l'adversité, on trouve, en s'éloignant de la terre, des régions tranquilles et sereines : ainsi, lorsqu'on remonte les rives d'un torrent furieux, on est épouvanté, au fond de la vallée, du fracas de ses ondes ; mais à mesure que l'on s'élève sur la montagne, les eaux diminuent, le bruit s'affoiblit, et la course du voyageur va se terminer aux régions du silence dans le voisinage du ciel.

Cymodocée jette un regard de mépris sur Hiéroclès :

« Je te comprends, dit-elle, et je vois à présent pourquoi mon époux n'a point encore reçu sa couronne ; mais sache que je n'achèterai point

par le déshonneur la vie du guerrier que j'aime plus que la lumière des cieux. Il n'est point de supplice qu'Eudore ne préfère à celui de me voir à toi; tout foible qu'il est, mon époux se rit de ta puissance : tu ne peux que lui donner la palme, et j'espère la partager avec lui. »

— « Non, dit Hiéroclès furieux, je n'aurai point perdu le fruit de tant de souffrances, d'humiliations et de complots : j'obtiendrai par la force ce que tu me refuses, et tu verras périr le traître que tu ne veux pas sauver. »

Il dit, et poursuit Cymodocée qui fuit dans la vaste salle. Elle se précipite aux pieds du *Laocoon;* elle menace le persécuteur de se briser la tête contre le marbre; elle embrasse la statue, et semble un troisième enfant expirant de douleur aux pieds d'un père infortuné.

« Mon père, s'écrie-t-elle, mon père; ne viendras-tu pas me secourir! Vierge sainte, ayez pitié de moi! »

A peine a-t-elle prononcé cette prière, le palais retentit des clameurs de mille voix tumultueuses. On frappe à coups redoublés aux portes d'airain. Hiéroclès, étonné, suspend sa poursuite. Dieu, par un effroi soudain, fixe les pas, et glace le cœur du pervers :

« C'est la Vierge sainte, s'écrie Cymodocée, elle vient! Méchant, tu vas être puni! »

Le bruit augmente. Hiéroclès ouvre la porte d'une galerie qui dominoit les cours du palais; il aperçoit une foule immense : au milieu est un vieillard qui tient un rameau de suppliant, et porte la robe et les bandelettes d'un prêtre des dieux. On entend de toutes parts ces cris : « Qu'on lui rende sa fille! Qu'on livre le traître au Suppliant du Peuple romain! »

Ces mots parviennent à Cymodocée : elle s'élance aussitôt dans la galerie; elle reconnoît son père... Démodocus à Rome!... Du haut du palais, Cymodocée avance la tête, ouvre les bras et se penche vers Démodocus. Un cri s'élève :

« La voilà! C'est une prêtresse des Muses! C'est la fille de ce vieux prêtre des dieux. »

Démodocus reconnoît sa fille; il la nomme par son nom, il verse des torrents de larmes, il déchire ses vêtements, il tend au peuple des mains suppliantes. Hiéroclès appelle ses esclaves; il veut enlever Cymodocée; mais la foule :

« Il y va de ta vie, Hiéroclès; nous te déchirerons de notre propre main si tu fais la moindre violence à cette vierge des Muses. »

Des soldats mêlés parmi le peuple tirent leurs épées, et menacent le persécuteur. Cymodocée s'attache aux colonnes de la galerie; la reine des Anges l'y retient par des nœuds invisibles : rien ne l'en peut arracher.

Dans ce moment, Galérius, effrayé du tumulte qu'il entendoit dans son palais, paroît sur un balcon opposé, entouré de sa cour et de ses gardes. Le peuple s'écrie :

« César, justice, justice! »

L'Empereur, par un signe de la main, commande le silence; et le peuple romain, avec ce bon sens qui le caractérise, se tait et écoute.

Le préfet de Rome, qui favorisoit secrètement cette scène afin de perdre Hiéroclès, étoit auprès de Galérius; il interroge le peuple :

« Que voulez-vous de la justice d'Auguste? »

—« Vieillard, réponds! » s'écrie la foule.

Démodocus prend la parole :

« Fils de Jupiter et d'Hercule, divin Empereur, aie pitié d'un père qui réclame sa fille; Hiéroclès l'a renfermée dans ton palais : tu la vois échevelée à ce portique auprès de son ravisseur; il veut faire violence à une prêtresse des Muses; je suis moi-même un prêtre des dieux : protége l'innocence, la vieillesse et les autels. »

Hiéroclès répond du haut du portique :

« Divin Auguste, et vous, Peuple romain, on vous trompe : cette Grecque est une esclave chrétienne, qu'injustement on me veut ravir. »

Démodocus :

« Elle n'est pas Chrétienne; ma fille n'est pas

esclave : Je suis Citoyen romain. Peuple, n'écoutez pas notre ennemi. »

— « Ta fille est-elle Chrétienne? » s'écrie le peuple d'une commune voix.

« Non, repartit Démodocus, elle est prêtresse des Muses : il est vrai que, pour épouser un Chrétien, elle vouloit... »

— « Est-elle Chrétienne? interrompit le peuple. Qu'elle parle elle-même. »

Alors Cymodocée, levant les yeux au ciel, répond :

« Je suis Chrétienne. »

— « Non, tu ne l'es pas! s'écrie Démodocus avec des sanglots. Aurois-tu la barbarie de vouloir être à jamais séparée de ton père? Auguste, Peuple romain, ma fille n'a pas été marquée du sceau de la religion nouvelle. »

Dans ce moment, la fille d'Homère découvre Dorothé au milieu de la foule.

« Mon père, dit la vierge en larmes, je vois auprès de vous Dorothé; c'est lui, sans doute, qui vous a conduit ici pour me sauver : il sait que je suis Chrétienne; que j'ai été marquée du sceau de ma religion; il a été témoin de mon bonheur. Je ne puis nier ma foi : je veux être l'épouse d'Eudore. »

Le peuple s'adressant à Dorothé :

« Est-elle Chrétienne? »

Dorothé baissa la tête et ne répondit point.

« Vous le voyez, s'écrie Hiéroclès, elle est Chrétienne. Je réclame mon esclave. »

Le peuple interdit demeure suspendu entre sa fureur contre les Chrétiens, sa haine pour Hiéroclès, et sa pitié pour Cymodocée; puis satisfaisant à la fois sa justice et ses passions :

« Cymodocée est Chrétienne, dit-il : qu'on la livre au Préfet de Rome, et qu'elle subisse le sort des Chrétiens; mais qu'on l'arrache à Hiéroclès, dont elle ne peut être l'esclave : Démodocus est Citoyen romain. »

Auguste confirme cette espèce de sentence par un signe de tête, et Publius se hâte de l'exécuter.

Retiré dans son palais, Galérius est agité par des mouvements de honte et de colère : il ne peut pardonner à Hiéroclès d'être la cause d'un rassemblement séditieux qui avoit osé violer l'asile même du prince.

Le Préfet de Rome revient trouver Galérius.

« Auguste, lui dit-il, la sédition est apaisée : cette Chrétienne de Messénie est jetée dans les prisons. Prince, je ne saurois vous le cacher, votre ministre a compromis le salut de l'Empire. Il prétend être l'ennemi des Chrétiens; toutefois il épargne depuis long-temps la vie du plus dangereux des rebelles. Cymodocée étoit

destinée pour épouse à Eudore : il est bien malheureux que votre premier ministre ait de ridicules démêlés de jalousie avec le chef de vos ennemis. »

Publius s'aperçoit de l'effet de ce discours; il se hâte d'ajouter :

« Mais, Prince, ce ne sont pas là les seuls torts d'Hiéroclès : si on vouloit l'en croire, ce seroit lui qui vous auroit fait nommer Auguste; ce Grec qui doit tout à vos bontés vous auroit revêtu de la pourpre... »

Publius s'interrompit à ces mots, comme s'il eût renfermé dans son cœur des choses encore plus injurieuses à la majesté du Prince. Galérius rougit, et l'habile courtisan vit qu'il avoit touché la plaie secrète.

Publius n'avoit point ignoré l'arrivée de Dorothé à Rome, son entrevue avec Démodocus, et les démarches de celui-ci pour conduire la foule au palais; il eût été facile à Publius de prévenir le mouvement populaire; mais il se garda bien de faire manquer un projet qui pouvoit renverser Hiéroclès; il favorisa même par des agents secrets les desseins de Démodocus : maître de tous les ressorts qui faisoient jouer cette grande machine, ses discours insidieux achevèrent d'alarmer l'esprit de Galérius.

« Qu'on me délivre de ce Chrétien et de ses

complices, dit l'Empereur. Je vois avec regret qu'Hiéroclès ne peut plus rester auprès de moi; mais, en récompense de ses services passés, je le nomme gouverneur de l'Égypte. »

Alors Publius, au comble de la joie :

« Que votre Majesté divine se repose sur moi de tous ses soins. Eudore mérite mille fois la mort; mais comme ses trahisons ne sont pas assez prouvées, il suffira de le faire juger comme Chrétien. Quant à Cymodocée, elle sera condamnée à son tour avec la foule des impies. Hiéroclès va recevoir les ordres de votre Éternité. »

Ainsi parle Publius, et, sur-le-champ, il fait connoître à Hiéroclès sa destinée.

Le ministre pervers relit plusieurs fois la lettre impériale qui l'éloigne de la cour. Ses joues pâles, ses yeux égarés, sa bouche entr'ouverte, exprimoient les douleurs du courtisan criminel qui voit s'évanouir dans un instant les songes de sa vie.

« Dieu des Chrétiens, s'écrie-t-il, est-ce toi qui me poursuis! Pour obtenir Cymodocée j'ai laissé vivre Eudore, et Cymodocée m'échappe, et mon rival mourra d'une autre main que de la mienne! J'ai méprisé dans Rome un obscur vieillard, j'ai cru devoir laisser la liberté à un Chrétien puissant, et Démodocus et Dorothé

m'ont perdu! O aveugle prévoyance humaine! O vaine et fastueuse sagesse, qui n'as pu me conserver ma puissance, et qui ne peux me consoler! »

Tels étoient les aveux que la douleur arrachoit à Hiéroclès. Des larmes indignes mouilloient ses paupières. Il déploroit son sort avec la foiblesse d'une femme de peu de sens et d'un moindre cœur; il eût pourtant voulu sauver Cymodocée, mais le lâche ne se sentoit pas assez de courage pour exposer sa vie.

Tandis qu'il hésite entre mille projets, qu'il ne peut ni se résoudre à braver l'orage, ni consentir à s'éloigner, Dorothé avoit instruit Eudore de l'arrivée de Cymodocée et des événements du palais. Les confesseurs, assemblés autour du fils de Lasthénès, le félicitoient d'avoir choisi une épouse si courageuse et si fidèle. La joie d'Eudore étoit grande, quoique troublée par les nouveaux périls qu'alloit courir la jeune Chrétienne.

Elle a donc confessé Jésus-Christ la première, s'écrioit-il dans un saint transport! Cet honneur étoit réservé à son innocence! »

Ensuite il pleuroit d'attendrissement en songeant que sa bien-aimée avoit reçu le baptême dans les eaux du Jourdain par la main de Jérôme.

« Elle est Chrétienne, répétoit-il à tout mo-

ment! Elle a confessé Jésus-Christ devant le peuple romain, je puis donc mourir en paix : elle viendra me retrouver! »

Un rayon d'espérance commençoit à luire dans les cachots. La disgrâce d'Hiéroclès pouvoit amener un changement dans l'Empire. Constantin menaçoit Galérius du fond de l'Occident; le messager qu'Eudore avoit envoyé à Dioclétien pouvoit rapporter d'heureuses nouvelles. Lorsqu'un vaisseau pendant une nuit affreuse a fait naufrage, les matelots boivent l'onde amère et luttent à peine contre les flots; si une aurore trompeuse perce un moment les ténèbres et découvre à ces infortunés une terre prochaine, ils nagent avec effort vers la rive; mais bientôt l'aurore s'éteint, la tempête recommence, et les nautoniers s'enfoncent dans l'abîme : telle fut la courte espérance, tel fut le sort des Chrétiens.

Les martyrs chantoient encore au Très-Haut un cantique de louanges, lorsqu'ils virent entrer Zacharie. Déjà l'apôtre des Francs connoissoit le destin de son ami :

« Chantez, dit-il, mes frères, chantez! Vous avez un juste sujet de joie! Demain un grand saint augmentera peut-être le nombre de vos intercesseurs auprès de Dieu! »

Tous les confesseurs se turent. Le silence règne un moment dans la prison. Chacun cherche à

deviner quelle est l'heureuse victime, chacun désire que le sort soit tombé sur lui, chacun repasse dans son esprit les titres qu'il peut avoir à cet honneur. Eudore avoit à l'instant compris Zacharie, mais il rejetoit les espérances du martyre comme une pensée superbe et une tentation de l'Enfer. Il craignoit de pécher par orgueil en se désignant lui-même; il se jugeoit indigne de mourir de préférence à ces vieux confesseurs qui, depuis si long-temps, combattoient pour Jésus-Christ. Zacharie fit bientôt cesser cette sublime incertitude et cette émulation divine; il s'approche d'Eudore :

« Mon fils, dit-il, je vous ai sauvé la vie, vous me devez votre gloire : ne m'oubliez pas quand vous serez dans le Ciel. »

A l'instant tous les évêques, tous les prêtres, tous les prisonniers tombent aux genoux du martyr, baisent le bas de ses vêtemens, et se recommandent à ses prières. Eudore, resté debout au milieu de ces vieillards prosternés, ressembloit à un jeune cèdre du Liban, seul rejeton d'une forêt antique abattue à ses pieds.

Un licteur, précédé de deux esclaves portant des torches de cyprès, pénètre dans le cachot. Surpris de l'adoration des prisonniers, qui demeurèrent dans la même attitude, il en croyoit à peine ses regards :

« Roi des Chrétiens, dit-il à l'époux de Cymodocée, quel est parmi ton peuple le tribun que l'on nomme Eudore? »

— « C'est moi, répondit le fils de Lasthénès. »

— « Hé bien, dit le licteur encore plus étonné, c'est donc toi qui dois mourir! »

— « Vous le voyez à mes honneurs, repartit Eudore. »

Un esclave déroule l'écrit fatal, et lit à haute voix l'ordonnance de Publius :

« Eudore, fils de Lasthénès, natif de Méga-
» lopolis en Arcadie, jadis tribun de la légion
» britannique, maître de la cavalerie, préfet des
» Gaules, paroîtra demain au tribunal de Festus,
» juge des Chrétiens, pour sacrifier aux dieux ou
» mourir. »

Eudore s'inclina, et le licteur sortit.

Comme dans les fêtes de la ville de Thésée on voit une jeune Canéphore se dérober aux yeux de la foule qui vante sa pudeur et ses grâces : ainsi Eudore, qui porte déjà les palmes du sacrifice, se retire au fond de la prison, pour éviter les louanges de ses compagnons de gloire. Il demande la liqueur mystérieuse dont les Chrétiens se servoient entre eux au temps des persécutions, et il trace ses adieux à Cymodocée.

Ange des saintes amours, vous qui gardez

fidèlement l'histoire des passions vertueuses, daignez me confier la page du livre de mémoire où vous gravâtes les tendres et pieux sentiments du martyr!

«Eudore, serviteur de Dieu, enchaîné pour » l'amour de Jésus-Christ : à notre sœur Cymo- » docée désignée pour notre épouse et la com- » pagne de nos combats, paix, grâce et amour.

» Ma colombe, ma bien-aimée, nous avons » appris, avec une joie digne de l'amour qui est » pour vous dans notre cœur, que vous aviez été » baptisée dans les eaux du Jourdain par notre » ami le solitaire Jérôme. Vous venez de confesser » Jésus-Christ devant les juges et les princes de » la terre. O servante du Dieu véritable, quel » éclat doit avoir maintenant votre beauté! Pour- » rions-nous nous plaindre, nous trop justement » punis, tandis que vous, Ève encore non tom- » bée, vous souffrez les persécutions des hom- » mes? Ce nous est une tentation dangereuse de » penser que ces bras si foibles et si délicats sont » abattus sous le poids des chaînes; que cette » tête, ornée de toutes les grâces des vierges, et » qui mériteroit d'être soutenue par la main des » Anges, repose sur une pierre dans les ténèbres » d'une prison. Ah, s'il nous eût été donné d'être » heureux avec vous...! Mais loin de nous cette

» pensée! Fille d'Homère, Eudore va vous de-
» vancer au séjour des concerts ineffables; il faut
» qu'il coupe le fil de ses jours, comme un tis-
» serand coupe le fil de sa toile à moitié tissue.
» Nous vous écrivons de la prison de Saint-Pierre,
» la première année de la persécution. Demain
» nous comparoîtrons devant les juges, à l'heure
» où Jésus-Christ mourut sur la Croix. Ma bien-
» aimée, notre amour pour vous seroit-il plus
» fort, si nous vous écrivions de la maison des
» rois, et durant l'année du bonheur?

» Il faut vous quitter, ô vous qui êtes née la
» plus belle entre les filles des hommes! Nous
» demandons au Ciel avec larmes qu'il nous per-
» mette de vous revoir ici-bas, ne fût-ce que
» pour un moment. Cette grâce nous sera-t-elle
» accordée? Attendons avec résignation les dé-
» crets de la Providence! Ah, du moins, si nos
» amours ont été courts, ils ont été purs! Ainsi
» que la reine des Anges, vous gardez le doux
» nom d'épouse, sans avoir perdu le beau nom
» de vierge. Cette pensée, qui feroit le désespoir
» d'une tendresse humaine, fait la consolation
» d'une tendresse divine. Quel bonheur est le
» nôtre! O Cymodocée, nous étions destinés à
» vous appeler ou la mère de nos enfants, ou la
» chaste compagne de notre félicité éternelle!

» Adieu donc, ô ma sœur! Adieu, ma colombe,

» ma bien-aimée; priez votre père de nous par-
» donner ses larmes. Hélas, il vous perdra peut-
» être, et il n'est pas Chrétien : il doit être bien
» malheureux!

» Voici la salutation que moi Eudore j'ajoute
» à la fin de cette lettre :

» Souvenez-vous de mes liens, ô Cymodocée!

» Que la douceur de Jésus-Christ soit avec
» vous! »





LIVRE VINGT ET UNIÈME.

SOMMAIRE.

Eudore est relevé de sa pénitence. Plaintes de Démodocus. Prison de Cymodocée. Cymodocée reçoit la lettre d'Eudore. Actes du martyre d'Eudore. Le Purgatoire.

C'étoit l'heure où les courtisans de Galérius, couchés sur des lits de pourpre, autour d'une table pompeusement servie, prolongeoient les délices du festin dans les ombres de la nuit. Les mains chargées de branches d'anet, le front ceint d'une couronne de roses et de violettes, chaque convive faisoit éclater ses transports. Des joueuses de flûtes, habiles dans l'art de Terpsychore, irritoient les désirs par des danses efféminées et des chansons voluptueuses. Une coupe d'une rare beauté, et aussi profonde que celle de Nestor, animoit la joyeuse assemblée. Le dieu qui porte l'arc et le bandeau, et qui se rit des maux qu'il a faits,

étoit, comme au banquet d'Alcibiade, l'objet des discours de ces hommes heureux. Le marbre, le cristal, l'argent, l'or, les pierres précieuses renvoyoient et multiplioient l'éclat des flambeaux; et l'odeur des parfums de l'Arabie se mêloit à celle des vins de la Grèce.

A cette heure, les confesseurs chrétiens, abandonnés du monde et condamnés à mourir, préparoient aussi une fête et un banquet dans les cachots de saint Pierre. Eudore devoit comparoître le lendemain au tribunal du juge; il pouvoit expirer au milieu des tourments : il étoit donc temps de le relever de sa pénitence.

On allume une lampe dans la prison. Cyrille, à qui l'évêque de Rome a remis ses pouvoirs, doit célébrer la messe de réconciliation. Gervais et Protais sont choisis pour servir le sacrifice : ils se revêtent d'une tunique blanche apportée par les frères; leurs cheveux blonds tombent en boucles sur leur cou découvert; une pudeur virginale respire dans tous leurs traits. On eût dit qu'ils marchoient au martyre, tant il y avoit de joie et de modestie peintes sur le front de ces jeunes hommes!

Les prisonniers se mettent à genoux autour de Cyrille, qui commence à voix basse une messe sans calice et sans autel. Les confesseurs alarmés ne savent où il va consacrer la victime sans

tache. O sublime invention de la charité ! O touchante cérémonie ! Le vieil évêque dépose l'hostie sur son cœur, qui devient ainsi l'autel du sacrifice. Jésus-Christ martyr est offert en holocauste sur le cœur d'un martyr ! Un Dieu s'élève de ce cœur, un Dieu descend dans ce cœur !

Cependant Eudore, dépouillé de l'habit de sa pénitence, reçoit en échange une robe éclatante de blancheur. Perséus et Zacharie se lèvent pour remplir les fonctions de diacre et d'archidiacre : ils adressent au nom des Chrétiens ces paroles à Cyrille :

« Très-cher à Dieu, c'est ici le moment de la miséricorde ; ce pénitent veut être réconcilié, et l'Église vous le demande : il a été Postulant, Auditeur, Prosterné ; faites-le remonter au rang des Élus. »

Cyrille dit alors :

« Pénitent, promettez-vous de changer de vie ? Levez les mains au ciel en signe de cette promesse. »

Eudore leva vers le ciel ses bras chargés de chaînes : il parut orné de ses liens comme une jeune épouse de ses bracelets et des franges d'or qui bordent sa robe. Cyrille prononça sur lui ces paroles :

« Fidèle, je t'absous par la miséricorde de

Jésus-Christ qui délie dans le ciel tout ce que ses apôtres délient sur la terre. »

A ces mots, Eudore tombe aux pieds de l'évêque : il reçoit des mains du diacre le saint Viatique, ce pain du voyageur chrétien, préparé pour le pèlerinage de l'éternité. Les confesseurs admirent au milieu d'eux le martyr désigné, qui, semblable à un consul romain choisi par le peuple, va bientôt déployer les marques de sa puissance. Le monde n'auroit aperçu dans cette assemblée de proscrits que des hommes obscurs destinés à périr du dernier supplice ; et pourtant là se voyoient les chefs d'une race nombreuse qui devoit couvrir la terre ; là se trouvoient des victimes dont le sang alloit éteindre le feu de la persécution, et faire régner la Croix sur l'univers. Mais combien de larmes couleront encore avant que cette persécution ait amené le jour du triomphe !

Démodocus n'étoit arrivé à Rome que pour avoir le cœur déchiré. Averti du premier malheur qui menaçoit la prêtresse des Muses, il étoit parvenu à rassembler le peuple et à le conduire au palais de Galérius ; mais à peine a-t-il arraché Cymodocée des mains d'Hiéroclès, qu'elle lui est enlevée comme Chrétienne. On interdit au vieillard la vue de sa fille : toute pitié a disparu depuis que la jeune Messénienne s'est dé-

clarée de la secte proscrite. Le gardien de la prison de Saint-Pierre étoit humain, pitoyable, accessible à l'or : on pénétroit aisément jusqu'aux martyrs ; mais Sævus, gardien du cachot de Cymodocée, étoit ennemi furieux des Chrétiens, parce que Blanche sa femme, qui étoit Chrétienne, avoit en horreur ses débauches. Il n'avoit jamais voulu consentir que l'on parlât, même devant lui, à la fille d'Homère, et il repoussoit Démodocus par des outrages et des menaces.

Non loin de l'asile de douleur où gémissoit l'épouse d'Eudore, s'élevoit un temple consacré par les Romains à la Miséricorde : la frise en étoit ornée de bas-reliefs de marbre de Carrare, représentant des sujets consacrés par l'histoire, ou chantés par la Muse : on reconnoissoit cette pieuse fille qui nourrit son père dans la prison, et devint la mère de celui dont elle avoit reçu la vie ; plus loin Manlius, après avoir immolé son fils, revenoit victorieux au Capitole ; les vieillards s'avançoient au devant de lui, mais les jeunes Romains évitoient la rencontre du triomphateur. Ici, une brillante Vestale, faisant remonter sur le Tibre le vaisseau qui portoit l'image de Cybèle, entraînoit avec sa ceinture les Destins de Rome et de Carthage ; là, Virgile, encore pasteur, étoit obligé d'abandonner les champs pa-

ternels; là, dans la nuit fatale de son exil, Ovide recevoit les adieux de son épouse.

Les astres finissoient et recommençoient leur cours, et retrouvoient Démodocus assis dans la poussière sous le portique de ce temple. Un manteau sale et déchiré, une barbe négligée, des cheveux en désordre et souillés de cendres, annonçoient le chagrin du vénérable Suppliant. Tantôt il embrassoit les pieds de la statue de la Miséricorde en les arrosant de ses pleurs; tantôt il imploroit la pitié du peuple : quelquefois il chantoit sur la lyre pour tendre un piége aux passants, pour attirer par les accents du plaisir l'attention que les hommes craignent de donner aux larmes.

« O siècle d'airain! s'écrioit-il; hommes haïs de Jupiter pour votre dureté; quoi! vous restez insensibles à la douleur d'un père! Romains, vos ancêtres ont élevé des temples à la Piété filiale, et mes cheveux blancs ne peuvent vous toucher! Suis-je donc un parricide en horreur aux peuples et aux cités? Ai-je mérité d'être dévoué aux Euménides? Hélas! je suis un prêtre des dieux; j'ai été nourri sur les genoux d'Homère, au milieu du chœur sacré des Muses! J'ai passé ma vie à implorer le ciel pour les hommes, et ils se montrent inexorables à mes prières! Que demandé-je pourtant? Qu'on me permette de voir ma fille, de partager ses fers, de mou-

rir dans ses bras avant qu'elle me soit ravie. Romains, songez à l'âge si tendre de ma Cymodocée ! Ah! j'étois le plus heureux des mortels que le soleil éclaire dans sa course! Aujourd'hui, quel esclave voudroit changer son sort contre le mien? Jupiter m'avoit donné un cœur hospitalier : de tous les hôtes que j'ai reçus à mes foyers, et qui ont bu avec moi la coupe de la joie, en est-il un seul qui vienne partager ma douleur? Insensé est le mortel qui croit sa prospérité constante! La Fortune ne se repose nulle part. »

A ces mots Démodocus, frappant ses mains avec désespoir, se roule sur la terre. Ses cris ne percent point les murs du cachot de sa fille. Les Fidèles qui avoient précédé la nouvelle Chrétienne dans ce lieu sanglant, avoient tous donné leur vie pour Jésus-Christ. Cymodocée habitoit seule la prison. Fatigué des soins qu'il étoit obligé de rendre à l'orpheline, Sævus insultoit souvent à son malheur : ainsi lorsque de grossiers villageois ont enlevé un aiglon sur la montagne, ils enferment dans une indigne cage l'héritier de l'empire des airs; ils insultent par d'ignobles jeux et des traitements inhumains à la majesté tombée ; ils frappent cette tête couronnée; ils éteignent ces yeux qui auroient contemplé le soleil; ils tourmentent en mille façons

ce jeune roi qui n'a point d'ailes pour fuir, ou de serres pour repousser les outrages.

Nourrie dans les riantes idées de la mythologie, environnée jusqu'alors des images les plus douces et les plus gracieuses, Cymodocée avoit à peine connu le nom de la tristesse et de l'adversité. Elle n'avoit point été formée à cette école chrétienne où, dès le berceau, l'homme apprend qu'il est né pour souffrir. Depuis quelque temps, soumise aux épreuves de la Providence, la fille d'Homère avoit changé de religion en changeant de fortune, et le Christianisme étoit venu lui donner contre les afflictions de la vie des secours que ne lui offroit point le culte des faux dieux. Elle étudioit avec ardeur les Livres Saints qu'elle avoit trouvés dans sa prison, et qui avoient appartenu à quelque martyr; mais, sans cesse obsédée par les souvenirs de son enfance et de sa jeunesse, elle ne pouvoit goûter encore parfaitement ces hautes consolations de la religion, qui nous élèvent au dessus des regrets et des misères humaines. Souvent, au milieu de sa lecture, sa tête tomboit sur la page sacrée, et la nouvelle Chrétienne, saisie de douleur, redevenoit un moment la prêtresse des Muses. Elle se représentoit cette brillante lumière de la Messénie : elle croyoit errer dans les bois d'Amphise; elle revoyoit ces belles fêtes de la Grèce, ces

chars roulant sous les ombrages de Némée; ces religieuses Théories parcourant au son des flûtes les sommets de l'Ira ou la plaine de Sténiclare. Elle songeoit au bonheur dont elle jouissoit autrefois avec son père, et au chagrin qui accabloit maintenant ce vieillard. « Où est-il? que fait-il? qui prend soin de son âge et de ses larmes? Oh! que les peines de Cymodocée sont légères auprès de celles qui doivent accabler son père et son époux! »

Tandis que la fille de Démodocus se livre à ces pensers amers, elle entend tout à coup retentir des pas au fond de sa prison. Blanche, la femme du gardien, s'avance, et remet à Cymodocée la lettre d'Eudore, avec le secret nécessaire pour lire ces tristes adieux. Cette Chrétienne timide, qui n'ose braver ouvertement son époux et les supplices, se hâte de sortir, et referme les portes du cachot.

Cymodocée, restée seule, prépare aussitôt la liqueur qui, versée sur la page blanche, doit faire paroître les traits mystérieux que l'amour et la religion y avoient tracés. Au premier essai, elle reconnoît l'écriture d'Eudore; bientôt elle parvient à lire les premiers témoignages de l'amour de son époux; les expressions du martyr deviennent plus tendres; on entrevoit quelque annonce funeste; Cymodocée n'ose plus déchif-

frer l'écrit fatal. Elle s'arrête; elle recommence, s'arrête de nouveau, recommence encore; enfin, elle arrive à ces mots :

« Fille d'Homère, Eudore va peut-être vous » devancer au séjour des concerts ineffables. Il » faut qu'il coupe le fil de ses jours, comme » un tisserand coupe le fil de sa toile à moitié » tissue. »

Soudain les yeux de la jeune Chrétienne s'obscurcissent, et elle tombe évanouie sur la pierre de la prison.

Mais, ô Muse céleste, d'où viennent ces transports de joie qui éclatent dans les parvis éternels? Pourquoi les harpes d'or font-elles entendre ces sons mélodieux? Pourquoi le Roi-Prophète soupire-t-il ses plus beaux cantiques? Quelle allégresse parmi les Anges! Le premier des martyrs, le glorieux Étienne, a pris dans le Saint des Saints une palme éclatante; il la porte vers la terre avec un front incliné et respectueux. Cieux, racontez le triomphe du juste! Le moment si court des afflictions de la vie va produire un bonheur qui ne finira plus : Eudore a paru devant le juge!

Il a dit adieu à ses amis; il a recommandé à leur charité son épouse et Démodocus. Les soldats ont conduit le martyr au temple de la Jus-

tice, bâti par Auguste, près du théâtre de Marcellus. Au fond d'une salle immense et découverte s'élève une chaire d'ivoire surmontée de la statue de Thémis, mère de l'Équité, de la Loi et de la Paix. Le juge est placé sur cette chaire : à sa gauche sont des sacrificateurs, un autel, une victime; à sa droite, des centurions et des soldats; devant lui, des entraves, un chevalet, un bûcher, une chaise de fer, mille instruments de supplice, et de nombreux bourreaux : dans la salle est la foule du peuple. Eudore enchaîné se tient debout au pied du tribunal. Les hérauts, ministres de Jupiter et des hommes, commandent le silence. Le juge interroge, et l'écrivain grave sur des tablettes les actes du martyre.

Festus, suivant les formes usitées, dit :

« Quel est ton nom? »

Eudore répond :

« Je m'appelle Eudore, fils de Lasthénès. »

Le juge dit :

« N'as-tu pas connoissance des édits qui ont été publiés contre les Chrétiens? »

Eudore répond :

« Je les connois. »

Le juge dit :

« Sacrifie donc aux dieux. »

Eudore répond :

« Je ne sacrifie qu'à un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre. »

Festus ordonne de dépouiller Eudore, de l'étendre sur le chevalet, et de lui attacher des poids aux pieds.

Le juge dit :

« Eudore, je te vois pâlir; tu souffres. Aie pitié de toi-même : souviens-toi de ta gloire et des honneurs dont tu as été comblé! Jette les yeux sur ta maison près de tomber par ta chute. Vois les larmes de ton père; écoute les plaintes de tes aïeux. Ne crains-tu point de combler d'un ennui éternel la déplorable vieillesse de ceux qui t'ont donné la vie? »

Eudore répond :

« Ma gloire, mes honneurs et mes parents sont dans le ciel. »

Le juge dit :

« Seras-tu donc insensible aux douceurs et aux promesses d'un chaste hyménée? »

Eudore ne répond point.

Le juge dit :

« Tu t'attendris, achève; laisse-toi toucher : sacrifie, ou tremble des maux qui t'attendent. »

Eudore répond :

« Que me serviroit d'avoir tremblé devant un juge qui doit mourir comme moi? »

Festus fait déchirer Eudore avec des ongles de

de fer. Le sang couvre le corps du confesseur, comme la pourpre de Tyr teint l'ivoire de l'Inde, ou la laine la plus blanche de Milet.

Alors le juge :

« Es-tu vaincu? Vas-tu sacrifier aux dieux? Songe, si tu t'obstines, que tu entraîneras dans ta perte ton père, tes sœurs, et celle qui étoit destinée à ton lit. »

Eudore s'écrie :

« D'où me vient ce bonheur d'être sacrifié quatre fois pour mon Dieu? »

On écarte les pieds du confesseur dans les entraves ; on fait rougir la chaise de fer ; on prépare la poix bouillante et les tenailles. Eudore ne paroît pas souffrir. On voyoit sur son visage briller l'allégresse jointe à une douce gravité, et la majesté au milieu des grâces. La chaise de fer est préparée. Le docteur des Chrétiens, assis dans le fauteuil embrasé, prêche plus éloquemment l'Évangile. Des Séraphins répandent sur Eudore une rosée céleste, et son Ange gardien lui fait une ombre de ses ailes. Il paroissoit dans la flamme comme un pain délicieux préparé pour les tables éternelles. Les Païens les plus intrépides détournoient la tête : ils ne pouvoient soutenir l'éclat du martyr. Les bourreaux fatigués se relayoient les uns les autres; le juge regardoit le Chrétien avec un secret effroi : il

croyoit voir un Dieu sur cette chaise ardente. Le confesseur lui crie :

« Remarquez bien mon visage, afin de le reconnoître à ce jour terrible où tous les hommes seront jugés. »

A ces mots, Festus troublé fait suspendre le supplice. Il se précipite de son tribunal, passe derrière le rideau, et laisse l'écrivain lire en tremblant cette sentence :

« La clémence de l'invincible Auguste ordonne » que celui qui, refusant d'obéir aux sacrés édits, » n'a pas voulu sacrifier, soit exposé aux bêtes, » dans l'amphithéâtre, le jour de la divine nais- » sance de notre Empereur éternel. »

Aussitôt Eudore est reporté par les soldats à la prison. Déjà les confesseurs étoient instruits de son triomphe. Au moment où la porte du cachot s'entr'ouvre, et laisse voir aux évêques le martyr pâle et mutilé, ils s'avancent au-devant de lui, Cyrille à leur tête, et entonnent tous à la fois ce cantique :

« Il a vaincu l'Enfer ! il a cueilli la palme ! En- » trez dans le tabernacle du Seigneur, ô prêtre » illustre de Jésus-Christ !

» Quel éclat sort de ses plaies ! Il a été éprouvé

» par le feu, comme l'argent raffiné, jusqu'à sept
» fois.

» Il a vaincu l'Enfer! il a cueilli la palme! En-
» trez dans le tabernacle du Seigneur, ô prêtre
» illustre de Jésus-Christ! »

Les Anges répétoient dans le ciel ce cantique, et un nouveau sujet d'allégresse charmoit les esprits bienheureux.

Eudore, dans le cours de ses actes glorieux, avoit offert secrètement son sacrifice pour le salut de sa mère. Depuis long-temps averti en songe de la destinée de Séphora, il prioit le Très-Haut d'accorder à cette vertueuse femme un rang parmi les élus. Elle étoit tombée, au sortir du monde, dans le lieu où les âmes achèvent d'expier leurs erreurs, parce qu'elle avoit aimé ses enfants avec trop de foiblesse, et qu'elle étoit ainsi devenue la première cause des égarements de son fils. Eudore, par l'hommage volontaire de son sang, avoit obtenu la fin des épreuves de Séphora. Les trois prophètes qui lisent devant l'Éternel le Livre de vie, Isaïe, Élie et Moïse, proclament le nom de l'âme délivrée. Marie se lève de son trône : les Anges qui lui présentoient les vœux des mères, les pleurs des enfants, les douleurs des pauvres et des infortunés, suspendent un moment leurs offrandes.

Elle monte vers son Fils; elle entre dans la région où l'Agneau règne au milieu des vingt-quatre vieillards; elle s'avance jusqu'aux pieds d'Emmanuel, et s'inclinant devant la seconde Essence increéé :

« O mon Fils! si, n'étant encore qu'une foible » mortelle, j'ai porté dans mon sein le poids de » votre éternité; si vous daignâtes confier à mon » amour le soin de votre humanité souffrante, » daignez écouter ma prière! Vos prophètes ont » annoncé la délivrance de la mère du nouveau » martyr. Les Fidèles vont-ils enfin jouir de la » paix du Seigneur? Fille des hommes, vous » m'avez permis de vous présenter leurs larmes. » Je vois un confesseur qu'un tigre va déchirer; » le sang qu'il a déjà répandu ne suffit-il pas » pour racheter ce Chrétien, et le faire entrer » dans votre gloire? Faut-il qu'il achève son sa- » crifice, et la voix de Marie ne peut-elle rien » changer à la rigueur de vos conseils? »

Ainsi parle la Mère des sept douleurs. Alors le Messie, d'un ton miséricordieux :

« O ma mère! vous le savez, je compatis aux » larmes des hommes; je me suis chargé pour » eux du fardeau de toutes les misères du monde : » mais il faut que les décrets de mon Père s'ac-

» complissent. Si mes confesseurs sont persécutés un moment sur la terre, ils jouiront dans » le ciel d'une gloire sans fin. Cependant, ô Marie! » le moment de leur triomphe approche : la » grâce même a commencé. Descendez vers les » lieux où les fautes sont effacées par la pénitence; ramenez au ciel avec vous la femme » dont les prophètes ont déclaré la béatitude, et » que la félicité du martyr pour lequel vous » m'implorez commence par le bonheur de sa » mère. »

Un sourire accompagne les paroles pacifiques du Sauveur du monde. Les vingt-quatre vieillards s'inclinent sur leurs trônes, les Chérubins se voilent de leurs ailes; les sphères célestes s'arrêtent pour écouter le Verbe éternel; et les profondeurs du chaos tressaillent et sont éclairées, comme si quelque création nouvelle alloit sortir du néant.

Aussitôt Marie descend vers le lieu de la purification des âmes. Elle s'avance par un chemin semé de soleils, au milieu des parfums incorruptibles et des fleurs célestes que les Anges répandent sous ses pas. Le chœur des vierges la précède, en chantant des hymnes. Auprès d'elle paroissent les femmes les plus illustres : Élisabeth, dont l'enfant tressaillit à l'approche

de Marie; Magdeleine, qui répandit un nard précieux sur les pieds de son maître, et les essuya de ses cheveux; Salomé, qui suivit Jésus au Calvaire; la mère des Machabées, celle des sept enfants martyrs; Lia et Rachel; Esther, reine encore; Débora, de qui la tombe vit croître le chêne des pleurs, et l'épouse d'Élimélech, que les Anges ont appelée Belle, et les hommes, Noémi.

Entre le Ciel et l'Enfer s'étend une vaste demeure consacrée aux expiations des morts. Sa base touche aux régions des douleurs infinies, et son sommet à l'empire des joies intarissables. Marie porte d'abord la consolation aux lieux les plus éloignés du séjour des béatitudes. Là, des malheureux, haletants et couverts de sueur, s'agitent au milieu d'une nuit obscure. Leurs noires paupières ne sont éclairées que par les flammes voisines de l'Enfer. Les âmes éprouvées dans cette enceinte ne partagent point les supplices éternels, mais elles en ont la terreur. Elles entendent le bruit des tourments, le retentissement des fouets, le fracas des chaînes. Un fleuve brûlant, formé des pleurs des réprouvés, les sépare seul de l'abîme où elles craindroient d'être ensevelies, si elles n'étoient rassurées par un espoir sans cesse éteint et toujours renaissant.

L'apparition de la Reine des Anges au milieu

de ces infortunés suspendit un moment l'horreur de leurs craintes. Une lumière divine éclaira les prisons expiatoires, pénétra jusque dans l'Enfer, et l'Enfer étonné crut voir entrer l'Espérance. Saisie d'une pitié céleste, Marie passe avec sa pompe angélique à des régions moins obscures et moins malheureuses. A mesure qu'on s'élève dans ces lieux d'épreuves, ces lieux s'embellissent, et les peines deviennent plus douces et moins durables. Des Anges compatissants, bien que sévères, veillent aux pénitences des âmes éprouvées. Au lieu d'insulter à leurs peines, comme les Esprits pervers aux pleurs des damnés, ils les consolent, et les invitent au repentir; ils leur peignent la beauté de Dieu, et le bonheur d'une éternité passée dans la contemplation de l'Être suprême.

Un spectacle extraordinaire frappe surtout les regards des saintes femmes descendues des cieux avec la Reine des vierges : des âmes deviennent peu à peu rayonnantes et lumineuses, au milieu des autres âmes qui les entourent; une auréole glorieuse se forme autour de leur front; transfigurées par degré, elles s'envolent à des régions plus élevées, d'où elles entendent les divins concerts. C'étoient des morts dont les peines étoient abrégées par les prières des parents et des amis qu'ils avoient encore sur la terre. Céleste pré-

rogative de l'amitié, de la religion et du malheur! Plus celui qui prie ici-bas est infortuné, pauvre, infirme, méprisé, plus ses vœux ont de puissance pour donner un bonheur éternel à quelque âme délivrée!

L'heureuse Séphora brilloit d'un éclat extraordinaire au milieu de ces morts rachetés. La mère des Machabées prend aussitôt par la main la mère d'Endore, et la présente à Marie. Le cortége remonte lentement vers les sacrés tabernacles. Les mondes divers, ceux qui frappent nos regards pendant la nuit, ceux qui échappent à notre vue dans la profondeur des espaces, les soleils, la création entière, les chœurs des Puissances qui président à cette création, chantent l'hymne à la Mère du Sauveur :

« Ouvrez-vous, portes éternelles : laissez passer la Souveraine des cieux!

» Je vous salue, Marie, pleine de grâce, modèle des Vierges et des épouses! Chérubins » ardents, portez sur vos ailes la fille des hommes » et la mère de Dieu. Quelle tranquillité dans ses » regards baissés! Que son sourire est calme et » pudique! Ses traits conservent encore la beauté » de la douleur qu'elle éprouva sur la terre, » comme pour tempérer les joies éternelles!

» Les mondes frémissent d'amour à son passage;
» elle efface l'éclat de la lumière incréée dans
» laquelle elle marche et respire. Salut, vous qui
» êtes bénie entre toutes les femmes, Refuge des
» pécheurs, Consolatrice des affligés!

» Ouvrez-vous, portes éternelles : laissez pas-
» ser la Souveraine des cieux. »





LIVRE VINGT-DEUXIÈME.

SOMMAIRE.

L'Ange exterminateur frappe Galérius et Hiéroclès. Hiéroclès va trouver le juge des Chrétiens. Retour du messager envoyé à Dioclétien. Tristesse d'Eudore, de Démodocus et de Cymodocée. Le Repas libre. Tentation.

Que sont les peines du corps auprès des tourments de l'âme! Quel feu peut être comparé au feu des remords! Le juste est tourmenté dans son corps; mais son âme, comme une forteresse inexpugnable, reste paisible quand tout est ravagé au dehors : le méchant, au contraire, repose parmi des fleurs ou sur un lit de pourpre; il semble jouir de la paix, mais l'ennemi s'est glissé au-dedans; des signes funestes trahissent le secret de cet homme qui semble heureux : ainsi, au milieu d'une campagne florissante on découvre le drapeau funèbre qui flotte sur les tours d'une cité

dont la peste et la mort se disputent les débris.

Hiéroclès a renié le Ciel : le Ciel l'a abandonné à l'Enfer. Publius, qui veut achever de perdre un rival, a découvert les infidélités du ministre de l'Empereur : le sophiste avoit fait entrer dans ses trésors une partie des trésors du prince. Chacun cherche à Hiéroclès un crime nouveau : car on devient aussi lâche à accuser le méchant abattu, qu'on étoit lâche à l'excuser triomphant. Que fera l'ennemi de Dieu? Partira-t-il pour Alexandrie, sans essayer de sauver celle qu'il a perdue? Restera-t-il à Rome pour assister aux funérailles sanglantes de Cymodocée? La haine publique le poursuit; un prince terrible le menace; un effroyable amour brûle dans son cœur. Dans cette perplexité, les yeux du pervers se tachent de sang, son regard devient fixe, ses lèvres s'entr'ouvrent, et ses joues livides tremblent avec tout son corps : ainsi lorsqu'un serpent s'est empoisonné lui-même avec les sucs mortels dont il compose son venin, le reptile, couché dans la voie publique, s'agite à peine sur la poussière, ses paupières sont à demi fermées, sa gueule noircie laisse échapper une écume impure, sa peau détendue et jaunie ne s'arrondit plus sur ses anneaux : il inspire encore l'effroi; mais cet effroi n'est plus ennobli par l'idée de sa puissance.

Oh! combien différent est le Chrétien de qui les veines épuisées de sang en ont toutefois assez retenu pour animer un grand cœur! Mais c'étoit peu que les douleurs et les remords, avant-coureurs des châtiments réservés au persécuteur des Fidèles: Dieu fait un signe à l'Ange Exterminateur, et du doigt lui marque deux victimes. Le ministre des vengeances attache aussitôt à ses épaules ses ailes de feu dont le frémissement imite le bruit lointain du tonnerre. D'une main, il prend une des sept coupes d'or pleines de la colère de Dieu; de l'autre il saisit le glaive qui frappa les nouveau-nés de l'Égypte et fit reculer le soleil à l'aspect du camp de Sennachérib. Les nations entières, condamnées pour leurs crimes, s'évanouissent devant cet Esprit inexorable, et l'on cherche en vain leurs tombeaux. Ce fut lui qui traça sur la muraille, pendant le festin de Balthasar, les mots inconnus; ce fut lui qui jeta sur la terre la Faux qui vendange, et la Faux qui moissonne, lorsque Jean entrevit dans l'île de Patmos les formidables figures de l'avenir.

L'Ange exterminateur descend dans un éclair, comme ces étoiles qui se détachent du ciel et portent l'épouvante au cœur du matelot. Il entre enveloppé d'un nuage dans le palais des Césars, au moment même où Galérius, assis à la table

du festin, célébroit ses prospérités. Aussitôt les lampes du banquet pâlissent; on entend au dehors comme le roulement d'une multitude de chariots de guerre; les cheveux des convives se hérissent sur leur front; des larmes involontaires coulent de leurs yeux; les ombres des vieux Romains se lèvèrent dans les salles, et Galérius eut un pressentiment confus de la destruction de l'Empire. L'Ange s'approche invisible de ce maître du monde, et verse dans sa coupe quelques gouttes du vin de la colère céleste. Poussé par son mauvais destin, l'Empereur porte à ses lèvres la liqueur dévorante; mais à peine a-t-il bu à la Fortune des Césars, qu'il se sent soudain enivré; un mal aussi prompt qu'inattendu le renverse aux pieds de ses esclaves : Dieu dans un moment a couché ce géant sur la terre.

Une poutre coupée sur le sommet du Gargare a vieilli dans un palais, séjour d'une race antique; tout-à-coup le feu rayonnant au foyer du roi monte jusqu'au chêne desséché; la poutre s'embrase, et tombe avec fracas dans les salles qui mugissent : ainsi tombe Galérius. L'Ange l'abandonne à ce premier effet du poison éternel, et vole à la demeure où gémissoit Hiéroclès. D'un coup du glaive du Seigneur, il flétrit les flancs du ministre impie. A l'instant une hi-

deuse maladie, dont Hiéroclès avoit puisé les germes dans l'Orient, se déclare. L'infortuné voit une lèpre épaisse couvrir tout son corps; ses vêtements s'attachent à sa chair, comme la robe de Déjanire ou la tunique de Médée. Sa tête s'égare; il blasphème contre le ciel et les hommes, et tout-à-coup il implore les Chrétiens pour le délivrer des Esprits de ténèbres dont il se sent obsédé. La nuit étoit au milieu de son cours. Hiéroclès appelle ses esclaves; il leur ordonne de préparer une litière; il sort de son lit, s'enveloppe dans un manteau, et se fait porter à moitié en délire chez le juge des Chrétiens.

« Festus, lui dit-il, tu tiens en ta puissance une Chrétienne qui fait le tourment de ma vie : sauve-la de la mort, et donne cette esclave à mon amour; ne la condamne point aux bêtes; l'édit te permet de la livrer aux lieux infâmes..... tu m'entends. »

A ces mots, le pervers jette une bourse d'or aux pieds du juge : il s'éloigne ensuite en poussant un sourd mugissement, comme un taureau malade qui se traîne parmi des roseaux, au fond d'un marais.

Dans ce moment même, le dernier espoir des Chrétiens venoit de s'évanouir : le messager qu'Eudore avoit envoyé à Dioclétien pour l'en-

gager à reprendre l'Empire, étoit revenu de Salone : Zacharie l'introduisit dans les cachots. Les confesseurs avoient tous reçu leur sentence : ils étoient condamnés à mourir dans l'amphithéâtre avec Eudore. Entouré des évêques qui pansoient ses plaies, le fils de Lasthénès étoit étendu à terre sur les robes des martyrs : tel un guerrier blessé est couché sur les drapeaux qu'il a conquis, au milieu de ses compagnons d'armes. Le messager, saisi de douleur, restoit muet et interdit, les yeux attachés sur l'époux de Cymodocée.

« Parlez, mon frère, lui dit Eudore; la chair est un peu abattue, mais l'esprit conserve encore sa vigueur. Félicitez-moi d'être soulagé par des mains qui ont tant de fois touché le corps de Jésus-Christ. »

Le messager, essuyant ses pleurs, rendit compte en ces mots de son entrevue avec Dioclétien :

« Eudore, je m'embarquai, d'après vos ordres, sur la mer Adriatique, et j'abordai bientôt au rivage de Salone. Je demandai Dioclès, autrefois Dioclétien, Empereur. On me dit qu'il habitoit ses jardins à quatre milles de la ville. Je m'y rendis à pied. J'arrivai à la demeure de Dioclès; je traversai des cours où je ne rencontrai ni gardes, ni surveillants. Des esclaves étoient occupés çà et là à des travaux champêtres. Je ne savois à

qui m'adresser. J'aperçus un homme avancé en âge qui travailloit dans le jardin; je m'approchai de lui pour lui demander où l'on trouvoit le prince que je cherchois.

« Je suis Dioclès, répondit le vieillard en con-
» tinuant son travail. Vous pouvez vous expli-
» quer, si vous avez quelque chose à me dire. »

» Je demeurai muet d'étonnement.

« Hé bien, me dit Dioclétien, quelle affaire vous
» amène ici? Avez-vous des graines rares à me
» donner, et voulez-vous que nous fassions des
» échanges? »

» Je remis votre lettre au vieil Empereur; je lui peignis les malheurs des Romains, et le désir que les Chrétiens avoient de le revoir à la tête de l'État. A ces mots, Dioclétien, suspendant son travail, s'écria :

« Plût aux dieux que ceux qui vous en-
» voient vissent, comme vous, les légumes que
» je cultive de mes propres mains à Salone :
» ils ne m'inviteroient pas à reprendre l'Em-
» pire! »

« Je lui fis observer qu'un autre jardinier avoit bien consenti à porter la couronne.

« Le jardinier Sidonien, répliqua-t-il, n'étoit
» pas, comme moi, descendu du trône, et il fut
» tenté d'y monter : Alexandre n'auroit pas réussi
» auprès de moi. »

» Je ne pus en obtenir d'autre réponse. En vain je voulus insister.

« Rendez-moi un service, me dit-il brusque-» ment; voilà un puits; je suis vieux, vous êtes » jeune; tirez-moi de l'eau : mes légumes en » manquent. »

« A ces mots, Dioclétien me tourna le dos, et Dioclès reprit son arrosoir. »

Le messager se tut. Cyrille lui adressa la parole:

« Mon frère, vous ne sauriez nous apporter une meilleure nouvelle. Eudore, après votre départ, nous avoit instruits de l'objet de votre voyage : les évêques craignoient que vous n'eussiez réussi. Le martyre a éclairé le fils de Lasthénès; il connoît maintenant ses devoirs : Galérius est notre souverain légitime. »

— « Oui, dit Eudore repentant et humilié, je me reconnois justement puni pour un dessein criminel. »

Ainsi parloient ces martyrs brisés par les fers et les chevalets de Galérius : tel l'animal courageux qui lance les ours et les sangliers dans les brunes forêts de l'Achéloüs, tombe, sans l'avoir mérité, dans la disgrâce du chasseur; percé de l'épieu destiné aux bêtes farouches, le limier tourne sous le coup fatal, se débat sur la mousse ensanglantée; mais en expirant, il jette un regard soumis vers son maître, et semble lui re-

procher de s'être privé d'un serviteur fidèle.

Cependant, au moment de quitter la terre, Eudore étoit tourmenté d'une tendre inquiétude. Malgré la ferveur de sa foi et l'exaltation de son ame, le martyr ne pouvoit songer sans frémir au destin de la fille d'Homère. Que deviendra cette victime? Retombera-t-elle entre les mains d'Hiéroclès? Sera-t-elle interrogée par le juge? Pourra-t-elle soutenir d'aussi terribles épreuves? A-t-elle été condamnée à la mort sur son premier aveu, avec les confesseurs de la prison de Saint-Pierre? Eudore se représentoit Cymodocée déchirée par des lions, et implorant en vain le secours de l'époux pour qui elle donnoit sa vie. A ce tableau, il opposoit celui du bonheur qu'il auroit pu goûter avec une femme si belle et si pure. Mais une voix s'élevoit tout-à-coup dans sa conscience, et lui crioit :

« Martyr, sont-ce là les pensées qui doivent » occuper ton âme? L'éternité! L'éternité! »

Les évêques, habiles dans la connoissance du cœur, s'apercevoient des combats intérieurs de l'athlète. Ils devinoient ses pensées et cherchoient à relever son courage :

« Compagnon, lui disoit Cyrille, soyons pleins de joie ; bientôt nous irons à la gloire. Voyez dans cette prison, comme dans une riante campagne, ce champ d'épis mûrs qui seront tous

moissonnés, et rempliront les granges du bon Pasteur! Cymodocée sera peut-être avec nous : c'est une fleur qui s'est trouvée au milieu du froment, et qui parfumera les corbeilles. Si Dieu l'ordonne ainsi, que sa volonté soit faite! Mais demandons plutôt au Ciel qu'il laisse votre épouse ici-bas, afin qu'elle offre pour nous à l'Éternel le sacrifice agréable de ses innocentes prières.»

Lorsqu'après une nuit brûlante d'été un vent frais s'élève de l'Orient avec le jour, le nautonier dont le vaisseau languissoit sur une mer immobile salue le Zéphyr, enfant de l'Aurore, qui lui ramène la fraîcheur et lui abrége le chemin : ainsi les paroles de Cyrille, comme un souffle bienfaisant, raniment le martyr et le poussent dans la voie du ciel. Toutefois il ne peut se dépouiller entièrement de l'homme : depuis long-temps il a chargé des Chrétiens intrépides de sauver Cymodocée, et de n'épargner ni soins, ni peines, ni trésors; il se confie surtout au courage de Dorothé, qui déjà deux fois a vainement essayé pendant la nuit d'escalader la prison de la fille d'Homère.

Plus heureux à l'égard de Démodocus, Dorothé étoit parvenu à l'arracher des portes du cachot, et à le conduire dans une retraite assurée :

« Infortuné vieillard, lui disoit-il, pourquoi précipiter ainsi la fin de vos jours? Craignez-

vous qu'ils ne s'enfuient pas assez vite? Réservez vos cheveux blancs pour votre fille. Si Dieu la veut rendre à vos embrassements, elle aura plus besoin de vos consolations que vous n'aurez besoin des siennes : elle aura perdu son époux!»

—« Eh! comment, répondoit le vieillard, veux-tu que je cesse de redemander ma fille? C'étoit sur elle que je tournois mes regards des bords du tombeau. Dernière héritière de la lyre d'Homère, les Muses l'avoient comblée de dons précieux. Elle gouvernoit ma maison; personne, en sa présence, n'eût osé insulter à ma vieillesse. J'aurois vu croître sur mes genoux des fils semblables à leur mère! Cymodocée, dont les paroles avoient tant de charmes, que sont devenues tes promesses? Tu me disois : « Quelle sera » ma douleur, ô mon père, si les Parques in- » flexibles te ravissent jamais à mon amour! Je » couperai mes cheveux sur ton bûcher, et je » passerai mes jours à te pleurer avec mes com- » pagnes. » Hélas, ô ma fille, c'est moi qui reste à te pleurer! C'est moi qui, dans une terre étrangère, sans enfants, sans patrie, courbé sous le faix des ans, c'est moi qui t'appellerai trois fois autour de ton lit funèbre! »

Comme un taureau qu'on arrache aux honneurs du pâturage pour le séparer de la génisse que l'on va sacrifier aux dieux, ainsi Dorothé

avoit entraîné Démodocus loin de la prison de Cymodocée.

La nouvelle Chrétienne avoit rouvert les yeux à la lumière, ou plutôt aux ténèbres des cachots. Elle lit et relit vingt fois la lettre d'Eudore, et vingt fois elle l'arrose de ses pleurs.

« Époux chéri, dit-elle dans le langage confus de ses deux religions, seigneur, mon maître, héros semblable à une divinité, vous allez donc paroître devant les juges?...... Un fer cruel!..... Et je ne suis pas là pour panser tes plaies!..... O mon père, pourquoi m'avez-vous abandonnée? Accourez; conduisez mes pas vers le plus beau des mortels! Tombez, murs impitoyables, je veux porter ma vie au souverain maître de mon cœur. »

Ainsi se plaignoit Cymodocée dans le silence de son cachot, tandis que le bruit et le tumulte environnoient la prison des martyrs. Ils entendoient au dehors une rumeur confuse, semblable au bouillonnement des grandes eaux, au fracas des vents sur de hautes montagnes, au mugissement d'un incendie allumé dans une forêt de pins, par l'imprudence d'un berger : c'étoit le peuple.

Il y avoit à Rome un antique usage : la veille de l'exécution des criminels condamnés aux bêtes, on leur donnoit à la porte de la prison

un repas public, appelé le Repas Libre. Dans ce repas on leur prodiguoit toutes les délicatesses d'un somptueux festin : raffinement barbare de la loi, ou brutale clémence de la religion; l'une, qui vouloit faire regretter la vie à ceux qui l'alloient perdre; l'autre, qui, ne considérant l'homme que dans les plaisirs, vouloit du moins en combler l'homme expirant.

Ce dernier repas étoit servi sur une table immense, dans le vestibule de la prison. Le peuple, curieux et cruel, étoit répandu à l'entour, et des soldats maintenoient l'ordre. Bientôt les martyrs sortent de leurs cachots, et viennent prendre leurs places autour du banquet funèbre : ils étoient tous enchaînés, mais de manière à pouvoir se servir de leurs mains. Ceux qui ne pouvoient marcher à cause de leurs blessures, étoient portés par leurs frères. Eudore se traînoit appuyé sur les épaules de deux évêques, et les autres confesseurs, par pitié et par respect, étendoient leurs manteaux sous ses pas. Quand il parut hors de la porte, la foule ne put s'empêcher de pousser un cri d'attendrissement, et les soldats donnèrent à leur ancien capitaine le salut des armes. Les prisonniers se rangèrent sur les lits en face de la foule : Eudore et Cyrille occupoient le centre de la table; les deux chefs des martyrs unissoient sur leurs fronts ce que la jeunesse et

la vieillesse ont de plus beau : on eût cru voir Joseph et Jacob assis au banquet de Pharaon. Cyrille invita ses frères à distribuer au peuple ce repas fastueux, afin de le remplacer par une simple agape, composée d'un peu de pain et de vin pur : la multitude étonnée faisoit silence; elle écoutoit avidement les paroles des confesseurs.

« Ce repas, disoit Cyrille, est justement appelé le Repas Libre, puisqu'il nous délivre des chaînes du monde et des maux de l'humanité. Dieu n'a pas fait la mort, c'est l'homme qui l'a faite. L'homme nous donnera demain son ouvrage, et Dieu, qui est auteur de la vie, nous donnera la vie. Prions, mes frères, pour ce peuple : il semble aujourd'hui touché de notre destinée; demain il battra des mains à notre mort; il est bien à plaindre! Prions pour lui et pour Galérius notre Empereur. »

Et les martyrs prioient pour le peuple et pour Galérius leur Empereur.

Les Païens, accoutumés à voir les criminels se réjouir follement dans l'orgie funèbre, ou se lamenter sur la perte de la vie, ne revenoient pas de leur étonnement. Les plus instruits disoient :

« Quelle est donc cette assemblée de Catons qui s'entretiennent paisiblement de la mort la

veille de leur sacrifice? Ne sont-ce point des philosophes, ces hommes qu'on nous représente comme les ennemis des dieux? Quelle majesté sur leur front! Quelle simplicité dans leurs actions et dans leur langage! »

La foule disoit :

« Quel est ce vieillard qui parle avec tant d'autorité, et qui enseigne des choses si innocentes et si douces? Les Chrétiens prient pour nous et pour l'Empereur : ils nous plaignent; ils nous donnent leur repas; ils sont couverts de plaies, et ils ne disent rien contre nous ni contre les juges. Leur Dieu seroit-il le véritable Dieu? »

Tels étoient les discours de la multitude. Parmi tant de malheureux idolâtres, quelques-uns se retirèrent saisis de frayeur, quelques autres se mirent à pleurer, et crioient :

« Il est grand le Dieu des Chrétiens! Il est grand le Dieu des martyrs! »

Ils restèrent pour se faire instruire, et ils crurent en Jésus-Christ.

Quel spectacle pour Rome païenne! Quelle leçon ne lui donnoit point cette communion des martyrs! Ces hommes, qui devoient bientôt abandonner la vie, continuoient à tenir entre eux des discours pleins d'onction et de charité : lorsque de légères hirondelles se préparent à quitter nos climats, on les voit se réunir au

bord d'un étang solitaire, ou sur la tour d'une église champêtre; tout retentit des doux chants du départ; aussitôt que l'aquilon se lève, elles prennent leur vol vers le ciel, et vont chercher un autre printemps et une terre plus heureuse.

Au milieu de cette scène touchante, on voit accourir un esclave : il perce la foule; il demande Eudore; il lui remet une lettre de la part du juge. Eudore déroule la lettre; elle étoit conçue en ces mots :

« Festus juge, à Eudore Chrétien, salut :

» Cymodocée est condamnée aux lieux in-
» fâmes. Hiéroclès l'y attend. Je t'en supplie par
» l'estime que tu m'as inspirée, sacrifie aux dieux;
» viens redemander ton épouse : je jure de te
» la faire rendre pure et digne de toi. »

Eudore s'évanouit; on s'empresse autour de lui; les soldats qui l'environnent se saisissent de la lettre; le peuple la réclame; un tribun en fait lecture à haute voix; les évêques restent muets et consternés; l'assemblée s'agite en tumulte. Eudore revient à la lumière; les soldats étoient à ses genoux, et lui disoient :

« Compagnon, sacrifiez! Voilà nos aigles au défaut d'autels. »

Et ils lui présentoient une coupe pleine de vin

pour la libation. Une tentation horrible s'empare du cœur d'Eudore. Cymodocée aux lieux infâmes ! Cymodocée dans les bras d'Hiéroclès ! La poitrine du martyr se soulève; l'appareil de ses plaies se brise, et son sang coule en abondance. Le peuple, saisi de pitié, tombe lui-même à genoux, et répète avec les soldats :

« Sacrifiez ! Sacrifiez ! »

Alors Eudore d'une voix sourde :

« Où sont les aigles? »

Les soldats frappent leurs boucliers en signe de triomphe, et se hâtent d'apporter les enseignes. Eudore se lève; les centurions le soutiennent; il s'avance au pied des aigles; le silence règne parmi la foule; Eudore prend la coupe; les évêques se voilent la tête de leurs robes, et les confesseurs poussent un cri : à ce cri, la coupe tombe des mains d'Eudore, il renverse les aigles, et se tournant vers les martyrs, il dit :

« Je suis Chrétien ! »





LIVRE VINGT-TROISIÈME.

SOMMAIRE.

Satan ranime le fanatisme du peuple. Fête de Bacchus. Explication de la lettre de Festus. Mort d'Hiéroclès. L'Ange de l'espérance descend vers Cymodocée. Cymodocée reçoit la robe des martyres. Dorothé enlève Cymodocée de la prison. Joie d'Eudore et des confesseurs. Cymodocée retrouve son père. L'Ange du sommeil.

Le prince des ténèbres regardoit en frémissant de rage la pitié du peuple et la victoire des confesseurs.

« Quoi, s'écria-t-il, j'aurai fait trembler sur » son trône celui que des Anges esclaves ont » nommé le Tout-Puissant; quelques instants » m'auront suffi pour flétrir l'ouvrage des six » jours; l'homme sera devenu ma facile proie; » et, près de triompher du Christ mon dernier » ennemi, un martyr insulteroit à ma puis- » sance? Ah! ranimons contre les Chrétiens la » fureur d'un peuple insensé, et que Rome

« s'enivre aujourd'hui de l'encens des idoles et « du sang des martyrs! »

Il dit, et prend aussitôt la figure, la démarche et la voix de Tagès, chef des Aruspices. Il dépouille sa tête immortelle des restes de sa brillante chevelure, outragée par les feux de l'abîme; les cicatrices que le désespoir et la foudre ont tracées sur son front, se changent en rides vénérables; il cache ses ailes repliées dans les amples contours d'une robe de lin, et courbant son corps sur un bâton augural, il s'avance au devant de la foule qui revenoit du banquet des martyrs.

« Peuple Romain, s'écrie-t-il, d'où naît au» jourd'hui cet attendrissement sacrilége? Quoi, » votre Empereur vous prépare des spectacles, » et vous pleurez sur des scélérats, vil rebut des » nations? Soldats, on renverse vos aigles, et » vous vous laissez toucher! Que diroient les Sci» pion et les Camille, s'ils revoyoient la lumière? » Bannissez une compassion criminelle, et au » lieu de plaindre ici les ennemis du Ciel et des » hommes, allez prier dans vos temples pour le » salut du prince, et célébrer la fête de vos » dieux. »

En prononçant ces paroles, l'Ange rebelle souffle sur la foule inconstante un esprit de vertige et de fureur. La soif du sang et des plaisirs

s'allume dans les âmes où la piété s'éteint tout-à-coup. Un victimaire s'écrie :

« O ciel, quel prodige frappe mes regards! J'ai laissé Tagès au Capitole, et je le retrouve ici. Romains, n'en doutez pas, c'est quelque divinité cachée sous la figure du chef des Aruspices, qui vient vous reprocher votre pitié coupable, et vous annoncer les volontés de Jupiter. »

A ces mots, le Prince des ténèbres disparoît du milieu de la foule, et le peuple, saisi de terreur, court aux autels des idoles, expier un moment d'humanité.

Galérius célébroit à la fois le jour de sa naissance et son triomphe sur les Parthes. Ce jour tomboit aux fêtes de Flore. Afin de se rendre le peuple et les soldats plus favorables, l'Empereur rétablit les fêtes de Bacchus, depuis long-temps supprimées par le sénat. Tant d'horreurs devoient être couronnées par les jeux de l'amphithéâtre, où les prisonniers chrétiens étoient condamnés à mourir.

D'imprudentes largesses, dont la source étoit dans la ruine des citoyens, et surtout dans la dépouille des Fidèles, avoient renversé l'esprit de la foule. Toute licence étoit permise, et même commandée. A la lueur des flambeaux, dans la voie Patricienne, une partie du peuple assistoit à des prostitutions publiques : des courtisanes

nues, rassemblées au son de la trompette, célébroient par des chants obscènes cette Flore qui laissa sa fortune impudique à un peuple alors rempli de pudeur. Galérius montoit au Capitole sur un char tiré par des éléphants; devant lui marchoit la famille captive de Narsès, roi des Perses. Les danses et les hurlements des Bacchantes varioient et multiplioient le désordre. Des outres et des amphores sans nombre étoient ouvertes près des fontaines, et aux carrefours de la ville. On se barbouilloit le visage de lie, on pétrissoit la boue avec le vin. Bacchus paroissoit élevé sur un tréteau. Ses prêtresses agitoient autour de lui des torches enflammées, des thyrses entourés de pampres de vigne, et bondissoient au son des cymbales, des tambours et des clairons; leurs cheveux flottoient au hasard : elles étoient vêtues de la peau d'un cerf, rattachée sur leurs épaules par des couleuvres qui se jouoient autour de leurs cous. Les unes portoient dans leurs bras des chevreaux naissants; les autres présentoient la mamelle à des louveteaux; toutes étoient couronnées de branches de chêne et de sapin; des hommes déguisés en Satyres les accompagnoient, traînant un bouc orné de guirlandes. Pan se montroit avec sa flûte; plus loin s'avançoit Silène; sa tête, appesantie par le vin, rouloit de l'une à l'autre épaule; il étoit

monté sur un âne et soutenu par des Faunes et des Sylvains. Une Ménade portoit sa couronne de lierre, un Égypan sa tasse demi-pleine; le bruyant cortége trébuchoit en marchant, et buvoit à Bacchus, à Vénus et à l'Injure. Trois chœurs chantoient alternativement :

« Chantons Evohé, redisons sans cesse : Evohé, » Evohé!

» Fils de Sémélé, honneur de Thèbes au bouclier d'or, viens danser avec Flore, épouse de » Zéphyre et reine des fleurs! Descends parmi » nous, ô consolateur d'Ariadne, toi qui parcours les sommets de l'Ismare, du Rhodope » et du Cythéron! Dieu de la joie, enfant de la » fille de Cadmus, les nymphes de Nyssa t'élevèrent, par le secours des Muses, dans une » caverne embaumée. A peine sorti de la cuisse » de Jupiter, tu domptas les humains rebelles à » ton culte. Tu te moquas des pirates de Tyrsène, qui t'enlevoient comme l'enfant d'un » mortel. Tu fis couler un vin délicieux dans » le noir vaisseau, et tomber du haut des » voiles les branches d'une vigne féconde; un » lierre chargé de ses fruits entoura le mât verdoyant; des couronnes couvrirent les bancs » des rameurs; un lion parut à la poupe, les » matelots, changés en dauphins, s'élancèrent

» dans les vagues profondes. Tu riois, ô roi
» Evohé !

» Chantons Evohé, redisons sans cesse : Evohé,
» Evohé !

» Nourrisson des Hyades et des Heures, élève
» des Muses et de Silène, toi qui as les yeux
» noirs des Grâces, les cheveux dorés d'Apol-
» lon, et sa jeunesse immortelle, ô Bacchus !
» quitte les bords de l'Inde soumise, et viens ré-
» gner sur l'Italie. On y recueille les vins de Fa-
» lerne et de Cécube : deux fois l'année le fruit
» mûri pend à l'arbre, et l'agneau à la mamelle
» de sa mère. On voit voler dans nos campagnes
» des chevaux ardents pour la course, et paître
» le long du Clitumne les taureaux sans taches
» qui marchent au Capitole, devant le triom-
» phateur romain. Deux mers apportent à nos
» rivages les trésors du monde. L'airain, l'ar-
» gent et l'or coulent en ruisseaux dans les en-
» trailles de cette terre sacrée. Elle a donné
» naissance à des peuples fameux, à des héros
» plus fameux encore. Salut, terre féconde, terre
» de Saturne, mère des grands hommes ! Puisses-
» tu porter long-temps les trésors de Cérès, et
» tressaillir au cri d'Evohé !

» Chantons Evohé, redisons sans cesse : Evohé,
» Evohé ! »

Hélas, les hommes habitent la même terre; mais combien ils diffèrent entre eux! Pourroit-on prendre pour des frères et des citoyens d'une même cité ces habitants, dont les uns passent les jours dans la joie, et les autres dans les pleurs; les heureux qui chantent un hymen, et les infortunés qui célèbrent des funérailles? Qu'il étoit touchant, dans le délire de Rome païenne, de voir les Chrétiens offrir humblement à Dieu leurs prières, déplorer des excès criminels, et donner tous les exemples de la modestie et de la raison au milieu de la débauche et de l'ivresse! Quelques autels secrets dans les cachots, au fond des catacombes, sur les tombeaux des martyrs, rassembloient les Fidèles persécutés. Ils jeûnoient, ils veilloient, victimes volontaires, pour expier les crimes du monde; et tandis que les noms de Flore et de Bacchus retentissoient dans les hymnes abominables, au milieu du sang et du vin, les noms de Jésus-Christ et de Marie se répétoient en secret dans de chastes cantiques au milieu des larmes.

Tous les Chrétiens se tenoient renfermés dans leurs maisons, évitant à la fois la fureur du peuple et le spectacle de l'idolâtrie. On ne voyoit errer au dehors que quelques prêtres attachés au service des hospices et des prisons, des diacres

chargés de sauver les pauvres voués à la mort par Galérius, des femmes qui recueilloient les esclaves abandonnés par leurs maîtres, et les enfants exposés par leurs mères. O charité des premiers Fidèles! Leur trépas étoit le principal ornement des fêtes païennes; et ils s'occupoient du sort des idolâtres, comme si les idolâtres eussent été pour eux des frères pleins de compassion et de tendresse!

Cependant, après avoir repoussé les assauts du Prince des ténèbres, les martyrs victorieux étoient rentrés dans leurs cachots : ainsi jadis, sous les murs d'Ilion, une troupe de héros s'élançoit sur l'ennemi qui tenoit la ville assiégée; les travaux sont détruits, les fossés comblés, les palissades arrachées, et les fils de Laomédon rentrent triomphants dans leurs sacrés remparts. Mais Eudore, fatigué du dernier combat, ne peut soulever sa tête abattue : en vain les évêques lui parlent, le consolent, élèvent aux cieux son courage, il reste muet et insensible à leurs discours. L'image des nouveaux périls de Cymodocée ne peut sortir de sa mémoire. Quels doivent être les tourments de ce martyr! Déjà, presque assis sur les nuées, il a pu balancer, et peut-être balance encore entre la honte de l'apostasie, l'éternité des douleurs de l'Enfer, et les maux qu'il endure en ce moment!

Le fils de Lasthénès ignoroit qu'il avoit été trompé à dessein par le juge. Festus étoit l'ami du préfet de Rome, et cette raison seule l'eût empêché de livrer Cymodocée à Hiéroclès. Mais Festus avoit d'ailleurs été frappé des réponses et de la magnanimité d'Eudore. En descendant du tribunal, il s'étoit rendu au palais de Galérius, et avoit supplié l'Empereur de nommer un autre juge aux Chrétiens :

« Il n'est plus besoin de juges, s'écria le tyran irrité. Ces scélérats se font une gloire de leurs supplices, et l'entêtement qu'ils y mettent corrompt le peuple et les soldats. Avec quelle insolence a osé souffrir le chef de ces impies! Je ne veux plus qu'on perde le temps à les tourmenter. Je condamne aux bêtes tous les Chrétiens des prisons, sans distinction d'âge ni de sexe, pour le jour de ma naissance. Allez, et publiez cet arrêt. »

Festus connoissoit la violence de Galérius : il ne répliqua point. Il sortit, et fit déclarer les ordres du prince, mais en se disant comme Pilate :

« Je suis innocent de la mort de ces justes. »

Lorsque Hiéroclès vint le trouver au milieu de la nuit, il se sentit saisi d'une nouvelle pitié pour Eudore. Un homme naturellement cruel, comme l'étoit le juge des Chrétiens, peut toute-

fois être ennemi de la bassesse; il fut indigné des lâches desseins du ministre tombé; il lui vint en pensée de profiter de la proposition de ce méchant, pour sauver le fils de Lasthénès en l'engageant à sacrifier aux dieux. Il écrivit alors la lettre qu'Eudore reçut au repas funèbre.

Dieu, qui vouloit le triomphe de son Église, faisoit tourner à la gloire des martyrs tout ce qui auroit pu leur ravir la couronne. Ainsi la fermeté d'Eudore dans les supplices ne fit que hâter la mort de ses compagnons; et la lettre de Festus aggrava des maux qu'elle étoit destinée à prévenir. Galérius, instruit de la scène du banquet, cassa les centurions qui avoient montré quelque respect pour leur ancien général; on éloigna de Rome, sous différents prétextes, les légions étrangères; et les Prétoriens gorgés de vin et d'or, eurent seuls la garde de la ville. Le nom de Cymodocée, d'Eudore et d'Hiéroclès frappant de nouveau les oreilles de l'Empereur, le plongea dans une violente colère : Galérius désigna particulièrement l'épouse d'Eudore pour le massacre du lendemain; il ordonna que le fils de Lasthénès parût seul, et le premier, dans l'amphithéâtre, le privant ainsi du bonheur de mourir avec ses frères; enfin, il commanda de jeter Hiéroclès au fond d'un vaisseau, et de le conduire au lieu de son exil.

Cette sentence, subitement portée à Hiéroclès, lui donna le coup de la mort. La patience et la miséricorde de Dieu touchoient à leur terme, et la justice alloit commencer. A peine Hiéroclès étoit sorti de la maison du juge, qu'il se sentit de nouveau frappé par le glaive de l'Ange exterminateur. Dans un instant la maladie dont il est dévoré ne laisse plus aux médecins aucune espérance. Les Païens, qui regardent la lèpre comme une malédiction du Ciel, s'éloignent de l'apostat; ses esclaves même l'abandonnent. Délaissé du monde entier, il ne trouve de secours que dans les hommes qu'il a si cruellement poursuivis. Les Chrétiens, dont la charité ose seule braver toutes les misères humaines, ouvrent leurs hospices à leur persécuteur. Là, couché près d'un confesseur mutilé, Hiéroclès voit ses douleurs soulagées par la même main qui vient de panser les plaies d'un martyr. Mais tant de vertus ne font qu'irriter cet homme repoussé de Dieu; tantôt il appelle à grands cris Cymodocée; tantôt il croit apercevoir Eudore, une épée flamboyante à la main, et le menaçant du haut du ciel. Ce fut au milieu d'un de ces transports qu'on vint lui annoncer le dernier ordre de Galérius. Alors, se soulevant comme un spectre sur son lit pestiféré, le faux sage murmure ces mots d'une voix effrayée et incertaine:

« Je vais me reposer pour jamais. »

Il expire. Effroyable et trompeuse espérance! Cette âme, qui croyoit mourir avec le corps, au lieu d'une nuit profonde et tranquille, aperçoit tout-à-coup au fond du tombeau une lumière prodigieuse. Une voix qui sort du milieu de cette lumière prononce distinctement ces paroles :

« Je suis Celui qui suis. »

A l'instant l'Éternité vivante est révélée à l'âme de l'athée. Trois vérités frappent à la fois cette âme confondue : sa propre existence, celle de Dieu, et la certitude des récompenses sans terme et des châtiments sans fin. Oh, que n'est-elle ensevelie sous les débris de l'Univers, pour se cacher à la face du Souverain Juge! Une force invincible la porte, dans un clin d'œil, nue et tremblante, au pied du tribunal de Dieu. Elle voit, pour un seul moment, celui qu'elle a renié dans le temps, et qu'elle ne verra plus dans l'éternité. Le Tout-Puissant paroît sur les nuées, son Fils est assis à sa droite, l'armée des Saints l'environne; l'Enfer accourt pour réclamer sa proie. L'Ange protecteur d'Hiéroclès, confus et touché jusqu'aux larmes, se tient encore auprès de l'infortuné.

« Ange, dit le Souverain Arbitre, pourquoi » n'as-tu pas défendu cette âme?

— « Seigneur, répond l'Ange se voilant de ses » ailes, vous êtes le Dieu des miséricordes! »

— « Créature, dit la même voix, l'Ange ne t'au- » roit-il pas donné des avertissements salutaires? »

L'âme, dans une terreur profonde, s'étoit jugée elle-même, et elle ne répondit point.

« Elle est à nous, s'écrièrent les Anges re- » belles : cette âme a trompé le monde par une » fausse sagesse; elle a persécuté l'innocence, » outragé la pudeur, versé le sang innocent; elle » ne s'est point repentie. »

— « Ouvrez le Livre de vie, dit l'Ancien des jours. »

Un prophète ouvrit le Livre de vie : le nom d'Hiéroclès étoit effacé.

« Va, maudit, aux feux éternels, dit le juge » incorruptible. »

A l'instant l'âme de l'athée commence à haïr Dieu de la haine des réprouvés, et tombe en des profondeurs brûlantes. L'enfer s'ouvre pour la recevoir, et se referme sur elle en prononçant :

« L'éternité! »

L'écho de l'abîme répète :

« L'éternité! »

Le Père des humains, qui vient de punir le crime, songe à couronner l'innocence.

Il est dans le ciel une Puissance divine, compagne assidue de la religion et de la vertu; elle nous aide à supporter la vie, s'embarque avec nous pour nous montrer le port dans les tempêtes, également douce et secourable aux voyageurs célèbres, aux passagers inconnus. Quoique ses yeux soient couverts d'un bandeau, ses regards pénètrent l'avenir; quelquefois elle tient des fleurs naissantes dans sa main, quelquefois une coupe pleine d'une liqueur enchanteresse; rien n'approche du charme de sa voix, de la grâce de son sourire; plus on avance vers le tombeau, plus elle se montre pure et brillante aux mortels consolés; la Foi et la Charité lui disent: « Ma sœur! » et elle se nomme l'Espérance.

L'Éternel ordonne à ce beau Séraphin de descendre vers Cymodocée, et de lui montrer de loin les joies célestes, afin de la soutenir au milieu des tribulations de la terre. Un faux rapport avoit interrompu pour quelques instants les chagrins de la jeune chrétienne. Le bruit s'étoit répandu dans Rome qu'Eudore venoit de recevoir sa grâce : la lettre de Festus, et la scène du Repas Libre mal expliquée, avoient donné naissance à cette rumeur populaire. Blanche s'étoit empressée de communiquer ce faux rapport comme une nouvelle certaine à la fille de Démodocus; mais combien Blanche se repentit de

son indiscrète bonté, lorsqu'elle connut le véritable destin d'Eudore, et l'arrêt qui condamnoit à mort tous les Chrétiens des prisons! Sævus, plein d'une brutale joie, lui commande de porter à Cymodocée le vêtement des femmes martyres. C'étoit une tunique bleue, une ceinture noire, des brodequins noirs, un manteau noir, et un voile blanc. La foible et désolée gardienne accomplit en pleurant son message de douleur. Elle n'eut pas la force de détromper l'orpheline, et de lui apprendre son sort.

« Voilà, lui dit-elle, ma sœur, un vêtement nouveau. Que la paix du Seigneur soit avec vous! »

— « Qu'est-ce que ce vêtement? dit Cymodocée. Est-ce ma robe nuptiale? Est-ce mon époux qui me l'envoie? »

— « C'est pour lui qu'il la faut prendre, répliqua la femme du gardien. »

— « Oh! dit Cymodocée pleine de joie, mon époux a reçu sa grâce, nous achèverons notre hymen! ».

Blanche avoit le cœur brisé; elle se contenta de dire :

« Priez, ma sœur, pour vous et pour moi! »

Elle sortit.

Demeurée seule avec le vêtement de gloire, Cymodocée le considère, et le prend dans ses mains charmantes.

« On m'ordonne, dit-elle, de me parer pour mon époux; il faut obéir. »

Aussitôt elle revêt la tunique, qu'elle rattache avec la ceinture; les brodequins couvrent ses pieds plus blancs que le marbre de Paros; elle jette le voile sur sa tête, et suspend à son épaule le manteau : telle la Muse des mensonges nous peint la Nuit, mère de l'Amour, enveloppée de ses voiles d'azur et de ses crêpes funèbres; telle Marcie (moins jeune, moins belle, moins vertueuse) se montra aux yeux du dernier Caton, quand elle le réclama pour époux au milieu des malheurs de Rome, et qu'elle parut à l'autel de l'Hymen avec l'habit d'une veuve éplorée. Cymodocée ne sait pas qu'elle porte la robe de la mort! Elle se regarde dans ce triste appareil, qui la rend cent fois plus touchante; elle se rappelle le jour où elle se couvrit des ornements des Muses pour aller avec son père remercier la famille de Lasthénès.

« Ma robe nuptiale, disoit-elle, n'est pas aussi éclatante; mais elle plaira peut-être davantage à mon époux, parce que c'est une robe chrétienne. »

Le souvenir de son premier bonheur et du doux pays de la Grèce inspira la fille d'Homère. Elle s'assit devant la fenêtre de la prison, et reposant sur sa main sa tête embellie du voile

des martyres, elle soupira ces paroles harmonieuses :

« Légers vaisseaux de l'Ausonie, fendez la mer » calme et brillante ! Esclaves de Neptune, abandonnez la voile au souffle amoureux des vents ! » Courbez-vous sur la rame agile. Reportez-moi » sous la garde de mon époux et de mon père, » aux rives fortunées du Pamisus.

» Volez, oiseaux de Libye, dont le cou flexible » se courbe avec grâce, volez au sommet de » l'Ithome, et dites que la fille d'Homère va re- » voir les lauriers de la Messénie !

» Quand retrouverai-je mon lit d'ivoire, la lu- » mière du jour si chère aux mortels, les prairies » émaillées de fleurs qu'une eau pure arrose, que » la pudeur embellit de son souffle?

» J'étois semblable à la tendre génisse sortie » du fond d'une grotte, errante sur les monta- » gnes, et nourrie au son des instruments cham- » pêtres. Aujourd'hui, dans une prison solitaire, » sur la couche indigente de Cérès !...

» Mais d'où vient qu'en voulant chanter comme » la fauvette, je soupire comme la flûte consa- » crée aux morts? Je suis pourtant revêtue de la » robe nuptiale; mon cœur sentira les joies et

» les inquiétudes maternelles; je verrai mon fils
» s'attacher à ma robe, comme l'oiseau timide
» qui se réfugie sous l'aile de sa mère. Et ne suis-je
» pas moi-même un jeune oiseau ravi au sein
» paternel !

» Que mon père et mon époux tardent à pa-
» roître! Ah! s'il m'étoit permis d'implorer encore
» les Grâces et les Muses! Si je pouvois interroger
» le Ciel dans les entrailles de la victime! Mais
» j'offense un Dieu que je connois à peine : re-
» posons-nous sur la Croix. »

Déjà la nuit enveloppoit Rome enivrée. Tout-à-coup les portes de la prison s'ouvrent, et le centurion chargé de lire aux Chrétiens la sentence de l'Empereur paroît devant Cymodocée. Il étoit accompagné de plusieurs soldats; quelques autres, arrêtés dans les cours extérieures, retenoient le gardien, et lui prodiguoient le vin des idoles.

Comme une colombe, que le chasseur a surprise dans le creux d'un rocher, reste immobile de frayeur, et n'ose s'envoler dans les plaines du ciel, ainsi la fille de Démodocus demeure frappée d'étonnement et de crainte, sur le siége à demi brisé où elle étoit assise. Les soldats allument un flambeau. O prodige! l'épouse d'Eudore reconnoît Dorothé sous l'habit du centurion! Dorothé

contemple à son tour, sans pouvoir parler, cette femme dans l'appareil du martyre! Jamais il ne l'avoit vue si belle : la tunique bleue, le manteau noir, faisoient éclater la blancheur de son teint; et ses yeux, fatigués par les pleurs, avoient une douceur angélique : elle ressembloit à un tendre narcisse qui penche sa tête languissante au bord d'une eau solitaire. Dorothé et les autres Chrétiens, déguisés en soldats, lèvent les bras au ciel et fondent en larmes.

« C'est toi, compagnon de mes courses loin de ma patrie! s'écria la jeune Messénienne en se mettant à genoux et tendant les mains à Dorothé. Tu visites enfin ton Esther! Mortel généreux, viens-tu guider mes pas vers mon père et vers mon époux? Que la nuit eût été longue sans toi! »

Dorothé, la voix entrecoupée par les pleurs, répondit :

« Cymodocée, vous connoissez donc votre sort? Cette robe... »

— « C'est ma robe nuptiale, dit la vierge ingénue. Mais si tout est fini, si mon époux est sauvé, si je suis libre, pourquoi ces pleurs et ce mystère? »

— « Fuyons, repartit Dorothé; enveloppez-vous dans cette toge, nous n'avons pas un moment à perdre. Accompagné de ces braves amis, je me

suis glissé dans votre prison à la faveur de ce déguisement ; j'ai montré la sentence de l'Empereur : Sævus m'a pris pour le centurion qui vient vous annoncer l'arrêt fatal. »

— « Quel arrêt ? dit la fille d'Homère. »

— « Vous ne savez donc pas, repartit Dorothé, que les Chrétiens des prisons sont condamnés à mourir demain dans l'amphithéâtre ? »

— « Mon époux est-il compris dans cet arrêt ? dit la nouvelle Chrétienne en se levant avec une gravité qu'elle n'avoit pas encore montrée ; parlez, ne me trompez pas. Je ne connois point le serment inviolable des Chrétiens ; autrefois j'aurois juré par l'Erèbe et par le génie de mon père. Voilà votre livre sacré ; il est écrit dans ce livre : « Vous ne mentirez pas. » Jurez donc sur l'Évangile qu'Eudore est sauvé. »

Dorothé pâlit ; les yeux noyés de larmes, il s'écria :

« Femme, voulez-vous donc que je vous parle de la gloire dont votre époux s'est couvert, et de celle qui l'attend encore ? »

Cymodocée trembla comme le palmier frappé de la foudre.

« Vos paroles, dit-elle, ont descendu dans mon cœur comme un glaive. Je vous entends ! Et vous voulez que je fuie ! Je ne reconnois pas là les maximes d'un Chrétien ! Eudore est couvert de

plaies pour son Dieu ; il combattra demain les bêtes féroces, et l'on me conseille de me soustraire à mon sort, de l'abandonner au sien ! Je sens à mes côtés je ne sais quelle Espérance qui me fait entrevoir un bonheur et des beautés divines. Si quelquefois, foible et découragée, j'ai jeté un regard complaisant sur la vie, toutes ces craintes sont dissipées. Non, l'eau du Jourdain n'aura pas coulé en vain sur ma tête ! Je vous salue, robe sacrée, dont je ne connoissois pas le prix ! Je le vois, vous êtes la robe du martyre ! La pourpre qui vous teindra demain sera immortelle, et me rendra plus digne de paroître devant mon époux ! »

En prononçant ces mots, Cymodocée, saisie d'un enthousiasme divin, portoit sa robe à ses lèvres, et la baisoit avec respect.

« Hé bien, s'écria Dorothé, si vous ne voulez pas nous suivre, nous périrons tous avec vous ; nous demeurerons ici, nous nous déclarerons Chrétiens, et demain vous nous conduirez à l'amphithéâtre. Mais, quoi ! la religion vous commande-t-elle cette barbarie ? Vous voulez mourir sans recevoir la bénédiction de votre père, sans embrasser ce vieillard qui vous attend, et que votre résolution va conduire au tombeau ! Ah ! si vous l'aviez vu souiller ses cheveux avec des cendres brûlantes, déchirer ses habits, se rouler au pied

des murs de votre prison, Cymodocée, vous vous laisseriez attendrir. »

Comme la glace qu'une seule nuit a formée dans les premiers jours du printemps se fond aux rayons du soleil; comme la fleur près d'éclore brise la légère enveloppe du bouton qui la retient: ainsi la résolution de Cymodocée s'évanouit à ces paroles; ainsi, la piété filiale éclate et refleurit au fond de son cœur. Elle ne peut se résoudre à compromettre les hommes généreux qui s'exposent pour la sauver; elle ne peut mourir sans chercher à consoler Démodocus : elle garde un moment le silence; elle écoute les conseils de l'Ange des espérances célestes, qui parle à son âme; puis soudain, renfermant en elle-même un projet sublime :

« Allons revoir mon père! »

Les Chrétiens, au comble de la joie, couvrent d'un casque les cheveux de la jeune fille; ils enveloppent Cymodocée dans une de ces toges blanches bordées de pourpre, que les adolescents prenoient à Rome, au sortir de l'enfance: on eût cru voir la légère Camille, le bel Ascagne, ou l'infortuné Marcellus. Les Chrétiens placent la fille d'Homère au milieu d'eux; ils éteignent les flambeaux, sortent tous ensemble, et laissent le gardien, plongé dans l'ivresse, fermer soigneusement des cachots vides.

La troupe sainte se disperse dans la nuit, et Zacharie va porter à Eudore la nouvelle de la délivrance de Cymodocée.

Déjà l'on connoissoit dans la prison de Saint-Pierre le mensonge généreux du billet de Festus, et le fils de Lasthénès étoit soulagé d'une douleur insupportable. Mais lorsque Zacharie vint lui dire que la brebis étoit sortie de la caverne des lions, il poussa un cri de joie qui fut répété par tous les martyrs. Les confesseurs, en admirant les Fidèles qui combattoient pour la foi, ne désiroient point voir couler le sang de leurs frères. Les victimes, attristées par le deuil du fils de Lasthénès, reprirent leur sérénité : il ne s'agissoit plus que de mourir! On commença par remercier le Dieu qui sauva Joas des mains d'Athalie. Ensuite revinrent les discours graves, les exhortations pieuses : Cyrille parloit avec majesté, Victor avec force, Genès avec gaîté, Gervais et Protais avec une onction fraternelle; Perséus, le descendant d'Alexandre, offroit des leçons tirées de l'histoire; Thraséas, l'hermite du Vésuve, enveloppoit ses maximes dans des images riantes.

« Puisque toute la vie, disoit-il à Perséus, se réduit à quelques jours, que vous seroit-il revenu des grandeurs de votre naissance? Que vous importe aujourd'hui d'avoir accompli le voyage

dans un esquif, ou sur une trirème? L'esquif même est préférable, car il vogue sur le fleuve auprès de la terre qui lui présente mille abris; le vaisseau navigue sur une mer orageuse où les ports sont rares, les écueils fréquents, et où souvent on ne peut jeter l'ancre, à cause de la profondeur de l'abîme. »

Tels étoient la liberté d'esprit, l'enjouement, les grâces de ces hommes, qui passoient leur dernière nuit sur la terre. Les jeunes et les vieux martyrs, animés du souffle de l'Esprit-Saint, répandoient tous les trésors des vertus, et présentoient réunis et confondus les fruits les plus aimables de la sagesse : tels sont les champs fertiles de la Campanie; le jeune froment est semé à l'ombre du vieux peuplier qui porte la vigne; bientôt le chaume jaunissant monte pour chercher la grappe rougie qui descend à son tour vers les épis dorés; un vent du ciel se glisse parmi les berceaux, agite les peupliers, les épis, les guirlandes de la vigne, et mêle les douces odeurs des moissons, des jardins et des bois.

Mais Dorothé, comme un courageux pasteur, s'est ouvert un chemin à travers la foule idolâtre. Sur le flanc du mont Esquilin s'élevoit une retraite qu'avoit habitée Virgile; un laurier planté à la porte s'offroit à la vénération du peuple. Dorothé, aux jours de sa puissance,

avoit acheté cette demeure pour l'embellir. C'est là qu'il vient cacher la fille d'Homère. Démodocus remplissoit déjà cet asile écarté du bruit de ses pleurs. Le vieillard étoit assis dans la poussière, sous un portique : il croit voir deux guerriers s'avancer à travers les ombres :

« Qui êtes-vous? s'écrie-t-il d'une voix éclatante. Fantômes envoyés par les sanglantes Euménides, venez-vous m'entraîner dans la nuit du Tartare? Êtes-vous des Génies chrétiens qui m'annoncez la mort de ma fille? Tombe le Christ et ses temples, tombe le Dieu qui attache à la Croix ses adorateurs! »

— « Ce sont eux cependant qui te ramènent ta fille, dit Cymodocée en se jetant au cou de son père. »

Le casque de la jeune martyre roule à terre, ses cheveux descendent sur ses épaules : le guerrier devient une vierge charmante. Démodocus perd l'usage de ses sens; on s'empresse de le faire revenir à la vie; on lui explique des mystères que dans sa joie il peut à peine comprendre. Cymodocée le soulage par des paroles et par des caresses :

« O mon père, je te retrouve enfin, après une séparation cruelle! Me voilà donc encore à tes pieds! C'est moi, c'est ta Cymodocée, pour qui ta bouche apprit à prononcer le tendre nom de fille. Tu me reçus dans tes bras à ma naissance.

Tu me comblas de tes caresses et de tes bénédictions. Que de fois suspendue à tes bras, que de fois j'ai promis de te rendre le plus heureux des mortels; et j'ai pu faire couler des larmes de tes yeux! O mon père! est-ce toi que je presse sur mon sein? Ah! jouissons bien de ces moments d'un bonheur inespéré! Tu le sais: le ciel est prompt à reprendre les dons qu'il nous fait. »

Alors Démodocus :

« Gloire de mes ancêtres, fille plus précieuse à mon cœur que la lumière qui éclaire les ombres heureuses dans l'Élysée, pourrois-je te raconter mes douleurs! Comme je te cherchois aux lieux où je t'avois vue et autour de ces prisons qui te déroboient à mon amour! Ah! me disois-je, je ne préparerai point sa couche nuptiale; je n'allumerai point la torche de son hyménée; je resterai seul sur la terre, où les dieux m'auront enlevé ma couronne et ma joie! Lorsque je serrois ma fille dans mes bras aux rivages de l'Attique, je l'embrassois donc pour la dernière fois? Quel doux regard elle attachoit sur moi! Comme elle me sourioit avec tendresse! Étoit-ce là son dernier sourire? O traits chéris que j'ai retrouvés! ô front où se peignent la candeur et l'innocence, vous semblez faits pour le bonheur! Quel plaisir de sentir palpiter ce cœur

jeune et plein de vie sur ce cœur vieilli et épuisé par la douleur ! »

Tels sont les gémissements de Démodocus et de Cymodocée : Alcyon, qui bâtit son nid sur les vagues, fait entendre avec ses petits de douces plaintes dans le berceau flottant que la vaste mer doit bientôt engloutir. Dorothé fait apporter des flambeaux, et conduit le père et la fille dans une salle où l'on avoit préparé deux lits; il se retire et les laisse à leur tendresse. La nuit entière se fût écoulée dans des récits mutuels et de touchantes caresses, si le prêtre des dieux, se jetant tout-à-coup aux pieds de Cymodocée, ne se fût écrié :

« O ma fille, mets un terme à mes craintes et à mes malheurs! Abjure des autels qui t'exposent sans cesse à de nouvelles persécutions; reviens au culte de ton père. Hiéroclès n'est plus à craindre. Celui qui devoit être ton époux.... »

Cymodocée se précipite à son tour aux genoux du vieillard :

« Mon père à mes pieds! s'écrie-t-elle en relevant Démodocus. Ah! je n'ai pas la force de supporter cette épreuve. O mon père, épargnez une fille pleine de foiblesse, ne la séduisez pas; laissez-lui le Dieu de son époux! Si vous saviez combien ce Dieu a augmenté pour vous mon respect et mon amour! »

— « Ce Dieu, dit Démodocus, a voulu me ravir ma fille; il t'enlève ton époux! »

—« Non, dit Cymodocée, je ne perdrai point Eudore : il vivra toujours, sa gloire rejaillira sur moi. »

— « Quoi, reprit le prêtre d'Homère, tu ne perdras point Eudore descendu au tombeau? »

—« Il n'est point de tombeau pour lui, dit la vierge inspirée : on ne pleure point les Chrétiens morts pour leur Dieu, comme on pleure les autres hommes. »

Cependant Cymodocée, qui cache un profond dessein dans son cœur, invite son père à se reposer. Elle le contraint par ses prières à se jeter sur un lit. Le vieillard ne pouvoit se résoudre à perdre un moment des yeux sa fille retrouvée; il croyoit toujours qu'elle alloit lui échapper : ainsi, lorsqu'un homme a été longtemps poursuivi par un songe funeste, au moment de son réveil il voit encore l'image effrayante, et la naissante aurore ne rassure point ses esprits. Cymodocée se plaint de la fatigue qu'elle éprouve; elle s'incline sur le second lit à l'autre extrémité de la salle, et adresse tout bas cette prière à l'Éternel :

« Dieu inconnu, qui pénètres le fond de mon » cœur; Dieu qui as vu mourir ton Fils unique, si » mes desseins te sont agréables, fais descendre

» vers mon père un de ces Esprits qu'on appelle » tes Anges : ferme ses yeux appesantis par les » larmes, et souviens-toi de lui quand je l'aurai » quitté pour toi. »

Elle dit, et sa prière, sur des ailes de flamme, s'envole au sein de l'Éternel. L'Éternel la reçoit dans sa miséricorde, et l'Ange du sommeil abandonne aussitôt les voûtes éthérées. Il tient à la main son sceptre d'or qui lui sert à calmer les peines des justes. Il franchit d'abord la région des soleils, et s'abaisse vers la terre, où le conduit un long cri de douleurs. Descendu sur ce globe, il s'arrête un moment au plus haut sommet des montagnes de l'Arménie; il cherche des yeux les déserts où furent les campagnes d'Éden; il se souvient du premier sommeil de l'homme, alors que Dieu tira du côté d'Adam la belle compagne qui devoit perdre et sauver la race humaine. Bientôt il prend son vol vers le mont Liban; il voit au dessous de lui les vallées profondes, les torrents blanchis, les cèdres sublimes; il touche aux plaines innocentes où les Patriarches goûtoient ses dons sous un palmier. Il plane ensuite sur les mers de Sidon et de Tyr, et laissant au loin l'exil de Teucer, la tombe d'Aristomène, la Crète chérie des rois, la Sicile aimée des pasteurs, il découvre les bords de l'Italie. Il fend les airs sans bruit et sans agi-

ter ses ailes; il répand sur son passage la fraîcheur et la rosée; il paroît : les flots s'assoupissent, les fleurs s'inclinent sur leurs tiges, la colombe cache sa tête sous son aile, et le lion s'endort dans son antre. Les sept collines de la ville éternelle s'offrent enfin aux regards de l'Ange consolateur. Il voit avec horreur un million d'idolâtres troubler le calme de la nuit : il les abandonne à leur coupable veille; il est sourd à la voix de Galérius; mais il ferme, en passant, les yeux des martyrs; il vole à la retraite solitaire de Démodocus. Ce père infortuné s'agitoit, brûlant, sur sa couche; le messager divin étend son sceptre pacifique, et touche les paupières du vieillard : Démodocus tombe à l'instant dans un repos profond et délicieux. Il n'avoit connu jusqu'alors que ce Sommeil frère de la Mort, habitant des Enfers, enfant de ces Démons appelés dieux parmi les hommes; il ignoroit ce Sommeil de vie qui vient du ciel; charme puissant composé de paix et d'innocence, qui n'amène point de songes, qui n'appesantit point l'âme, et qui semble être une douce vapeur de la vertu. L'Ange du repos n'ose approcher de Cymodocée : il s'incline avec respect devant cette vierge qui prie, et la laissant sur la terre, il va l'attendre dans le ciel.



LIVRE VINGT-QUATRIÈME.

SOMMAIRE.

Adieux à la Muse. Maladie de Galérius. L'amphithéâtre de Vespasien. Eudore est conduit au martyre. Michel plonge Satan dans l'abîme. Cymodocée s'échappe d'auprès de son père, et vient trouver Eudore à l'amphithéâtre. Galérius apprend que Constantin a été proclamé César. Martyre des deux époux. Triomphe de la religion chrétienne.

O MUSE, qui daignas me soutenir dans une carrière aussi longue que périlleuse, retourne maintenant aux célestes demeures! J'aperçois les bornes de la course; je vais descendre du char, et pour chanter l'hymne des morts, je n'ai plus besoin de ton secours. Quel François ignore aujourd'hui les cantiques funèbres? Qui de nous n'a mené le deuil autour d'un tombeau, n'a fait retentir le cri des funérailles? C'en est fait, ô Muse, encore un moment, et pour toujours j'abandonne tes autels! Je ne dirai plus les amours et les songes séduisants des

hommes : il faut quitter la lyre avec la jeunesse. Adieu, consolatrice de mes jours, toi qui partageas mes plaisirs, et bien plus souvent mes douleurs! Puis-je me séparer de toi sans répandre de larmes! J'étois à peine sorti de l'enfance, tu montas sur mon vaisseau rapide, et tu chantas les tempêtes qui déchiroient ma voile; tu me suivis sous le toit d'écorce du Sauvage, et tu me fis trouver dans les solitudes américaines les bois du Pinde. A quel bord n'as-tu pas conduit mes rêveries ou mes malheurs? Porté sur ton aile, j'ai découvert au milieu des nuages les montagnes désolées de Morven, j'ai pénétré les forêts d'Erminsul, j'ai vu couler les flots du Tibre, j'ai salué les oliviers du Céphise et les lauriers de l'Eurotas. Tu me montras les hauts cyprès du Bosphore, et les sépulcres déserts du Simoïs. Avec toi je traversai l'Hermus rival du Pactole; avec toi j'adorai les eaux du Jourdain, et je priai sur la montagne de Sion. Memphis et Carthage nous ont vu méditer sur leurs ruines; et dans les débris des palais de Grenade, nous évoquâmes les souvenirs de l'honneur et de l'amour. Tu me disois alors :

« Sache apprécier cette gloire dont un obscur » et foible voyageur peut parcourir le théâtre en » quelques jours. »

O Muse, je n'oublierai point tes leçons! Je ne

laisserai point tomber mon cœur des régions élevées où tu l'as placé. Les talents de l'esprit que tu dispenses s'affoiblissent par le cours des ans ; la voix perd sa fraîcheur, les doigts se glacent sur le luth ; mais les nobles sentiments que tu inspires peuvent rester quand tes autres dons ont disparu. Fidèle compagne de ma vie, en remontant dans les cieux laisse-moi l'indépendance et la vertu. Qu'elles viennent ces Vierges austères, qu'elles viennent fermer pour moi le livre de la Poésie, et m'ouvrir les pages de l'Histoire. J'ai consacré l'âge des illusions à la riante peinture du mensonge : j'emploîrai l'âge des regrets au tableau sévère de la vérité.

Mais que dis-je! ne l'ai-je point déjà quitté le doux pays du mensonge? Ah, les maux que Galérius a fait souffrir aux Chrétiens ne sont pas de vaines fictions!

Il est temps que le Ciel venge sur l'oppresseur la cause de l'innocence opprimée. L'Ange du Sommeil n'a point voulu prêter l'oreille aux prières de Galérius : il l'a laissé en proie à l'Ange Exterminateur. Le vin de la colère de Dieu, en pénétrant dans les entrailles du persécuteur des Fidèles, a fait éclater un mal caché, fruit de l'intempérance et de la débauche. Depuis la ceinture jusqu'à la tête, Galérius n'est plus qu'un squelette recouvert d'une peau livide, enfoncée

entre des ossements; le bas de son corps est enflé comme une outre, et ses pieds n'ont plus de forme. Lorsqu'au bord d'un vivier couvert de roseaux et de glaïculs, un serpent s'est attaché aux flancs d'un taureau, l'animal se débat dans les nœuds du reptile : il frappe l'air de sa corne; mais bientôt, dompté par le venin, il tombe et se roule en mugissant : ainsi s'agite et rugit Galérius. La gangrène dévore ses intestins. Pour attirer au dehors les vers qui rongent ce maître du monde, on livre à ses plaies affamées des animaux nouvellement égorgés. On invoque Apollon, Esculape, Hygie : vaines idoles qui ne peuvent se défendre elles-mêmes des vers qui leur percent le cœur! Galérius fait trancher la tête aux médecins qui ne trouvent point de remèdes à ses souffrances.

« Prince, lui dit l'un d'entre eux, élevé secrètement dans la foi des Chrétiens, cette maladie est au-dessus de notre art : il faut remonter plus haut. Souvenez-vous de ce que vous avez fait contre les serviteurs de Dieu, et vous saurez à qui vous devez avoir recours. Je suis prêt à mourir comme mes frères; mais les médecins ne vous guériront pas. »

Cette franchise plonge Galérius dans des transports de rage. Il ne peut se résoudre à reconnoître l'impiété de ce titre d'Éternel dont il a

surchargé une vie d'un moment. Sa fureur contre les Chrétiens redouble : loin de vouloir suspendre leurs supplices, il confirme sa première sentence, et n'attend lui-même que le jour pour montrer à l'amphithéâtre le spectacle d'un prince mourant qui vient voir mourir ses sujets.

Son impatience ne fut pas long-temps éprouvée : déjà les flots jaunissants du Tibre, les coteaux d'Albe, les bois de Lucrétile et de Tibur, sourioient aux feux naissants de l'aurore. La rosée brilloit suspendue aux plantes comme une manne : la campagne romaine se montroit tout éclatante de la fraîcheur, et pour ainsi dire de la jeunesse de la lumière. Les monts lointains de la Sabine qu'enveloppoit une vapeur diaphane, se peignoient de la couleur du fruit du prunier, quand sa pourpre violette est légèrement blanchie par sa fleur. On voyoit la fumée s'élever des hameaux, les brouillards fuir le long des collines, et la cime des arbres se découvrir : jamais plus beau jour n'étoit sorti de l'Orient pour contempler les crimes des hommes. O Soleil, sur le trône élevé d'où tu jettes un regard ici-bas, que te font nos larmes et nos malheurs? Ton levant et ton coucher ne peuvent être troublés par le souffle de nos misères; tu éclaires des mêmes rayons le crime et la vertu; les générations passent, et tu poursuis ta course!

Cependant le peuple s'assembloit à l'amphithéâtre de Vespasien : Rome entière étoit accourue pour boire le sang des martyrs. Cent mille spectateurs, les uns voilés d'un pan de leur robe, les autres portant sur la tête une ombelle, étoient répandus sur les gradins. La foule, vomie par les portiques, descendoit et montoit le long des escaliers extérieurs, et prenoit son rang sur les marches revêtues de marbre. Des grilles d'or défendoient le banc des sénateurs de l'attaque des bêtes féroces. Pour rafraîchir l'air, des machines ingénieuses faisoient monter des sources de vin et d'eau safranée, qui retomboient en rosée odoriférante. Trois mille statues de bronze, une multitude infinie de tableaux, des colonnes de jaspe et de porphyre, des balustres de cristal, des vases d'un travail précieux, décoroient la scène. Dans un canal creusé autour de l'arène, nageoient un hippopotame et des crocodiles; cinq cents lions, quarante éléphants, des tigres, des panthères, des taureaux, des ours accoutumés à déchirer des hommes, rugissoient dans les cavernes de l'amphithéâtre. Des gladiateurs non moins féroces essayoient çà et là leurs bras ensanglantés. Auprès des antres du trépas s'élevoient des lieux de prostitution publique : des courtisanes nues et des femmes romaines du premier rang augmentoient, comme aux jours

de Néron, l'horreur du spectacle, et venoient, rivales de la mort, se disputer les faveurs d'un prince mourant. Ajoutez les derniers hurlements des Ménades couchées dans les rues, et expirant sous l'effort de leur dieu, et vous connoîtrez toutes les pompes et tout le déshonneur de l'esclavage.

Les Prétoriens, chargés de conduire les confesseurs au martyre, assiégeoient déjà les portes de la prison de Saint-Pierre. Eudore, selon les ordres de Galérius, devoit être séparé de ses frères, et choisi pour combattre le premier : ainsi dans une troupe valeureuse, on cherche à terrasser d'abord le héros qui la guide. Le gardien de la prison s'avance à la porte du cachot, et appelle le fils de Lasthénès.

« Me voici, dit Eudore; que voulez-vous? »

— « Sors pour mourir, s'écria le gardien. »

— « Pour vivre, répondit Eudore. »

Et il se lève de la pierre où il étoit couché. Cyrille, Gervais, Protais, Rogatien et son frère, Victor, Genès, Perséus, l'hermite du Vésuve, ne peuvent retenir leurs larmes.

« Confesseurs, leur dit Eudore, nous allons bientôt nous retrouver. Un instant séparés sur la terre, nous nous rejoindrons dans le ciel. »

Eudore avoit réservé pour ce dernier moment une tunique blanche, destinée jadis à sa pompe

nuptiale; il ajoute à cette tunique un manteau brodé par sa mère : il paroît plus beau qu'un chasseur d'Arcadie qui va disputer le prix des combats de l'arc ou de la lyre, dans les champs de Mantinée.

Le peuple et les Prétoriens impatients appellent le fils de Lasthénès à grands cris.

« Allons! » dit le martyr.

Et surmontant les douleurs du corps par la force de l'âme, il franchit le seuil du cachot. Cyrille s'écrie :

« Fils de la femme, on vous a donné un front » de diamant : ne les craignez point, et n'ayez » pas de peur devant eux. »

Les évêques entonnent le Cantique des louanges, nouvellement composé à Carthage par Augustin, ami d'Eudore :

« O Dieu, nous te louons! O Dieu, nous te » bénissons! Les Cieux, les Anges, les Trônes, » les Chérubins te proclament trois fois saint, » Seigneur, Dieu des armées! »

Les évêques chantoient encore l'hymne de la victoire, et Eudore, sorti de la prison, jouissoit déjà de son triomphe : il étoit livré aux outrages. Le centurion de la garde le poussa rudement et lui dit :

« Tu te fais bien attendre. »

—« Compagnon, répondit Eudore en souriant, je marchois aussi vite que vous à l'ennemi; mais aujourd'hui, vous le voyez, je suis blessé. »

On lui attacha sur la poitrine une feuille de papyrus, portant ces deux mots :

« EUDORE CHRÉTIEN. »

Le peuple le chargeoit d'opprobres.

« Où est maintenant son Dieu, disoient-ils? Que lui a servi de préférer son culte à la vie? Nous verrons s'il ressuscitera avec son Christ, ou si le Christ sera assez puissant pour l'arracher de nos mains. »

Et cette foule cruelle rendoit mille louanges à ses dieux, et elle se réjouissoit de la vengeance qu'elle tiroit des ennemis de leurs autels.

Le Prince des ténèbres et ses Anges répandus sur la terre et dans les airs, s'enivroient d'orgueil et de joie; ils se croyoient prêts à triompher de la Croix; et la Croix alloit les précipiter dans l'abîme. Ils excitoient les fureurs des Païens contre le nouvel apôtre : on lui lançoit des pierres, on jetoit sous ses pieds blessés des débris de vases, et des cailloux; on le traitoit comme s'il eût été lui-même le Christ pour lequel ces infortunés avoient tant d'horreur. Il s'avançoit lentement du pied du Capitole à l'amphithéâtre, en suivant la Voie Sacrée. Au temple

de Jupiter Stator, aux Rostres, à l'arc de Titus, partout où se présentoit quelque simulacre des dieux, les hurlements de la foule redoubloient : on vouloit contraindre le martyr à s'incliner devant les idoles.

« Est-ce au vainqueur à saluer le vaincu, disoit Eudore? Encore quelques instants, et vous jugerez de ma victoire. O Rome, j'aperçois un prince qui met son diadème aux pieds de Jésus-Christ. Le temple des Esprits de ténèbres est fermé, ses portes ne s'ouvriront plus, et des verroux d'airain en défendront l'entrée aux siècles à venir! »

— « Il nous prédit des malheurs, s'écrie le peuple : écrasons, déchirons cet impie. »

Les Prétoriens peuvent à peine défendre le prophète martyr de la rage de ces idolâtres.

« Laissez-les faire, dit Eudore. C'est ainsi qu'ils ont souvent traité leurs empereurs; mais vous ne serez point obligés d'employer la pointe de vos épées pour me forcer à lever la tête. »

On avoit brisé toutes les statues triomphales d'Eudore. Une seule étoit restée, et elle se trouva sur le passage du martyr; un soldat ému de ce singulier hasard baissa son casque pour cacher l'attendrissement de son visage. Eudore l'aperçut et lui dit :

« Ami, pourquoi pleurez-vous ma gloire? C'est

aujourd'hui que je triomphe! Méritez les mêmes honneurs! »

Ces paroles frappèrent le soldat; et quelques jours après il embrassa la religion chrétienne.

Eudore parvient ainsi jusqu'à l'amphithéâtre, comme un noble coursier, percé d'un javelot sur le champ de bataille, s'avance encore au combat sans paroître sentir sa blessure mortelle.

Mais tous ceux qui pressoient le confesseur n'étoient pas des ennemis : un grand nombre étoient des Fidèles qui cherchoient à toucher le vêtement du martyr, des vieillards qui recueilloient ses paroles, des prêtres qui lui donnoient l'absolution du milieu de la foule, des jeunes gens, des femmes qui crioient :

« Nous demandons à mourir avec lui. »

Le confesseur calmoit d'un mot, d'un geste, d'un regard, ces élans de la vertu, et ne paroissoit occupé que du péril de ses frères. L'Enfer l'attendoit à la porte de l'arène pour lui livrer un dernier assaut. Les gladiateurs, selon l'usage, voulurent revêtir le Chrétien d'une robe des prêtres de Saturne.

« Je ne mourrai point, s'écrie Eudore, dans le déguisement d'un lâche déserteur, et sous les couleurs de l'idolâtrie : je déchirerai plutôt de mes mains l'appareil de mes blessures. J'appartiens au peuple romain et à César : si vous les

privez par ma mort du combat que je leur dois, vous en répondrez sur votre tête. »

Intimidés par cette menace, les gladiateurs ouvrirent les portes de l'amphithéâtre, et le martyr entra seul et triomphant dans l'arène.

Aussitôt un cri universel, des applaudissements furieux, prolongés depuis le faîte jusqu'à la base de l'édifice, en font mugir les échos. Les lions, et toutes les bêtes renfermées dans les cavernes, répondent dignement aux éclats de cette joie féroce : le peuple lui-même tremble d'épouvante ; le martyr seul n'est point effrayé. Tout-à-coup il se souvient du pressentiment qu'il eut jadis dans ce même lieu. Il rougit de ses erreurs passées; il remercie Dieu qui l'a reçu dans sa miséricorde, et l'a conduit, par un merveilleux conseil, à une fin si glorieuse. Il songe avec attendrissement à son père, à ses sœurs, à sa patrie; il recommande à l'Éternel Démodocus et Cymodocée : ce fut sa dernière pensée de la terre; il tourne son esprit et son cœur uniquement vers le ciel.

L'Empereur n'étoit point encore arrivé, et l'Intendant des jeux n'avoit pas donné le signal. Le martyr blessé demande au peuple la permission de s'asseoir sur l'arène, afin de mieux conserver ses forces; le peuple y consent, dans l'espoir de voir un plus long combat. Le jeune

homme enveloppé de son manteau s'incline sur le sable qui va boire son sang, comme un pasteur se couche sur la mousse au fond d'un bois solitaire.

Cependant, dans les profondeurs de l'éternité, une plus vive lumière sortoit du Saint des Saints. Les Anges, les Trônes, les Dominations prosternés entendoient, saisis de joie, une voix qui disoit :

« Paix à l'Église! Paix aux hommes! »

L'hostie étoit acceptée: la dernière goutte du sang du juste alloit faire triompher cette religion qui devoit changer la face de la terre. La cohorte des Martyrs s'ébranle: les divins guerriers s'assemblent au bruit d'une trompette sonnée par l'Ange des armées du Seigneur. Là brille Étienne, le premier des confesseurs; là se montrent l'intrépide Laurent, l'éloquent Cyprien, et vous, honneur de cette pieuse et fidèle cité que le Rhône ravage et que la Saône caresse. Tous portés sur une nuée lumineuse, ils descendent pour recevoir l'heureux soldat à qui la grande victoire est réservée. Les cieux s'abaissent et s'entr'ouvrent : les chœurs des Patriarches, des Prophètes, des Apôtres, des Anges, viennent admirer le combat du juste. Les saintes Femmes, les Veuves, les Vierges, environnent

et félicitent la mère d'Eudore, qui seule détourne ses yeux de la terre, et les tient attachés sur le trône de Dieu.

Alors Michel arme sa droite de ce glaive qui marche devant le Seigneur, et qui frappe des coups inattendus; il prend dans sa main gauche une chaîne forgée au feu des éclairs, dans les arsenaux de la colère céleste. Cent Archanges en formèrent les anneaux indestructibles, sous la direction d'un ardent Chérubin: par un travail admirable, l'airain fondu avec l'argent et l'or se façonna sous leurs marteaux pesants; ils y mêlèrent trois rayons de la Vengeance éternelle, le Désespoir, la Terreur, la Malédiction, un carreau de la foudre, et cette matière vivante qui composoit les roues du char d'Ezéchiel. Au signal du Dieu fort, Michel s'élance des cieux comme une comète. Les astres effrayés croient toucher à la borne de leur cours. L'Archange met un pied sur la mer et l'autre sur la terre. Il crie d'une voix terrible, et sept tonnerres parlent avec lui :

« Le règne du Christ est établi; l'idolâtrie est » passée; la mort ne sera plus. Race perverse, » délivrez le monde de votre présence; et toi, » Satan, rentre dans le puits de l'abîme où tu » seras enchaîné pour mille ans. »

A ces accents formidables, les Anges rebelles sont saisis d'épouvante. Le Prince des Enfers veut résister encore, et combattre l'envoyé du Très-Haut : il appelle à lui Astarté et les Démons de la fausse sagesse et de l'homicide; mais déjà précipités dans l'asile des douleurs, ils sont punis par de nouveaux tourments des maux qu'ils viennent de faire aux hommes. Satan, demeuré seul, essaie en vain de résister au guerrier céleste : la force lui est subitement ôtée; il sent que son sceptre est brisé et sa puissance détruite. Précédé de ses légions éperdues, il se plonge avec un affreux rugissement dans le puits de l'abîme. Les chaînes vivantes tombent avec lui, l'embrassent et le lient sur une roche enflammée au centre de l'Enfer.

Le fils de Lasthénès entend dans les airs des concerts ineffables, et les sons lointains de mille harpes d'or, mêlés à des voix mélodieuses. Il lève la tête et voit l'armée des Martyrs renversant dans Rome les autels des faux dieux, et sapant les fondements de leurs temples parmi des tourbillons de poussière. Une échelle merveilleuse descend d'une nue jusqu'aux pieds d'Eudore. Cette échelle étoit de jaspe, d'hyacinthe, de saphirs et d'émeraudes, comme les fondements de la Jérusalem céleste. Le martyr contemple la vision de splendeur, et appelle par

ses soupirs l'instant où il pourra suivre ce chemin du ciel.

Et pourtant ce n'est pas là toute la gloire que le Dieu de Jacob réserve à son peuple. Il entretient encore dans le cœur d'une foible femme les plus nobles et les plus généreux desseins. Quand l'alouette matinale attend sur des guérets nouveaux le retour de la lumière, aussitôt que le jour naissant a blanchi les bords des nuages, elle quitte la terre, et fait entendre en montant dans les airs un hymne qui charme le voyageur : ainsi la vigilante Cymodocée veille attentivement à la première clarté de l'aube, pour aller chanter dans le ciel des cantiques qui raviront Israël. Un rayon de l'aurore parvient jusqu'à la jeune Chrétienne, à travers le laurier de Virgile. Aussitôt elle se lève en silence, et reprend le vêtement du martyre, qu'elle avoit eu soin de garder. Le prêtre d'Homère goûtoit encore le sommeil que l'Ange avoit répandu sur ses yeux. Cymodocée s'approche doucement, et se met à genoux au bord du lit de Démodocus. Elle contemple son père en versant des larmes muettes; elle écoute la respiration paisible du vieillard; elle songe à son affreux réveil; elle peut à peine étouffer les sanglots de la piété filiale. Soudain elle rappelle son courage, ou plutôt son amour et sa foi : elle s'échappe furti-

vement, comme la nouvelle épouse à Sparte se déroboit aux regards de sa mère pour aller jouir des embrassements de son époux.

Dorothé n'avoit point passé la nuit dans la maison de Virgile; les Chrétiens ne s'endormoient point ainsi la veille de la mort de leurs frères : accompagné de tous ses serviteurs, il s'étoit rendu à l'amphithéâtre avec Zacharie. Déguisés, au milieu de la foule, ils attendoient le combat du martyr, afin de dérober ensuite le corps glorieux, et de lui donner la sépulture : ainsi une troupe de colombes, près d'une ferme où l'on bat le blé nouveau, attend que les moissonneurs se soient retirés, pour cueillir le grain resté sur l'aire.

Cymodocée ne rencontre donc point d'obstacles à sa fuite. Qui auroit pu deviner ses desseins? Elle descend sous le péristyle, et ouvrant la porte extérieure, elle s'élance dans cette Rome qui lui étoit inconnue.

Elle erre d'abord par des rues désertes : tout le peuple s'étoit porté vers l'amphithéâtre. Elle ne sait où tourner ses pas; elle s'arrête et prête une oreille attentive, comme une sentinelle qui cherche à surprendre le bruit de l'ennemi. Il lui semble entendre un murmure lointain; elle court aussitôt de ce côté; plus elle approche, plus s'accroît le murmure. Bientôt elle aperçoit

une longue file de soldats, d'esclaves, de femmes, d'enfants, de vieillards qui suivoient tous le même chemin; elle voit passer des litières, voler des chars et des cavaliers. Mille accents, mille voix s'élèvent, et dans cette rumeur confuse, Cymodocée distingue ce cri répété :

« Les Chrétiens aux bêtes. »

— « Me voici! » dit-elle avant qu'on pût l'entendre.

Et elle s'avançoit sur une hauteur qui dominoit la foule répandue autour de l'amphithéâtre. Cymodocée descendant de la colline au lever de l'aurore, parut comme cette étoile du matin que la nuit prête un moment au jour. La Grèce, à genoux, l'eût prise pour l'amante de Zéphyre ou de Céphale; Rome reconnut à l'instant une Chrétienne : sa robe d'azur, son voile blanc, son manteau noir, la trahirent encore moins que sa modestie.

« C'est une Chrétienne échappée! s'écria la foule : arrêtons-la. »

— « Oui, répondit Cymodocée en rougissant devant cette multitude, je suis Chrétienne; mais je ne suis point échappée : je ne suis qu'égarée. J'ai pu me tromper de chemin, moi qui suis jeune et née loin d'ici, sur le rivage de la Grèce, ma douce patrie. Puissants enfants de Romu-

lus, voulez-vous me conduire à l'amphithéâtre? »

Ce langage, qui auroit désarmé des tigres, n'attira sur Cymodocée que des railleries et des outrages. Elle étoit tombée dans un groupe d'hommes et de femmes chancelants sous les fumées du vin. Une voix voulut dire que cette Grecque n'étoit peut-être pas condamnée aux bêtes.

« Je le suis, répondit la jeune Chrétienne avec timidité; on m'attend à l'amphithéâtre. »

La troupe aussitôt l'y conduit en poussant des hurlements. Le gladiateur commis à l'introduction des martyrs n'avoit point d'ordre pour cette victime, et refusoit de l'admettre au lieu du sacrifice; mais une des portes de l'arène venant à s'ouvrir laisse voir Eudore dans l'enceinte : Cymodocée s'élance comme une flèche légère, et va tomber dans les bras de son époux.

Cent mille spectateurs se lèvent sur les gradins de l'amphithéâtre, et s'agitent en tumulte. On se penche en avant, on regarde dans l'arène, on se demande quelle est cette femme qui vient de se jeter dans les bras du Chrétien. Ceux-ci disoient :

« C'est son épouse, c'est une Chrétienne qui va mourir : elle porte la robe des condamnés. »

Ceux-là :

« C'est l'esclave d'Hiéroclès, nous la reconnois-

sons; c'est cette Grecque qui s'est déclarée ennemie des dieux lorsque nous voulions la sauver. »

Quelques voix timides :

« Elle est si jeune et si belle! »

Mais la multitude :

« Hé bien, qu'elle soit livrée aux bêtes, avant de multiplier dans l'Empire la race des impies! »

L'horreur, le ravissement, une affreuse douleur, une joie inouïe ôtoient la parole au martyr: il pressoit Cymodocée sur son cœur; il auroit voulu la repousser; il sentoit que chaque minute écoulée amenoit la fin d'une vie pour laquelle il eût donné un million de fois la sienne. A la fin il s'écrie, en versant des torrents de pleurs :

« O Cymodocée, que venez-vous faire ici? Dieu, est-ce dans ce moment que je devois jamais vous voir! Quel charme ou quel malheur vous a conduite sur ce champ de carnage! Pourquoi venez-vous ébranler ma foi? Comment pourrai-je vous voir mourir? »

—« Seigneur, dit Cymodocée avec des sanglots, pardonnez à votre servante. J'ai lu dans vos Livres Saints : « La femme quittera son père et » sa mère pour s'attacher à son époux. » J'ai quitté mon père, je me suis dérobée à son amour pendant son sommeil; je viens demander votre grâce à Galérius, ou partager votre mort. »

Cymodocée aperçoit le visage pâle d'Eudore, ses blessures couvertes d'un vain appareil : elle jette un cri, et, dans un saint transport, elle baise les pieds du martyr, et les plaies sacrées de ses bras et de sa poitrine. Qui pourroit exprimer les sentiments d'Eudore, lorsqu'il sent ces lèvres pures presser son corps défiguré? Qui pourroit dire l'inconcevable charme de ces premières caresses d'une femme aimée, ressenties à travers les plaies du martyre? Tout-à-coup le ciel inspire le confesseur; sa tête paroît rayonnante, et son visage resplendissant de la gloire de Dieu; il tire de son doigt un anneau, et le trempant dans le sang de ses blessures :

« Je ne m'oppose plus à vos desseins, dit-il à Cymodocée : je ne puis vouloir vous ravir plus long-temps une couronne que vous recherchez avec tant de courage. Si j'en crois la voix secrète qui parle à mon cœur, votre mission sur cette terre est finie : votre père n'a plus besoin de vos secours; Dieu s'est chargé du soin de ce vieillard : il va connoître la vraie lumière, et bientôt il rejoindra ses enfants dans ces demeures où rien ne pourra plus les lui ravir. O Cymodocée, je vous l'avois prédit, nous serons unis; il faut que nous mourrions époux. C'est ici l'autel, l'église, le lit nuptial. Voyez cette pompe qui nous environne, ces parfums qui tombent sur nos têtes.

Levez les yeux, et contemplez au Ciel avec les regards de la foi cette pompe bien autrement belle. Rendons légitimes les embrassements éternels qui vont suivre notre martyre : prenez cet anneau et devenez mon épouse. »

Le couple angélique tombe à genoux au milieu de l'arène; Eudore met l'anneau trempé de son sang au doigt de Cymodocée.

« Servante de Jésus-Christ, s'écrie-t-il, recevez ma foi. Vous êtes aimable comme Rachel, sage comme Rébecca, fidèle comme Sara, sans avoir eu sa longue vie. Croissons, multiplions pour l'éternité, remplissons le ciel de nos vertus. »

A l'instant le ciel, ouvert, célèbre ces noces sublimes : les Anges entonnent le Cantique de l'Épouse; la mère d'Eudore présente à Dieu ses enfants unis, qui vont bientôt paroître au pied du trône éternel; les Vierges martyres tressent la couronne nuptiale de Cymodocée; Jésus-Christ bénit le couple bienheureux, et l'Esprit-Saint lui fait le don d'un intarissable amour.

Cependant la foule, qui voyoit les deux Chrétiens à genoux, croyoit qu'ils lui demandoient la vie. Tournant aussitôt le pouce vers eux, comme dans les combats de gladiateurs, elle repoussoit leur prière par ce signe, et les condamnoit à mort! Le peuple Romain, que ses nobles priviléges avoient fait surnommer le peuple-

roi, avoit depuis long-temps perdu son indépendance : il n'étoit resté le maître absolu que dans la direction de ses plaisirs; et comme on se servoit de ces mêmes plaisirs pour l'enchaîner et le corrompre, il ne possédoit en effet que la souveraineté de son esclavage. Le gladiateur des portiques vint dans ce moment recevoir les ordres du peuple sur le sort de Cymodocée :

« Peuple libre et puissant, dit-il, cette Chrétienne est entrée hors de son rang dans l'arène; elle étoit condamnée à mourir avec le reste des impies, après le combat de leur chef; elle s'est échappée de la prison. Égarée dans Rome, son mauvais Génie, ou plutôt le Génie de l'Empire, l'a ramenée à l'amphithéâtre. »

Le peuple cria d'une commune voix :

« Les dieux l'ont voulu : qu'elle reste et qu'elle meure! »

Un petit nombre intérieurement travaillé par le Dieu des miséricordes, paroissoit touché de la jeunesse de Cymodocée : il vouloit que l'on fît grâce à cette Chrétienne; mais la foule répétoit :

« Qu'elle reste et qu'elle meure! Plus la victime est belle, plus elle est agréable aux dieux. »

Ce n'étoit plus ces enfants de Brutus, qui maudissoient le grand Pompée pour avoir fait combattre de paisibles éléphants! C'étoient des hommes abrutis par la servitude, aveuglés par

l'idolâtrie, et chez qui toute humanité s'étoit éteinte avec le sentiment de la liberté.

Une voix s'échappe des combles de l'amphithéâtre. C'en est fait : Dorothé renonce à la vie.

« Romains, s'écrie-t-il, c'est moi qui ai tout fait, c'est moi qui cette nuit même avois enlevé cet Ange du ciel qui vient se remettre entre vos mains. Je suis Chrétien, je demande le combat. Puisse l'infâme Jupiter tomber bientôt avec son temple! Puisse-t-il écraser dans sa chute ses horribles adorateurs! Puisse l'éternité allumer ses flammes vengeresses, pour engloutir des barbares qui restent insensibles à tous les charmes du malheur, de la jeunesse et de la vertu. »

En prononçant ces paroles, Dorothé renverse une statue de Mercure. Aussitôt l'attention et l'indignation du peuple se tournent de ce côté.

« Un Chrétien dans l'amphithéâtre! Qu'on le saisisse; qu'on le livre aux gladiateurs. »

Dorothé est entraîné hors de l'édifice, et condamné à périr avec la foule des confesseurs.

Tout-à-coup retentit le bruit des armes : le pont qui conduisoit du palais de l'Empereur à l'amphithéâtre s'abaisse, et Galérius ne fait qu'un pas de son lit de douleur au carnage: il avoit surmonté son mal, pour se présenter une dernière fois au peuple. Il sentoit à la fois l'Empire et la

vie lui échapper : un messager arrivé des Gaules venoit de lui apprendre la mort de Constance. Constantin, proclamé César par les légions, s'étoit en même temps déclaré Chrétien, et se disposoit à marcher vers Rome. Ces nouvelles, en portant le trouble dans l'âme de Galérius, avoient rendu plus cuisante la plaie hideuse de son corps; mais renfermant ses douleurs dans son sein, soit qu'il cherchât à se tromper lui-même, soit qu'il voulût tromper les hommes, ce spectre vint s'asseoir au balcon impérial, comme la Mort couronnée. Quel contraste avec la beauté, la vie, la jeunesse, exposées dans l'arène à la fureur des léopards!

Lorsque l'Empereur parut, les spectateurs se levèrent, et lui donnèrent le salut accoutumé. Eudore s'incline respectueusement devant César. Cymodocée s'avance sous le balcon, pour demander à l'Empereur la grâce d'Eudore, et s'offrir elle-même en sacrifice. La foule tira Galérius de l'embarras de se montrer miséricordieux ou cruel : depuis long-temps elle attendoit le combat; la soif du sang avoit redoublé à la vue des victimes. On crie de toutes parts :

« Les bêtes! Qu'on lâche les bêtes! Les impies aux bêtes! »

Eudore veut parler au peuple en faveur de Cymodocée; mille voix étouffent sa voix :

« Qu'on donne le signal! Les bêtes! les Chrétiens aux bêtes! »

Le son de la trompette se fait entendre : c'est l'annonce de l'apparition des bêtes féroces. Le chef des Rétiaires [1] traverse l'arène, et vient ouvrir la loge d'un tigre, connu par sa férocité.

Alors s'élève entre Eudore et Cymodocée une contestation à jamais mémorable : chacun des deux époux vouloit mourir le dernier.

« Eudore, disoit Cymodocée, si vous n'étiez pas blessé, je vous demanderois à combattre la première; mais à présent j'ai plus de force que vous, et je puis vous voir mourir. »

« Cymodocée, répondit Eudore, il y a plus long-temps que vous que je suis Chrétien : je pourrai mieux supporter la douleur; laissez-moi quitter la terre le dernier. »

En prononçant ces paroles, le martyr se dépouille de son manteau; il en couvre Cymodocée, afin de mieux dérober aux yeux des spectateurs les charmes de la fille d'Homère, lorsqu'elle sera traînée sur l'arène par le tigre. Eudore craignoit qu'une mort aussi chaste ne fût souillée par l'ombre d'une pensée impure, même dans les autres. Peut-être aussi étoit-ce un dernier instinct de la nature, un mouvement

[1] Gladiateurs qui combattoient avec un filet.

de cette jalousie qui accompagne le véritable amour jusqu'au tombeau.

La trompette sonne pour la seconde fois.

On entend gémir la porte de fer de la caverne du tigre : le gladiateur qui l'avoit ouverte s'enfuit effrayé. Eudore place Cymodocée derrière lui. On le voyoit debout, uniquement attentif à la prière, les bras étendus en forme de croix, et les yeux levés vers le ciel.

La trompette sonne pour la troisième fois.

Les chaînes du tigre tombent, et l'animal furieux s'élance en rugissant dans l'arène : un mouvement involontaire fait tressaillir les spectateurs. Cymodocée, saisie d'effroi, s'écrie :

« Ah, sauvez-moi ! »

Et elle se jette dans les bras d'Eudore, qui se retourne vers elle. Il la serre contre sa poitrine, il auroit voulu la cacher dans son cœur. Le tigre arrive au deux martyrs. Il se lève debout, et enfonçant ses ongles dans les flancs du fils de Lasthénès, il déchire avec ses dents les épaules du confesseur intrépide. Comme Cymodocée, toujours pressée dans le sein de son époux, ouvroit sur lui des yeux pleins d'amour et de frayeur, elle aperçoit la tête sanglante du tigre auprès de la tête d'Eudore. A l'instant la chaleur abandonne les membres de la vierge victorieuse; ses paupières se ferment; elle demeure suspendue

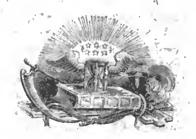
aux bras de son époux, ainsi qu'un flocon de neige aux rameaux d'un pin du Ménale ou du Lycée. Les saintes martyres, Eulalie, Félicité, Perpétue, descendent pour chercher leur compagne : le tigre avoit brisé le cou d'ivoire de la fille d'Homère. L'Ange de la mort coupe en souriant le fil des jours de Cymodocée. Elle exhale son dernier soupir sans effort et sans douleur; elle rend au Ciel un souffle divin qui sembloit tenir à peine à ce corps formé par les Grâces; elle tombe comme une fleur que la faulx du villageois vient d'abattre sur le gazon. Eudore la suit un moment après dans les éternelles demeures : on eût cru voir un de ces sacrifices de paix où les enfants d'Aaron offroient au Dieu d'Israël une colombe et un jeune taureau.

Les époux martyrs avoient à peine reçu la palme, que l'on aperçut au milieu des airs une croix de lumière, semblable à ce Labarum qui fit triompher Constantin; la foudre gronda sur le Vatican, colline alors déserte, mais souvent visitée par un Esprit inconnu; l'amphithéâtre fut ébranlé jusque dans ses fondements; toutes les statues des idoles tombèrent, et l'on entendit, comme autrefois à Jérusalem, une voix qui disoit :

« Les dieux s'en vont. »

La foule éperdue quitte les jeux. Galérius, rentré dans son palais, s'abandonne aux plus noires fureurs; il ordonne qu'on livre au glaive les illustres compagnons d'Eudore. Constantin paroît aux portes de Rome. Galérius succombe aux horreurs de son mal : il expire en blasphémant l'Éternel. En vain un nouveau tyran s'empare du pouvoir suprême : Dieu tonne du haut du Ciel; le signe du salut brille; Constantin frappe; Maxence est précipité dans le Tibre. Le vainqueur entre dans la Cité reine du Monde : les ennemis des Chrétiens se dispersent. Le Prince, ami d'Eudore, s'empresse alors de recueillir les derniers soupirs de Démodocus, que la douleur enlève à la terre, et qui demande le baptême pour aller rejoindre sa fille bien-aimée. Constantin vole aux lieux où l'on avoit entassé les corps des victimes : les deux époux conservoient toute leur beauté dans la mort. Par un miracle du Ciel, leurs plaies se trouvoient fermées, et l'expression de la paix et du bonheur étoit empreinte sur leur front. Une fosse est creusée pour eux dans ce cimetière où le fils de Lasthénès fut autrefois retranché du nombre des Fidèles. Les légions des Gaules, jadis conduites à la victoire par Eudore, entourent le monument funèbre de leur ancien général. L'aigle guerrière de Romulus est décorée de la Croix

pacifique. Sur la tombe des jeunes martyrs Constantin reçoit la couronne d'Auguste, et sur cette même tombe il proclame la religion chrétienne religion de l'Empire.



REMARQUES

SUR LE SEIZIÈME LIVRE.

La question touchant le polythéisme, la religion naturelle et le Christianisme, est la plus grande question qu'on puisse soumettre au jugement des hommes. Elle fourniroit la matière de plusieurs volumes, et je ne pouvois y consacrer que quelques pages.

La scène est fondée sur deux faits historiques :

1°. Il est vrai que Dioclétien délibéra pendant tout un hiver, avec son conseil, sur le sort des Chrétiens;

2°. Sous l'empire d'Honorius on voulut ôter du Capitole l'autel de la Victoire. Symmaque, pontife de Jupiter, prononça à ce sujet un discours très-beau, qui nous a été conservé dans les OEuvres de saint Ambroise. Saint Ambroise répondit à Symmaque, et nous avons aussi la réponse de l'éloquent archevêque de Milan.

PREMIÈRE REMARQUE.

Page 6. Je suppose que Rome chargée d'années, etc.

Ceci est emprunté du discours du vrai Symmaque. Je ne sais si l'on a jamais remarqué que le fameux morceau de Massillon, dans son sermon du *petit nombre des Élus*, est imité du beau mouvement oratoire du prêtre des faux dieux. C'est le cas de dire, comme les Pères, qu'il est permis quelquefois de dérober l'or des Égyptiens.

IIe.

Page 8. Nous ne refusons point de l'admettre dans le Panthéon, etc.

Tibère avoit voulu mettre Jésus-Christ au rang des

dieux; Adrien lui avoit élevé des temples, et Alexandre Sévère le révéroit avec les images des ames saintes.

IIIe.

Page 10. Galérius laissoit un libre cours aux blasphèmes de son ministre.

Cela seul suffiroit pour établir la vraisemblance *poétique*, et faire tomber la critique de ceux qui disent que Hiéroclès ne pouvoit pas parler si librement dans le sénat romain. Mais l'auteur de la brochure que j'ai citée dans l'Examen a très-bien montré que je n'étois pas sorti des bornes de la vérité historique.

« Sous Dioclétien, dit-il, il n'y avoit guère à Rome que » le peuple qui suivît de bonne foi le culte des idoles. Des » systèmes philosophiques plus absurdes peut-être que le » polythéisme étoient professés publiquement; et l'on jouis- » soit sur ce point de la liberté la plus absolue, pourvu » qu'on rendît un hommage extérieur aux dieux de l'em- » pire. Qui ignore que même long-temps avant cette époque, » la philosophie athée d'Épicure et de Lucrèce étoit à la » mode? Et, pour donner un exemple plus décisif, qui ne » se rappelle le discours que César prononça *en plein sénat* » lors de la conjuration de Catilina, et dans lequel, niant les » dogmes les plus importants pour le maintien de l'ordre » social, il dit en propres termes que la mort est la fin de » toutes les inquiétudes, au lieu d'être un supplice; et qu'au- » delà du tombeau, il n'y a ni peines ni plaisirs? »

IVe.

Page 12. Ce jardin délicieux étoit la stérile Judée.

Ce sont là les plaisanteries de Voltaire sur la Judée. Eudore répond à ces plaisanteries. Je n'ignore pas qu'il eût pu répliquer que la Judée étoit très-fertile; et, sans beaucoup de travail, j'aurois trouvé les preuves réunies de ce fait dans l'abbé Fleury, et surtout dans le docteur Shemd. Mais, selon moi, une simple observation peut concilier les auto-

rités qui ont l'air de se contredire; car si plusieurs auteurs anciens parlent de la fécondité de la Judée, Strabon dit en toutes lettres qu'on n'étoit point tenté de disputer aux Juifs des rochers déserts. L'Écriture offre sur le même sujet des passages si contradictoires, que saint Jérôme a cru que la fertilité de la Judée devoit s'entendre dans le sens spirituel. La vue des lieux résout sur-le-champ la difficulté. La Judée *proprement dite* étoit certainement un pays sec et ingrat, à l'exception de quelques vallées, telles que celles de Bethléem, d'Engaddi et de Béthanie; mais le *pays des Hébreux* étoit une terre d'abondance. La Galilée, au nord; l'Idumée et la plaine de Saron au midi; au levant, les environs de Jéricho, sont des pays excellents. Jérusalem étoit bâtie sur un rocher, dans les montagnes, au centre d'un pays fertile qui la nourrissoit. Voilà la vérité. Pourquoi les législateurs des Juifs placèrent-ils, par l'ordre de Dieu, la cité sainte dans un lieu sauvage? Eudore en donne, *humainement* parlant, la raison principale.

V^e^.

Page 14. Les Chrétiens s'assemblent la nuit, etc.

Les anciens Apologistes font mention de ces calomnies. On voit bien que le mystère de l'Eucharistie avoit pu faire naître la fable des repas de chair humaine; mais on ne sait pas ce qui pouvoit avoir donné lieu à l'histoire du chien, des incestes, etc. Fleury remarque judicieusement que les Païens, accoutumés aux abominations des fêtes de Flore et de Bacchus, avoient naturellement supposé que les Chrétiens se livroient dans leurs assemblées secrètes aux mêmes crimes.

VIe.

Page 15. Partout où ils se glissent, ils font naître des troubles.

Voilà les véritables armes des sophistes. Ils combattent leurs adversaires en les dénonçant.

VIIe.

Page 17. Comme le sabot circule, etc.

Comparaison employée par Virgile et par Tibulle.

VIIIe.

Page 18. Auguste, César, etc.

Ce début est celui de l'Apologie de saint Justin le philosophe.

IXe.

Page 19. Toutefois l'effet d'une religion...

On a trouvé cela adroit. Cela n'est que juste.

X^e.

Page 20. Nous ne sommes que d'hier...

Beau mot de Tertullien : *Sola relinquimus templa.*

XIe.

Page 21. Tout se borne à savoir, etc.

Endore va droit au but, parce qu'il parle devant un prince politique, qui réduit là toute la question.

XIIe.

Page 21. La raison politique de l'établissement.

Voyez ci-dessus, note IVe.

XIIIe.

Page 22. Publius, préfet de Rome.

Ce mot sur Publius, jeté en passant, n'est pas inutile. Il amène en scène un personnage déjà nommé dans le quatrième livre, et qui va bientôt jouer un rôle important.

XIV[e].

Page 23. Lorsqu'une neige éclatante, etc.

L'éloquence d'Ulysse est comparée à des flocons de neige, dans l'Iliade; mais la comparaison est d'une toute autre espèce, et présentée sous d'autres rapports.

XV[e].

Page 23. Une longue suite de prophéties, toutes vérifiées.

Ce sont là les preuves qui manquent ici, et que j'avois développées. J'ai été obligé de les retrancher : *non erat his locus.*

XVI[e].

Page 23. Plusieurs Empereurs romains, etc.

Voyez la note II[e] de ce livre. La lettre de Pline le jeune à Trajan en faveur des Chrétiens est bien connue; elle fait partie des notes du *Genie du Christianisme.*

XVII[e].

Page 25. Mais auparavant, venez reprendre dans nos hôpitaux, etc.

Les Chrétiens avoient déjà des hôpitaux, et l'argent des Agapes servoit à secourir les pauvres. L'Église prenoit les pauvres sous sa protection : témoin l'histoire de saint Laurent, que j'ai attribuée à Marcellin. Galérius, dans ce moment même, faisoit noyer les pauvres pour s'en délivrer. On reviendra là-dessus.

XVIII[e].

Page 25. Elles croient peut-être qu'ils sont tombés dans ces lieux infâmes, etc.

On mettoit les enfants trouvés dans des lieux de prostitution. Voyez l'Apologie de saint Justin.

XIXe.

Page 25. Princes, que ne m'est-il permis, etc.

Voilà précisément où Hiéroclès attendoit Eudore. Il savoit qu'un Chrétien étoit obligé de garder le secret sur ces mystères, et que ce raisonnement se présentoit à l'esprit : « Vos mystères sont des abominations. Vous le niez; mais vous ne voulez pas expliquer ces mystères : donc vos mystères sont des crimes. » Eudore a été obligé de se défendre par des argumens *à posteriori*, ce qui donne prise à son adversaire. La seconde attaque, à laquelle Eudore ne pouvoit manquer de succomber, étoit celle qui se tiroit du sacrifice à l'empereur. Aussi Hiéroclès ne l'a pas oublié, bien sûr qu'Eudore refuseroit nettement ce sacrifice. Au fait, c'étoit là que gisoit le mal, et ce qui, en dernier résultat, servoit de prétexte pour égorger les Chrétiens.

XXe.

Page 26. Ce Dieu, je le sens, pourroit seul me sauver.

Sorte de prophétie qui remet sous les yeux un des plus grands traits de l'Histoire Ecclésiastique : saint Léon arrêtant Attila aux portes de Rome.

XXIe.

Page 26. Ils n'ont pas même fait entendre le plus léger murmure.

Cette raison est sans réplique, et les Apologistes l'ont employée.

XXIIe.

Page 27. Bien que j'aie quelque raison de regretter à présent la vie.

Seul trait par lequel j'ai rappelé, dans ce livre, l'action fondée sur l'amour d'Eudore et de Cymodocée.

XXIII[e].

Page 29. Dieu se servoit de l'éloquence chrétienne, etc.

Eudore et les Anges de lumière ne peuvent pas réussir à empêcher la persécution des Chrétiens, mais ils sèment les germes de la foi dans le sénat romain, et préparent ainsi le triomphe futur de la religion. Leurs efforts ne sont donc point inutiles. J'ai développé cette doctrine dans l'Examen.

XXIV[e].

Page 30. Hiéroclès reprenant son audace, etc.

Voyez la note XIX[e].

XXV[e].

Page 30. Tout à coup le bouclier de Romulus, etc.

Celsam subeuntibus arcem
In gradibus summi delapsus culmine templi,
Arcados Evippi spolium, cadit æneus orbis.

STAT.

XXVI[e].

Page 31. Si la Sibylle de Cumes, etc.

Cela est historique. Après la délibération de son conseil, Dioclétien voulut encore avoir l'avis des dieux. Il fit consulter l'oracle. La réponse fut à peu près telle qu'on la verra dans le livre suivant.

FIN DES REMARQUES DU LIVRE SEIZIÈME.

REMARQUES

SUR LE DIX-SEPTIÈME LIVRE.

PREMIÈRE REMARQUE.

Page 33. Terre où règnent un souffle divin et des Génies amis des hommes.

Paton, in Republ.

IIe.

Page 33. Qui me donnera des ailes, etc.

Οἰκείων δ' ὑπὲρ θαλάμων
Πτέρυγας ἐν νώτοις ἁμοῖς
Λήξαιμι θοάζουσα,
Χοροῖς δὲ σταίην ὅθι καὶ
Παρθένος εὐδοκίμων γάμων
Παρὰ πόδ' εἱλίσσουσα φίλας
Ματρὸς ἡλίκων θιάσους,
Ἐς ἁμίλλας χαρίτων
Χαίτας ἁβροπλούτοιο
Ἐς ἔριν ὀρνυμένα, πολυποίκιλα
Φάρεα καὶ πλοκά-
μους περιβαλλομένα,
Γένυσιν ἐσκίαζον.

Eurip. in Iph. Taur.

Ἦ ῥοθίοις εἰλατίνοις
Δικρότοισι κώπαις
Ἔπλευσαν ἐπὶ πόντια κύματα
Νάιον ὄχημα
Λινοπόροις αὔραις,

Φιλόπλουτον ἅμιλλαν
Αὔξοντες μελάθροισιν;
. . . .

. . . .
Παράλιον αἰγιαλὸν
Ἐπ' Ἀμφιτρίτας ῥοθίῳ
Δραμόντες; ὅπου πεντήκοντα κορᾶν
Τῶν νηρήδων χορεὶ
Μέλπουσιν, etc.

Eurip. in Iph. Taur.

IIIe.

Page 34. Déjà Sunium.

En sortant d'Athènes, je me rendis à un village nommé Keratria, situé au pied du mont Laurium, où les Athéniens avoient leurs mines d'argent. Nous allumâmes des feux sur la montagne, pour appeler un bateau de l'île de Zéa, autrefois Ceos, patrie de Simonide. Ce fut inutilement. La fièvre que j'avois prise dans le marais de Lerne redoubla, et je passai huit jours dans le village de Keratria, ne sachant si je pourrois aller plus loin. M. Fauvel m'avoit donné pour me conduire un Grec qui, me voyant ainsi arrêté, retourna à Athènes, loua une barque au Pirée, et vint me prendre sur la côte dans une anse, à trois lieues de Keratria. Nous arrivâmes au coucher du soleil au cap Sunium. Je me fis mettre à terre, et je passai la nuit assis au pied des colonnes du temple. Le spectacle étoit tel que je le peins ici. Le plus beau ciel, la plus belle mer, un air embaumé, les îles de l'Archipel sous les yeux, des ruines enchantées autour de moi, le souvenir de Platon, etc. Ce sont là de ces choses que le voyageur ne trouve que dans la Grèce.

IVe.

Page 34. Prête à descendre avec Pâris, etc.

Voyez l'Iliade.

V^{e}.

Page 35. La veillée des fêtes de Vénus, etc.

Consultez ce que j'ai dit dans l'Examen au sujet de cet hymne, et de la méprise des critiques sur la nature de mes imitations. Ce n'est point du tout ici le *Pervigilium Veneris* attribué à Catulle.

VIe.

Page 35. Qu'il aime demain, etc.

Cras amet qui nunquam amavit; quique amavit, cras amet.

PERVIGIL.

VIIe.

Page 35. Ame de l'univers, etc.

Hominum divûmque voluptas
Alma Venus.
Te, Dea, te fugiunt venti, te nubila cœli,
Adventumque tuum...
Tibi rident æquora ponti.

LUCRET.

VIIIe.

Page 35. C'est Vénus qui place sur le sein de la jeune fille, etc.

Ipsa jussit mane et udæ
Virgines nubant rosæ,
Fusæ aprugno de cruore,
Atque amoris osculis.
. . . .
Totus est armatus idem
Quando nudus est Amor.

PERVIGIL.

IXe.

Page 35. Le fils de Cythérée naquit dans les champs, etc.

Ipse Amor puer Diones
Rure natus dicitur
. . . .
Ipse florum delicatis
Educavit osculis.

PERVIGIL.

Omnis natura animantium
Te sequitur cupide, quocumque inducere pergis, etc.

LUCRET.

Avia tum resonant avibus virgulta canoris,
Et Venerem certis repetunt armenta diebus, etc.

VIRG. Georg.

X^e.

Page 35. Ile heureuse, etc.

Cette strophe entière est de moi : j'ai inventé la fiction des Grâces qui dérobent le fuseau aux Parques; on ne s'en est pas aperçu : tant on connoît bien aujourd'hui l'antiquité!

XIe.

Page 37. Se réunissent à une troupe de pélerins, etc.

Il n'y a point ici d'anachronisme. Les pélerinages à Jérusalem remontent jusqu'aux premiers siècles de l'Église. Saint Jérôme, qui nous a laissé, après Eusèbe, la description des lieux saints, dit que, de son temps, il venoit à Jérusalem des pélerins de toutes les parties du monde. Une autre circonstance heureuse, c'est que j'aie pu et que j'aie dû peindre, dans les Martyrs, Jérusalem en ruine, telle que je l'ai vue. A l'époque de la persécution de Dioclétien,

le nom même de Jérusalem étoit si totalement oublié, qu'un martyr ayant répondu à un gouverneur romain qu'il étoit de Jérusalem, celui-ci crut que le martyr parloit de quelque ville factieuse bâtie secrètement par les Chrétiens. Jérusalem s'appeloit alors Ælia, du nom d'Aurélien, qui avoit rétabli quelques maisons sur les immenses ruines entassées par Titus. Enfin, il n'y a point de contradiction quand je représente de beaux édifices s'élevant à la voix d'Hélène au milieu des débris : d'un côté, le désert et le silence; de l'autre, la population et le bruit. Selon l'histoire, la pieuse mère de Constantin fit bâtir ces grands monuments à Jérusalem, parce qu'elle fut saisie de douleur à la vue du *délaissement et de la pauvreté des lieux saints.* On voit encore aujourd'hui à Jérusalem des églises très-riches, une grande foule à quelques époques de l'année, et partout ailleurs, et dans tout autre temps, la désolation et la mort. Au reste, comme Cymodocée suit exactement, et avec beaucoup de détail mon Itinéraire, je n'ai presque rien à ajouter au texte; je ne ferois que me répéter.

XIIe.

Page 39. Le guide s'écrie : Jérusalem !

Il faut voir comment les chroniqueurs contemporains ont parlé de l'arrivée des Croisés à Jérusalem :

« O bone Jesu, ut castra tua viderunt, hujus terreuæ » *Jerusalem* muros, quantos exitus aquarum oculi eorum » deduxerunt ! Et mox terræ procumbentia sonitu oris et » nutu inclinati corporis sanctum sepulchrum tuum saluta- » verunt; et te qui in eo jacuisti, ut sedentem in dextera » Patris, ut venturum judicem omnium, adoraverunt. » (Bor., Monach. libr. IX.)

« Ubi verò ad locum ventum est, undè ipsam turritam » *Jerusalem* possent admirari, quis quàm multas ediderint » lachrymas dignè recenseat ? Quis affectus illos conve- » nienter exprimat? Extorquebat gaudium suspiria, et sin- » gultus generabat immensa lætitia. Omnes, visa *Jerusalem*, » substiterunt, et adoraverunt; et, flexo poplite, terram

» sanctam deosculati sunt: omnes nudis pedibus ambulàrunt, » nisi metus hostilis eos armatos incedere debere præciperet. » Ibant, et flebant; et qui orandi gratiâ convenerant, pu- » gnaturi prius pro peris arma deferebant. Fleverunt igitur » super illam, super quam et Christus illorum fleverat: et » mirum in modum, super quam flebant, feria tertia, oc- » tavo idus junii, obsederunt. Obsederunt, inquam, non » tanquam novercam privigni, sed quasi matrem filii. » (Baldric., Hist. Jerosol. libr. iv.)

Le Tasse a imité ce passage, ainsi que moi :

Ecco apparir Gerusalem si vede;
Ecco additar Gerusalem si scorge;
Ecco da mille voci unitamente
Gerusalemme salutar si sente, etc. etc.

Les strophes qui suivent sont admirables :

Al gran piacer che quella prima vista
Dolcemente spiro nell' altrui petto,
Alta contrizion successe, etc.

Mais je suis fâché qu'il ait manqué le *non tanquam novercam privigni, sed quasi matrem filii.* Moi qui n'ai peint qu'une caravane paisible, je n'ai pu faire usage de ce beau trait.

XIIIe.

Page 40. Entre la vallée du Jourdain, etc.

Quelques lecteurs se rappelleront peut-être d'avoir vu une partie de cette description dans un article du *Mercure de France*. (Août 1807.)

XIVe.

Page 43. Le bois consacré à Vénus.

Eusèbe, dans la Vie de Constantin, dit que c'étoit un temple, et qu'il fut démoli par ordre de ce prince.

XVᵉ.

Page 43. La vraie Croix étoit retrouvée.

Sainte Hélène, comme on sait, retrouva la vraie Croix au bas du Calvaire. On a bâti dans cet endroit une espèce d'église souterraine qui se réunit à l'église du Saint-Sépulcre et à celle du Calvaire.

XVIᵉ.

Page 43. Hélène avoit fait enfermer le Sépulcre, etc.

C'est la description exacte de l'église du Saint-Sépulcre, telle qu'elle existoit lorsque je l'ai vue. Eusèbe nous a laissé de longs détails sur l'église que Constantin, ou plutôt sa mère, fit bâtir sur le saint tombeau; mais j'ai mieux aimé peindre ce que j'avois examiné de mes propres yeux. Je ne puis m'empêcher de remarquer que j'ai été une espèce de prophète en racontant l'incendie de l'église du Saint-Sépulcre dans *les Martyrs*. Les papiers publics nous ont appris que cette église avoit été détruite de fond en comble par un semblable accident, à l'exception du tombeau de Jésus-Christ. Plusieurs personnes m'ont fait l'honneur de m'écrire, pour me demander ce que je pensois de ce miracle. Tout ce que je puis dire, c'est que la description de l'église, telle qu'on l'a donnée dans les journaux, est d'une grande fidélité. Le Saint-Sépulcre, environné d'un catafalque de marbre blanc, a pu, à la rigueur, résister à l'action du feu; mais il est pourtant très-extraordinaire qu'il n'ait pas été écrasé par la chute de la coupole embrasée, et qu'en même temps la chapelle des Arméniens, adossée au catafalque, ait été brûlée. Si un pareil malheur étoit arrivé il y a un siècle, la chrétienté se seroit réunie pour faire rebâtir l'église; mais aujourd'hui j'ai bien peur que le tombeau de Jesus-Christ ne reste exposé aux injures de l'air. A moins toutefois que de pauvres esclaves schismatiques, des Grecs, des Coptes et des Arméniens, ne se cotisent, à la honte des nations catholiques, pour réparer un tel malheur.

XVIIe.

Page 44. On voyoit la ville sainte, etc.

C'est la *Jérusalem délivrée*, gravée sur les portes de l'église du Saint-Sépulcre. J'ai ramené dans ce morceau le souvenir de la patrie, et j'ai essayé de traduire les fameux vers :

Chiama gli abitator dell' ombre eterne
Il rauco suon della Tartarea tromba, etc.

« Le bruit, d'abîme en abîme, roule et retombe. » *Romor rimbomba.*

XVIIIe.

Page 46. Elle étoit vêtue d'une robe de bysse, etc.

Il est souvent parlé du bysse dans l'Écritnre. C'étoit une étoffe légère, de couleur jaune. Les grenades d'or, les bandelettes de cinq couleurs, les croissants, etc., sont des parures marquées dans les prophètes. Je ne pouvois, au surplus, manquer de peindre la Semaine-Sainte à Jérusalem. La sévérité, la grandeur de cette fête chrétienne, forment contraste avec la dissolution des fêtes d'Amathonte. Il y a bien loin du chameau de l'Arabe, des souvenirs de Rachel et de Jacob, des Lamentations de Jérémie aux cérémonies des Druïdes, aux chants de Teutatès, aux tragédies de Sophocle à Athènes, et aux danses de l'île de Chypre. Mais tel est, si je ne me trompe, l'avantage de mon sujet, de pouvoir faire passer sous les yeux dn lecteur le spectacle choisi de ce qu'il y a de plus curieux, de plus agréable et de plus grand dans l'antiquité.

XIXe.

Page 47. Comment la Ville, autrefois pleine de peuple, etc.

« Quomodo sedet sola civitas plena populo... Quomodo » obscuratum est aurum, mutatus est color optimus. Dis-

» persi sunt lapides sanctuarii... Facta est quasi vidua Do-
» mina gentium... Viæ Sion lugent... Omnes portæ ejus
» destructæ. Sacerdotes ejus gementes : virgines ejus squa-
» lidæ. » (*Jerem.*, *Lament.*) Certes, ce cantique de Jérémie n'a à redouter aucune comparaison des plus beaux morceaux d'Homère et Virgile.

XXe.

Page 47. Et tes ennemis plantèrent leurs tentes, etc.

Seul trait qui ne soit pas de Jérémie. J'ai profité de la belle remarque de Baronius. Il observe que Titus établit une partie de son camp sur le mont des Oliviers, à l'endroit même où Jésus-Christ pleura sur la cité coupable, et prédit sa ruine. J'ajouterai que la première attaque sérieuse des Romains eut lieu de ce côté.

XXIe.

Page 47. Sur un mode pathétique, transmis aux Chrétiens, etc.

J'ai dit, dans le *Génie du Christianisme*, que le chant des Lamentations de Jérémie me paroissoit hébreu d'origine.

XXIIe.

Page 48. La Voie douloureuse.

J'ai parcouru trois fois la *Via dolorosa*, pour en conserver scrupuleusement la mémoire. Il n'y a pas un coin de Jérusalem que je ne connoisse comme les rues de Paris. Je réponds de la vérité de tout ce tableau.

XXIIIe.

Page 48. On sort par la porte de Bethléem, etc.

Je faisois tous les matins, en sortant du couvent de Saint-Sauveur, la route tracée dans cette page. J'ai constamment

achevé le tour de Jérusalem à pied, dans cinq quarts d'heure, en passant sous le temple, et revenant par la grotte de Jérémie. C'est auprès de cette grotte que se trouve le beau tombeau d'une reine du nom d'Hélène, dont parlent Pausanias et presque tous les voyageurs aux Saints-Lieux. Quant au torrent de Cédron, il roule ordinairement vers Pâques une eau rougie par les sables de la montagne des Oliviers et du mont Moria. Lorsque j'ai vu ce torrent, il étoit à sec. Il y a encore neuf à dix gros oliviers dans le jardin de ce nom. Ce jardin appartient au couvent de Saint-Sauveur. On sait que l'olivier est presque immortel, parce qu'il renaît de sa souche. On peut donc très-bien croire, comme on l'affirme à Jérusalem, que ces oliviers sont du temps de Jésus-Christ.

XXIVe.

Page 49. Plus loin, l'Homme-Dieu dit aux femmes, etc.

La tradition, à Jérusalem, a conservé beaucoup de circonstances de la Passion qui ne sont point dans l'Évangile. On montre, par exemple, l'endroit où Marie rencontra Jésus chargé de la Croix. Chassée par les gardes, elle prit une autre route, et se retrouva plus loin sur les pas du Sauveur. La foi ne s'oppose point à ces traditions, qui montrent à quel point cette merveilleuse et sublime histoire s'est gravée dans la mémoire des hommes. Dix-huit siècles écoulés, des persécutions sans fin, des révolutions éternelles, des ruines entassées et toujours croissantes, n'ont pu effacer ou cacher la trace de cette divine mère qui pleuroit sur son fils.

XXVe.

Page 50. O fils! ô filles de Sion!

Encore un simple chant de l'Église, rappelé au milieu des beautés des plus grands poëtes. Forme-t-il une si grande disparate? Et n'est-il pas simple, noble et poétique?

XXVIe.

Page 51. Déjà s'avance vers Jérusalem, etc.

J'ai déjà fait observer que l'action faisoit un pas à chaque livre. On ne peut donc pas se plaindre des descriptions, puisqu'elles n'interrompent jamais la narration.

XXVIIe.

Page 52. Il découvre avec complaisance le lac Averne, etc.

Nous voici revenus à Virgile; et après avoir entendu le prophète du vrai Dieu, nous allons voir la prophétesse du Démon.

XXVIIIe.

Page 52. Les Remords couchés sur un lit de fer, etc.

Vestibulum ante ipsum, primisque in faucibus Orci,
Luctus et ultrices posuêre cubilia Curæ;
Pallentesque habitant Morbi, tristisque Senectus,
Et Metus, et malesuada Fames, et turpis Egestas,
Terribiles visu formæ; Letumque, Laborque;
Tum consanguineus Leti Sopor, et mala mentis
Gaudia, mortiferumque adverso in limine Bellum,
Ferreique Eumenidum thalami, et Discordia demens,
Vipereum crinem vittis innexa cruentis.

VIRG. ÆN. VI. V. 273.

J'ai pris à Malherbe la rude et naïve traduction de ce dernier vers :

La Discorde aux crins de couleuvres.

XXIXe.

Page 53. Consacra... ses ailes.

Redditus his primum terris, tibi, Phœbe, sacravit
Remigium alarum. ÆN. VI. V. 18.

XXXe.

Page 53. Quatre taureaux, etc.

Quattuor hic primùm nigrantes terga juvencos
Constituit. . . . .
Voce vocans Hecaten cœloque Ereboque potentem.
. . . . Ipse atri velleris agnam
Æneas matri Eumenidum, magnæque sorori
Ense ferit. . . . .
Tum Stygio regi nocturnas inchoat aras.

Æn. vi. vers 243 et seq.

XXXIe.

Page 53. Il est temps, etc.

Poscere fata
Tempus, ait: Deus, ecce Deus.

Æn. vi. v. 45.

XXXIIe.

Page 115. Les traits de la Sibylle s'altèrent, etc.

. . . . Cui talia fanti
Ante fores, subitò non vultus, non color unus,
Non comptæ mansêre comæ; sed pectus anhelum,
Et rabie fera corda tument, majorque videri,
Nec mortale sonans.

Æn. vi. v. 46.

XXXIIIe.

Page 115. La prêtresse se lève trois fois, etc.

On voit comme j'ai changé la scène de Virgile: c'est ici une Sibylle muette, au lieu d'une Sibylle qui déclare l'oracle.

FIN DES REMARQUES DU LIVRE DIX-SEPTIÈME.

REMARQUES

SUR LE DIX-HUITIÈME LIVRE.

PREMIÈRE REMARQUE.

Page 58. Auguste vient de se priver, etc.

Ce projet d'Hiéroclès, mis en avant dès le début de l'ouvrage, pour favoriser l'ambition de Galérius, a été constamment rappelé et poursuivi : le voilà exécuté ; on en va voir les suites.

II[e].

Page 58. Représentez au vieillard, etc.

C'est en effet le motif apparent que Galérius employa pour engager Dioclétien à abdiquer. Je suppose ici que c'est Hiéroclès qui inspire Galérius.

III[e].

Page 59. Publius qui, rival de la faveur de l'apostat, etc.

Publius commence à revenir plus souvent en scène ; il ne tardera pas à jouer un rôle important pour la punition d'Hiéroclès.

IV[e].

Page 59. Tout-à-coup on annonce Galérius.

Je n'ai pas suivi fidèlement l'histoire pour l'entrevue de Galérius et de Dioclétien. Dans cette fameuse discussion,

Dioclétien se montre pusillanime; il pleure, il ne veut pas abdiquer, il supplie, il cède par peur. Alors Dioclétien cesse d'avoir le caractère propre à l'épopée; car il est avili aux yeux du lecteur. Ainsi, au lieu de m'attacher scrupuleusement à la vérité, je n'ai fait obéir Dioclétien qu'à la volonté du ciel, et à une voix fatale qui s'élève au fond de sa conscience. Cette idée est, je pense, plus conforme à la nature de mon ouvrage; mais j'avoue que j'ai eu quelque peine à faire le persécuteur des Chrétiens plus grand que l'histoire ne le représente.

v^e.

Page 59. Toujours César.

Galérius, selon l'histoire, fit cette exclamation en recevant une lettre de Dioclétien, avec la suscription : *Cæsari.*

vi^e.

Page 60. Et les Chrétiens ont eu l'insolence, etc.

En effet, un Chrétien arracha l'édit de persécution affiché à Nicomédie, et souffrit le martyre pour cette action. Tous les évêques, en louant son courage, blâmèrent l'indiscrétion de son zèle.

viie.

Page 61. Je rétablirai les Frumentaires.

Sorte de délateurs ou d'espions publics que Dioclétien avoit supprimés.

viiie.

Page 61. Ainsi, repartit Dioclétien, etc.

On disoit à Dioclétien que Carinus avoit donné de belles fêtes au peuple : il fit la réponse que l'on voit ici.

IXe.

Page 63. Vous ne mourrez point sans être la victime, etc.

Maximin Daïa et Maxence, l'un neveu, et l'autre gendre de Galérius, se révoltèrent contre lui.

Xe.

Page 63. L'édit publié, etc.

Il étoit tel qu'on le rapporte dans le texte. (Voyez Lactance et Eusèbe.)

XIe.

Page 64. Laurent de l'Église romaine, etc.

On a déjà parlé de saint Laurent. Saint Vincent étoit de Saragosse. Après avoir subi plusieurs tourments, il fut replongé dans les cachots, où les Anges vinrent l'entretenir et guérir ses plaies. Il fut ensuite décapité. Eulalie, vierge et martyre, de Mérida en Portugal : lorsqu'elle rendit le dernier soupir, on vit une colombe blanche sortir de sa bouche. Pélagie, d'Antioche, étoit d'une grande beauté, ainsi que sa mère et ses sœurs. Arrêtées par des soldats, et craignant qu'on n'attentât à leur pudeur, elles se retirèrent à l'écart, sous quelque prétexte, et se jetèrent dans l'Oronte, où elles se noyèrent en se tenant embrassées. On attribue ce martyre volontaire à une inspiration particulière du Saint-Esprit. Félicité et Perpétue ont déjà été nommées dans le livre du *Ciel;* elles reparoîtront à la fin de l'ouvrage. Quant à Théodore et aux sept Vierges d'Ancyre, la tragédie de Corneille les a fait connaître à ceux qui ne lisent point la Vie de nos Saints. L'histoire charmante des deux jeunes époux qui se trouvèrent dans le même tombeau est postérieure à l'époque de mon action ; j'ai cru pouvoir la rappeler. On la trouve dans Sidoine Apollinaire.

XII[e].

Page 64. Les prêtres renfermoient le Viatique, etc.

On voit encore quelques-unes de ces boîtes au Musée Clémentin, à Rome, avec les instruments qui servoient à tourmenter les martyrs : les poids pour les pieds, les ongles de fer, les martinets, etc.

XIII[e].

Page 65. On nommoit les diacres, etc.

Ces préparations à la persécution sont conformes à la vérité historique. La charité de l'Église a toujours surabondé où les maux surabondent ; la grâce de Jésus-Christ défie toutes les douleurs humaines.

XIV[e].

Page 65. Ce prince habitoit, etc.

Il n'y a guère de lieux célèbres dans la Grèce et dans l'Italie qui ne soient peints dans les Martyrs. Je renvoie pour Tivoli à ma lettre à M. de Fontanes, déjà citée dans ces notes.

XV[e].

Page 66. Vous ne serez point appelé au partage, etc.

Eudore s'étoit *fait mieux instruire*, et sans doute il avoit appris la résolution de Dioclétien par des voies certaines : le palais de l'empereur étoit rempli de Chrétiens ; Valérie et Prisca même, fille et femme de Dioclétien, étoient Chrétiennes.

XVI[e].

Page 67. Vous aurez soin, à chaque mansion, de faire mutiler, etc.

J'ai dit, dans une note sur la carte de Peuttinger (liv. VI),

que les mansions étoient les relais des postes. Lorsque Constantin s'échappa de la cour de Galérius, il fit couper les jarrets des chevaux qu'il laissoit derrière lui, afin de n'être pas poursuivi.

XVIIe.

Page 68. Tel, dans les déserts de l'Arabie, etc.

J'ai mis ici en comparaison la description du cheval arabe que l'on a vue dans mon Itinéraire. Le dernier trait : « Il écume, etc. » est du passage de Job sur le cheval.

XVIIIe.

Page 69. Les tombes de Symphorose, etc.

On sait qu'Horace vécut, et mourut peut-être, à Tibur ; mais peu de personnes savent que ce riant Tibur fut immortalisé par les cendres d'une martyre chrétienne. Symphorose, de Tibur, avoit sept enfans. Sous le règne d'Adrien elle refusa, ainsi que ses sept fils, de sacrifier aux faux dieux. Ces nouveaux Machabées subirent le martyre ; ils furent enterrés au bord de l'Anio, près du temple d'Hercule.

XIXe.

Page 71. S'élevoit un tribunal de gazon, etc.

L'appareil de cette scène est tel dans l'histoire ; mais la scène est placée à Nicomédie.

XXe.

Page 74. Force ce nouveau David, etc.

David, contraint de se retirer devant Saül, se cacha dans le désert de Zeila. *Écriture.*

XXIe.

Page 74. Constantin disparoît.

L'ordre des temps n'est pas tout-à-fait suivi : Constantin

ne s'échappa de la cour de Galérius que long-temps après l'abdication de Dioclétien.

XXII[e].

Page 75. Des dragons semblables, etc.

Si l'on en croit Plutarque et Lucain, Caton d'Utique trouva, sur les bords de la Bagrada, en Afrique, un serpent si monstrueux, que l'on fut obligé d'employer pour le tuer des machines de guerre.

XXIII[e].

Page 75. Des monstres inconnus, etc.

Les anciens disoient que l'Afrique enfantoit tous les ans un monstre nouveau.

XXIV[e].

Page 76. La persécution s'étend dans un moment, etc.

Tout ce qui suit dans le texte est un abrégé exact et fidèle des passages que je vais citer. La vérité est ici bien au-dessus de la fiction. Je me servirai des traductions connues, afin que tous les lecteurs puissent voir que je n'ai pas inventé un seul mot.

Extrait d'Eusèbe. — « Un grand nombre (de Chrétiens) » furent condamnés à mourir, les uns par le feu, et les » autres par le fer. On dit que cet arrêt n'eut pas été sitôt » prononcé, qu'on vit une quantité incroyable d'hommes » et de femmes se jeter dans le bûcher avec une joie et une » promptitude non pareille. Il y eut aussi une multitude » presque innombrable de Chrétiens qui furent liés dans » les barques, et jetés au fond de la mer... Les prisons, qui » ne servoient autrefois qu'à renfermer ceux qui avoient » commis des meurtres ou violé la sainteté des tombeaux, » furent remplies d'une multitude incroyable de personnes » innocentes, d'évêques, de prêtres, de diacres, de lec- » teurs, d'exorcistes; de sorte qu'il n'y restoit plus de place

» où l'on pût mettre les coupables... Quelqu'un peut-il voir
» sans admiration la constance invincible avec laquelle ces
» généreux défenseurs de la religion chrétienne souffrirent
» les coups de fouet, la rage des bêtes accoutumées à sucer
» le sang humain; l'impétuosité des léopards, des ours, des
» sangliers et des taureaux, que les Païens irritaient contre
» eux avec des fers chauds?... Une quantité presque in-
» nombrable d'hommes, de femmes et d'enfants, mépri-
» sèrent cette vie mortelle pour la défense de la doctrine
» du Sauveur. Les uns furent brûlés vifs, et les autres jetés
» dans la mer, après avoir été déchirés avec des ongles de fer,
» et avoir souffert toutes sortes d'autres supplices. D'autres
» présentèrent avec joie leur tête aux bourreaux pour être
» coupée; quelques-uns moururent au milieu des tourments;
» quelques-uns furent consumés par la faim; quelques-uns
» furent attachés en croix, soit en la posture où l'on y
» attache d'ordinaire les criminels, ou la tête en bas, et
» percés avec des clous, et y demeurèrent jusqu'à ce qu'ils
» mourussent de faim... Les historiens n'ont point de pa-
» roles qui puissent exprimer la violence des douleurs et
» la cruauté des supplices que les martyrs souffrirent dans
» la Thébaïde. Quelques-uns furent déchirés jusqu'à la
» mort par tout le corps avec des têts de pots cassés, au
» lieu d'ongles de fer. Des femmes furent attachées par un
» pied, élevées en l'air avec des machines, la tête en bas,
» et exposées alors avec autant d'inhumanité que d'infamie.
» Des hommes furent attachés par les jambes à des branches
» d'arbres que l'on avoit courbées avec des machines, et
» écartelés lorsque ces branches, étant lâchées, reprirent
» leur situation naturelle. Ces violences-là furent exercées
» l'espace de plusieurs années, durant lesquelles on faisoit
» mourir chaque jour, par divers supplices, tantôt dix per-
» sonnes, tant hommes que femmes ou enfants, tantôt
» vingt, tantôt trente, tantôt soixante, et quelquefois même
» jusqu'à cent. Étant sur les lieux, j'en ai vu exécuter à
» mort un grand nombre dans un même jour, dont les uns
» avoient la tête tranchée, les autres étoient brûlés vifs. La
» pointe des épées étoit émoussée à force de tuer, et les
» bourreaux, las de tourmenter les martyrs, se relevoient
» tour à tour. J'ai été témoin de la généreuse ardeur et de

» la noble impatience de ces fidèles... Il n'y a point de discours qui soit capable d'exprimer la générosité et la constance qu'ils ont fait paroître au milieu des supplices.
» Comme il n'y avoit personne à qui il ne fût permis de les outrager, les uns les battoient avec des bâtons, les autres avec des baguettes, les autres avec des fouets, les autres avec des lanières de cuir, et les autres avec des cordes, chacun choisissant, selon ce qu'il avoit de malice, un instrument particulier pour les tourmenter. On en attacha quelques-uns à des colonnes, les mains liées derrière le dos, et ensuite on leur étendit les membres avec des machines. On les déchira après cela avec des ongles de fer, non-seulement par les côtés, comme l'on a accoutumé de déchirer ceux qui ont commis un meurtre, mais aussi par le ventre, par les cuisses et par le visage. On en suspendoit quelques-uns par la main, au haut d'une galerie, de sorte que la violence avec laquelle leurs nerfs étoient tendus leur étoit plus sensible qu'aucun autre supplice n'auroit pu être. On les attachoit quelquefois à des colonnes, vis-à-vis les uns des autres, sans que leurs pieds touchassent à terre; tellement que la pesanteur de leur corps serroit extrêmement les liens par où ils étoient attachés. Ils étoient dans cette posture contrainte, non-seulement pendant que le juge leur parloit ou qu'il les interrogeoit, mais presque durant tout le jour.

» ... Les uns eurent les membres coupés avec des haches, comme en Arabie; les autres eurent les cuisses coupées, comme en Cappadoce; les autres furent pendus par les pieds, et étouffés à petit feu, comme en Mésopotamie; les autres eurent le nez, les oreilles, les mains et les autres parties du corps coupées, comme en Mésopotamie. » (Voyez Eusèbe, chap. VI, VII, VIII, IX, X et XI, liv. VIII.)

Extrait de Lactance, de la Mort des Persécuteurs. « Parlerai-je des jeux et des divertissements de Galère? Il avoit fait venir de toutes parts des ours d'une grandeur prodigieuse, et d'une férocité pareille à la sienne. Lorsqu'il vouloit s'amuser, il faisoit apporter quelques-uns de ces animaux, qui avoient chacun leur nom, et leur donnoit des hommes plutôt à engloutir qu'à dévorer; et quand il voyoit déchirer les membres de ces malheureux, il se

» mettoit à rire. Sa table étoit toujours abreuvée de sang » humain. Le feu étoit le supplice de ceux qui n'étoient pas » constitués en dignité. Non-seulement il y avoit condamné » les Chrétiens, il avoit de plus ordonné qu'ils seroient » brûlés lentement. Lorsqu'ils étoient au poteau, on leur » mettoit un feu modéré sous la plante des pieds, et on l'y » laissoit jusqu'à ce qu'elle fût détachée des os. On appli- » quoit ensuite des torches ardentes sur tous leurs mem- » bres, afin qu'il n'y eût aucune partie de leur corps qui » n'eût son supplice particulier. Durant cette effroyable » torture, on leur jetoit de l'eau sur le visage, et on leur en » faisoit boire, de peur que l'ardeur de la fièvre ne hâtât » leur mort, qui pourtant ne pouvoit être différée long- » temps; car, quand le feu avoit consumé toute leur chair, » il pénétroit jusqu'au fond de leurs entrailles. Alors on les » jetoit dans un grand brasier, pour achever de brûler ce » qui restoit encore de leur corps. Enfin, on réduisoit » leurs os en poudre, et on les jetoit dans la rivière ou » dans la mer.

» Mais le cens qu'on exigea des provinces et des villes » causa une désolation générale [1]. Les commis, répandus » partout, faisoient les recherches les plus rigoureuses; » c'étoit l'image affreuse de la guerre et de la captivité. On » mesuroit les terres, on comptoit les vignes et les arbres, » on tenoit registre des animaux de toute espèce, on pre- » noit les noms de chaque individu : on ne faisoit nulle dis- » tinction des bourgeois et des paysans. Chacun accouroit » avec ses enfants et ses esclaves; on entendoit résonner » les coups de fouet; on forçoit, par la violence des sup- » plices, les enfants à déposer contre leurs pères, les es- » claves contre leurs maîtres, les femmes contre leurs maris. » Si les preuves manquoient, on donnoit la question aux » pères, aux maris, aux maîtres, pour les faire déposer » contre eux-mêmes; et, quand la douleur avoit arraché » quelque aveu de leur bouche, cet aveu étoit réputé con- » tenir la vérité. Ni l'âge, ni la maladie, ne servoient d'ex-

[1] Le cens étoit une imposition sur les personnes, sur les bêtes, sur les terres labourables, sur les vignes et les arbres fruitiers.

» cuse : on faisoit apporter les infirmes et les malades ; on » fixoit l'âge de tout le monde ; on donnoit des années aux » enfants, on en ôtoit aux vieillards : ce n'étoit partout » que gémissements, que larmes. Le joug que le droit de » la guerre avoit fait imposer aux peuples vaincus par les » Romains, Galère voulut l'imposer aux Romains mêmes ; » peut-être fut-ce parce que Trajan avoit puni par l'impo- » sition du cens les révoltes fréquentes des Daces, dont » Galère étoit descendu. On payoit de plus une taxe par » tête, et la liberté de respirer s'achetoit à prix d'argent. » Mais on ne se fioit pas toujours aux mêmes commissaires ; » on en envoyoit d'autres, dans l'espérance qu'ils feroient » de nouvelles découvertes. Au reste, qu'ils en eussent fait » ou non, ils doubloient toujours les taxes, pour montrer » qu'on avoit eu raison de les employer. Cependant les ani- » maux périssoient, les hommes mouroient : le fisc n'y per- » doit rien, on payoit pour ce qui ne vivoit plus ; en sorte » qu'on ne pouvoit ni vivre ni mourir gratuitement. Les » mendiants étoient les seuls que le malheur de leur condi- » tion mît à l'abri de ces violences ; ce monstre parut en » avoir pitié et vouloir remédier à leur misère : il les fai- » soit embarquer, avec ordre, quand ils seroient en pleine » mer, de les y jeter. Voilà le bel expédient qu'il imagina » pour bannir la pauvreté de son empire ; et, de peur que » sous prétexte de pauvreté quelqu'un ne s'exemptât du » cens, il eut la barbarie de faire périr une infinité de » misérables. »

XXV[e].

Page 79. Le disciple des sages publia, etc.

Voyez la Préface, à l'article d'Hiéroclès.

XXVI[e].

Page 79. J'emploierai, disoit-il en lui-même, etc.

Je ne me suis point complu à inventer des crimes inconnus, pour les prêter à Hiéroclès. J'en suis fâché pour la nature humaine ; mais Hiéroclès ne dit et ne fait rien qui n'ai été dit et fait, même de nos jours. Au reste, ce moyen

affreux que veut employer Hiéroclès lui fait différer le supplice d'Eudore : sans cela, il n'eût pas été naturel que le fils de Lasthénès fût resté si long-temps dans les cachots avant d'être jugé.

XXVIIe.

Page 79. Cet impie qui renioit l'Éternel.

Ceci est bien humiliant pour l'orgueil humain ; mais c'est une vérité dont on n'a que trop d'exemples, et je l'ai déjà remarqué dans le *Génie du Christianisme*.

XXVIIIe.

Page 80. Il y avoit à Rome un Hébreu, etc.

Cette machine est justifiée par l'usage que tous les poëtes chrétiens ont fait de la magie. Ainsi Armide enlève Renaud ; ainsi le Démon du fanatisme arme Clément d'un poignard. Il ne s'agit ici que de porter une nouvelle : Hiéroclès ne voit point lui-même l'Hébreu ; il l'envoie consulter par un esclave superstitieux et timide; rien ne choque donc la vraisemblance des mœurs dans la peinture de la scène : et quant à la scène elle-même, elle est du ressort de mon sujet; elle sert à avancer l'action, et à lier les personnages de Rome à ceux de Jérusalem.

XXIXe.

Page 80. Il découvre l'urne sanglante.

Hiéroclès est le ministre d'un tyran, persécuteur des Chrétiens; il est donc naturel qu'on évoque le Démon de la tyrannie, et que l'évocation se fasse par les cendres du plus célèbre des tyrans, et du premier persécuteur des Chrétiens.

Selon une tradition populaire qui court à Rome, il y avoit autrefois à la *Porta del Popolo* un grand arbre sur lequel venoit constamment se percher un corbeau. On creusa la terre au pied de cet arbre, et l'on trouva une urne, avec une inscription qui disoit que cette urne renfermoit les cendres de Néron. On jeta les cendres au vent,

et l'on bâtit, sur le lieu où l'on avoit trouvé l'urne, l'église connue aujourd'hui sous le nom de Sainte-Marie du Peuple. Le monument appelé le Tombeau de Néron, que l'on voit à deux lieues de Rome, sur la route de la Toscane, n'est point le tombeau de Néron.

XXXe.

Page 81. La frayeur pénètre jusqu'aux os.

« Pavor tenuit me et tremor, et omnia ossa mea perterrita sunt.

» Et cum spiritus, me præsente, transiret, inhorruerunt » pili carnis meæ.

» Stetit quidam cujus non agnoscebam vultum... et vocem » quasi auræ lenis audivi. » (Job, cap. IV.)

XXXIe.

Page 82. C'étoit l'heure où le sommeil fermoit les yeux, etc.

Tempus erat quo prima quies mortalibus ægris
Incipit.

Æn. II.

XXXIIe.

Page 82. Sa barbe étoit négligée.

In somnis ecce ante oculos mœstissimus Hector
Visus adesse mihi, largosque effundere fletus.
. . . .
Squalentem barbam. . . . .
Sed graviter gemitus imo de pectore ducens.

Æn. II. 270 et seq.

XXXIIIe.

Page 82. Fuis, ma fille, etc.

Heu fuge. . . . . . . eripe flammis.

Æn. II. 289.

XXXIVe.

Page 84. Déjà les galeries étoient désertes.

Apparet domus intus, et atria longa patescunt.
. . . .
Ædibus in mediis, nudoque sub ætheris axe
Ingens ara fuit, etc.

Æn. II. 483.

XXXVe.

Page 84. Eurymédusc, votre sort, etc.

Ce personnage disparoît avant la fin de l'action; il s'évanouit comme Creüse; il étoit de peu d'importance. Il entroit dans mon plan de montrer Cymodocée isolée, tandis qu'Eudore est environné des compagnons de sa gloire; autrement les scènes de la prison de Cymodocée et celles des cachots d'Eudore eussent été semblables.

XXXVIe.

Page 87. Il aperçoit un homme, etc.

Tout le monde connoît la retraite de saint Jérôme dans la grotte de Bethléem; tout le monde a vu les tableaux du Dominiquin, d'Augustin Carrache; tout le monde sait que saint Jérôme se plaint, dans ses lettres, d'être tourmenté au milieu de sa solitude par les souvenirs de Rome. Ce grand personnage que l'on a quitté au tombeau de Scipion, et que l'on retrouve à Bethléem pour donner le baptême à Cymodocée, a du moins l'avantage de ne rappeler que des lieux célèbres, de grands noms et d'illustres souvenirs.

XXXVIIe.

Page 90. On reconnoissoit dans son langage les accents confus, etc.

Voyez l'Examen, au sujet du caractère de Cymodocée.

FIN DES REMARQUES DU LIVRE DIX-HUITIÈME.

REMARQUES

SUR LE DIX-NEUVIÈME LIVRE.

PREMIÈRE REMARQUE.

Page 94. La trace blanchissante, etc.

Ceux qui ont voyagé sur mer ont vu ces traces de vaisseau, que les marins appellent le sillage. Dans les temps calmes, cette ligne blanche reste quelquefois marquée pendant plusieurs heures.

IIe.

Page 94. Doroit et brunissoit à la fois, etc.

Je ne suis pas le premier auteur qui ait parlé de ce double effet du soleil levant sur les mers de la Grèce. Chandler l'avoit observé avant moi.

IIIe.

Page 94. Des nues sereines, etc.

Expression du grand maître, qui peint parfaitement ces petites nues que l'on aperçoit dans un beau ciel :

Undè serenas
Ventus agat nubes.

Virg. Georg. I. 491.

IVe.

Page 96. Et la mère d'Eudore venoit de mourir.

Petite circonstance d'où naît la peinture du Purgatoire, au XXIe liv.

V[e].

Page 96. Le jour s'éteint, le jour renaît, etc.

Je ne sais si c'est ce passage qui a fait dire à un critique que Démodocus étoit un vieil imbécille, ou si c'est à cause de ce même passage qu'un autre critique a bien voulu comparer la douleur de Démodocus à celle de Priam.

VI[e].

Page 98. Deux hautes chaînes de montagnes, etc.

Ceci est tiré mot pour mot de mon Itinéraire; mais comme, dans un sujet si intéressant, on ne sauroit avoir trop de détails, je citerai encore un fragment de mon Voyage. Ce fragment commence à mon départ de Bethléem pour la mer Morte, en passant par le monastère de Saint-Saba.

« Les Arabes qui nous avoient attaqués à la porte du » couvent de Saint-Saba, appartenoient à une tribu qui » prétendoit avoir seule le droit de conduire les étrangers. » Les Bethléémites, qui désiroient avoir le prix de l'es- » corte, et qui ont une réputation de courage à soutenir, » n'avoient pas voulu céder. Le supérieur du monastère avoit » promis que je satisferois les Bédouins, et l'affaire s'étoit » arrangée. Je ne voulois rien leur donner, pour les punir; » mais Ali-Aga (le janissaire) me représenta que si je tenois » à cette résolution, nous ne pourrions jamais arriver au » Jourdain; qu'ils iroient appeler les autres tribus du dé- » sert, et que nous serions infailliblement massacrés; que » c'étoit la raison pour laquelle il n'avoit pas voulu tuer le » chef des Arabes; car une fois le sang versé, nous n'au- » rions eu d'autre parti à prendre que de retourner promp- » tement à Jérusalem.

» Je doute que les couvents de Scété soient placés dans » des lieux plus tristes et plus isolés que le couvent de » Saint-Saba. Il est bâti dans la ravine même du torrent » de Cédron, qui peut avoir trois ou quatre cents pieds de » profondeur dans cet endroit. L'église occupe une petite

» éminence dans le fond du lit. De là les bâtiments du monastère s'élèvent par des escaliers perpendiculaires et des passages creusés dans le roc, sur le flanc de la ravine, et parviennent ainsi jusque sur la croupe de la montagne, où ils se terminent par deux tours carrées. Du haut de ces tours, on découvre les sommets stériles des montagnes de Judée; au-dessous de soi, l'œil plonge dans le ravin desséché du torrent des Cèdres, où l'on voit des grottes qu'habitèrent jadis les premiers anachorètes.

» Pour toute curiosité, on montre aujourd'hui à Saint-Saba trois ou quatre cents têtes de morts, qui sont celles des religieux massacrés par les infidèles. On m'a laissé un quart d'heure seul avec ces saintes reliques. Il semble que les moines qui me donnoient l'hospitalité devinassent que j'avois le dessein de peindre la situation de l'âme des Solitaires de la Thébaïde.

» Nous sortîmes du monastère à trois heures de l'après-midi, et nous arrivâmes vers le coucher du soleil au dernier rang des montagnes de Judée, qui bordent à l'Occident la mer Morte et la vallée du Jourdain. La chaîne du levant qui forme l'autre bord de la vallée, s'appelle les montagnes de l'Arabie, et comprend l'ancien pays des Moabites et des Ammonites, etc. . . . .

. . . .

» Nous descendîmes de la croupe de la montagne pour aller passer la nuit au bord de la mer Morte, et remonter ensuite au Jourdain. En entrant dans la vallée, notre petite troupe se resserra, et fit silence. Nos Bethléémites armèrent leurs fusils, et marchèrent en avant avec précaution. Nous nous trouvions sur le chemin des Arabes du désert qui vont chercher du sel au lac, et qui font une guerre impitoyable aux voyageurs. Nous marchâmes ainsi pendant deux heures le pistolet à la main, comme en pays ennemi, et nous arrivâmes à la nuit close au bord du lac. La première chose que je fis en mettant pied à terre, fut d'entrer dans le lac jusqu'au genou, et de porter l'eau à ma bouche. Il me fut impossible de l'y retenir. La salure en est beaucoup plus forte que celle de la mer, et elle produit sur les lèvres l'effet d'une forte solution d'alun. Mes bottes furent à peine séchées qu'elles se couvrirent

» de sel; nos vêtements, nos chapeaux, nos mains, notre » visage furent, en moins de deux heures, imprégnés de ce » minéral.

» Nous établîmes notre camp au bord de l'eau, et les » Bethléémites allumèrent du feu pour faire du café. Telle » est la force de l'habitude : ces Arabes avoient marché » avec beaucoup de prudence dans la campagne, et ils ne » craignirent point d'allumer un feu qui pouvoit bien plus » aisément les trahir. Vers minuit, j'entendis quelque bruit » sur le lac; les Bethléémites me dirent que c'étoit des lé- » gions de petits poissons qui viennent sauter au rivage. » Ceci contrediroit l'opinion généralement adoptée que la » mer Morte ne produit aucun être vivant. Pococke, étant » à Jérusalem, avoit entendu dire aussi qu'un missionnaire » avoit vu des poissons dans le lac Asphaltite. Ce savant » voyageur avoit fait analyser l'eau de ce lac : j'ai apporté » une bouteille de cette eau, jusqu'à présent fort bien con- » servée.

» Le 6 octobre, au lever du jour, je parcourus le rivage. » Le lac fameux, qui occupe l'emplacement de Sodome et » de Gomorrhe, est nommé mer Morte ou mer Salée dans » l'Écriture; Asphaltite par les auteurs grecs et latins, et » Almotanah par les Arabes (Voyez d'Anville). Strabon » rapporte la tradition des villes abîmées. Je ne puis être » du sentiment de quelques voyageurs qui prétendent que » la mer Morte n'est que le cratère d'un volcan. J'ai vu le » Vésuve, la Solfatare, le Monte-Nuovo dans le lac Fusin, » le Pic des Açores, le Mamelife, vis-à-vis de Carthage, les » volcans éteints d'Auvergne, j'ai partout remarqué les » mêmes caractères; c'est-à-dire, des montagnes creusées » en entonnoir, des laves et des cendres où l'action du feu » ne peut se méconnoître. La mer Morte, au contraire, est » un lac assez long, encaissé entre deux chaînes de mon- » tagnes, qui n'ont entre elles aucune cohérence de formes, » aucune homogénéité de sol. Elles ne se rejoignent point » aux deux extrémités du lac; elles continuent, d'un côté, » à border la vallée du Jourdain, en se rapprochant vers » le Nord jusqu'au lac de Tibériade; et, de l'autre, elles » vont, en s'écartant, se perdre au Midi dans les sables » de l'Yémen. Il est vrai qu'on trouve du bitume, des eaux

» chaudes et des pierres phosphoriques dans la chaîne des » montagnes d'Arabie, mais je n'en ai point vu dans la » chaîne opposée. D'ailleurs la présence des eaux ther- » males, du soufre et du bitume, ne suffit point pour at- » tester l'existence antérieure d'un volcan. C'est dire assez » que, quant aux villes abîmées, je m'en tiens au sens de » l'Écriture, sans appeler la physique à mon secours. . . .

» . . . . Quelques » voyageurs prétendent que, dans les temps calmes, on » aperçoit encore au fond de la mer Morte des débris de » murailles et de palais. C'est peut-être ce qui a donné à » Klopstock l'idée bizarre de faire cacher Satan dans les » ruines de Gomorrhe, pour contempler la mort du Christ. » Je ne sais si ces débris existent. Et, comment les auroit- » on découverts? De mémoire d'homme, on n'a jamais vu » de bateau sur le lac Asphaltite. Les géographes, les his- » toriens, les voyageurs, ne parlent point de la navigation » de ce lac. Il est vrai que Josèphe le fit mesurer, mais il » est probable que la mesure fut prise par terre le long » du rivage; car on ne voit pas que les anciens connussent » la manière de relever les distances par eau.

» Strabon parle de treize villes englouties dans le lac » Asphaltite. La Genèse en place cinq *in valle silvestri*, *So-* » *dome*, *Gomorrhe*, *Adam*, *Seboim* et *Bala* ou *Segor;* mais » elle ne marque que les deux premières détruites par le » feu du ciel. Le Deutéronome en cite quatre, *Sodome*, » *Gomorrhe*, *Adam* et *Seboim;* la Sagesse en compte cinq, » sans les désigner : *Descendente igne in Pentapolim*.

» Jacques Cerbus ayant remarqué que sept grands cou- » rants d'eau tombent dans la mer Morte, Reland en conclut » que cette mer devoit se dégager de la superfluité de ses » eaux par des canaux souterrains. Sandy et quelques au- » tres voyageurs ont énoncé la même opinion; mais elle est » aujourd'hui abandonnée, d'après les observations sur l'é- » vaporation par le docteur Halley : observations admises » par Shaw, qui trouve pourtant que le Jourdain roule par » jour à la mer Morte six millions quatre-vingt-dix mille » tonnes d'eaux, sans compter les eaux de l'Hernon et de » sept autres torrents. . . . .

» . . . . Je voulois voir le Jourdain à l'endroit où

» il se jette dans la mer Morte, point essentiel qui n'a pas » encore été reconnu; mais les Bethléémites refusèrent de » m'y conduire, parce que le fleuve, à une lieue environ de » son embouchure, fait un long détour sur la gauche, et se » rapproche de la montagne d'Arabie. Il fallut donc me » contenter de marcher vers la courbure du fleuve la plus » rapprochée du lieu où nous nous trouvions. Nous le- » vâmes le camp, et nous cheminâmes pendant deux heures » avec une peine excessive dans des dunes de sable, et des » couches de sel; je vis tout-à-coup les Bethléémites s'ar- » rêter, et me montrer de la main, parmi des arbrisseaux, » quelque chose que je n'apercevois pas : c'étoit le Jour- » dain.

» J'avois vu les grands fleuves de l'Amérique avec le » plaisir qu'inspirent la solitude et la nature; j'avois visité » le Tibre, et recherché avec le même intérêt l'Eurotas et » le Céphise, mais je ne puis dire ce que j'éprouvai à la vue » du Jourdain. Non-seulement ce fleuve me rappeloit une » antiquité fameuse, mais ses rives m'offroient encore le » théâtre des miracles de ma religion. La Judée est le seul » pays de la terre qui offre à la fois au voyageur chrétien » le souvenir des affaires humaines et des choses du ciel, » et qui fasse naître au fond de l'âme, par ce mélange, un » sentiment et des pensées qu'aucun autre lieu ne peut » inspirer. »

VIIe.

Page 101. Un fruit semblable à un citron doré.

J'ai apporté ce fruit, qui a passé long-temps pour n'exister que dans l'imagination des Missionnaires. Il est bien connu aujourd'hui des botanistes. On a rangé l'arbuste qui le porte dans la classe des *solanées*, sous le nom de *solanum sodomæum*; quand j'ai dit, dans la préface des premières éditions, que ce fruit ressemble à un citron dégénéré par la malignité du sol, je n'ai eu l'intention que de parler de l'apparence, et non de la réalité.

VIIIe.

Page 103. Les chameaux seuls, etc.

Je me sers ici d'une anecdote que j'ai rapportée dans l'*Itinéraire*, et dont j'ai presque été le témoin.

IXe.

Page 104. On s'assied autour d'un bûcher.

C'est une scène de mœurs arabes dans laquelle j'ai figuré moi-même, et qu'on peut voir dans le passage cité à la note précédente.

X^e.

Page 105. Des lettres pour les principaux Fidèles, etc.

Ces lettres de voyage ou de recommandation étoient données par les évêques. J'ai cru pouvoir les faire donner par saint Jérôme, prêtre et docteur de l'église latine.

XIe.

Page 105. Reine de l'Orient.

Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert, brillante de clarté! etc.

RACINE, Ath. 3. 7.

XIIe.

Page 105. La nouvelle Jérusalem ne pleure point.

Allusion à une belle médaille de Titus: un palmier, une femme assise et enchaînée au pied de ce palmier; pour légende: *Judæa capta*.

XIIIe.

Page 105, La souveraine des Anges, etc.

Ceci rend naturelles et vraisemblables les courses de Cymodocée.

XIVe.

Page 106. Je suis Pamphile de Césarée.

Pamphile le martyr, disciple de Timothée, et condisciple d'Eusèbe, a été nommé parmi les grands hommes chrétiens qu'Eudore rencontre à Alexandrie.

XVe.

Page 108. Au pied du mont Aventin, etc.

On montre encore cette prison à Rome.

XVIe.

Page 109. Voit arriver tour à tour des amis, etc.

Ainsi, tous les personnages se retrouvent à Rome par un même événement : Démodocus, Cyrille, Zacharie, l'hermite du Vésuve, etc.; et, dans un moment, le ciel va amener Cymodocée au lieu du sacrifice.

XVIIe.

Page 109. Ces confesseurs avoient transformé la prison en une église, etc.

Cette peinture du bonheur des prisons est fidèle. Fleury seul donnera au lecteur curieux le moyen de vérifier tout ce que j'avance. (Mœurs des Chrétiens et Hist. Eccl.)

XVIIIe.

Page 110. Du fond d'une retraite ignorée, le pontife de Rome.

Dans les calamités publiques, il y a toujours des victimes

qui échappent : tous les Chrétiens, tous les chefs des Chrétiens, n'étoient pas dans les cachots pendant les persécutions, comme tous les François n'étoient pas emprisonnés sous le règne de la Terreur.

XIXe.

Page 111. La belle et brillante Aglaé.

Voilà la fin de l'histoire d'Aglaé, de Pacôme et de Boniface, dont on a vu le commencement au cinquième livre; on va voir aussi la fin de l'Histoire de Genès.

XXe.

Page 113. Mon fils, répond le descendant, etc.

Ce simple récit de Zacharie est fondé sur l'histoire. Constance subjugua en effet quelques tribus des Francs, et les transporta dans les Gaules, aux environs de Cologne.

XXIe.

Page 113. L'heureuse arrivée de Constantin.

Par là le dénouement est préparé, et le triomphe de la Religion annoncé.

XXIIe.

Page 114. Valérie avoit été exilée en Asie.

Cela est conforme à la vérité. Ces deux personnages n'étant plus nécessaires, sont mis à l'écart. On ne les a appelés ici que pour satisfaire le lecteur, qui auroit pu demander ce qu'ils étoient devenus.

XXIIIe.

Page 114. Il vouloit engager Dioclétien, etc.

On verra Eudore se reprocher ce dessein comme criminel; mais ce dessein entretient l'espérance dans l'esprit du lecteur jusqu'au dernier moment, et rappelle en même

temps le trait le plus connu et le plus frappant de l'histoire de Dioclétien. Il falloit d'ailleurs, selon la règle dramatique, que le héros fût coupable d'une légère faute.

XXIVe.

Page 114. Ils s'aperçurent bientôt, etc.

En passant en Amérique avec des prêtres qui fuyoient la persécution, j'ai été témoin d'une scène à peu près pareille. Quand il survenoit un orage, les matelots se confessoient aux mêmes hommes qu'ils venoient d'insulter.

XXVe.

Page 115. Le Sauveur aperçoit le vaisseau de Cymodocée, etc.

L'intervention du merveilleux étoit absolument nécessaire ici. Sans blesser toutes les convenances, et même toutes les vraisemblances, Cymodocée ne pouvoit aller de son propre mouvement chercher Eudore en Italie; mais le ciel, qui veut le triomphe de la Croix, conduit cette innocente victime au lieu du sacrifice.

XXVIe.

Page 116. Le vent, qui jusqu'alors, etc.

Je ne peins dans ce naufrage que ma propre aventure. En revenant de l'Amérique, je fus accueilli d'une tempête de l'ouest qui me conduisit en vingt et un jours de l'embouchure de la Delaware à l'île d'Origny, dans la Manche, et fit toucher le vaisseau sur un banc de sable. Dans mon dernier voyage sur mer, j'ai mis soixante-deux jours à aller d'Alexandrie à Tunis; toute cette traversée, au milieu de l'hiver, fut une espèce de continuel naufrage; nous vîmes périr trois gros vaisseaux sur Malte, et le nôtre étoit le quatrième en danger. C'est peut-être acheter un peu cher le plaisir de ne peindre que d'après nature.

XXVIIe.

Page 117. Les flots se dérouloient avec uniformité.

Il faut l'avouer; au milieu des plus furieuses tempêtes, je n'ai point remarqué ce chaos, ces montagnes d'eau, ces abîmes, ce fracas qu'on voit dans les orages des poëtes. Je ne trouve qu'Homère de vrai dans ces sortes de descriptions, et elles se bornent presque toutes à un trait, la noirceur des ondes. J'ai bien remarqué, au contraire, ce silence et cette espèce de régularité que je décris ici, et il n'y a peut-être rien de plus effrayant. Des marins à qui j'ai lu cette tempête m'ont paru frappés de la vérité des accidents. Les critiques qui pensent qu'on peut bien imiter la nature sans sortir de son cabinet, sont je crois dans l'erreur. Que l'on copie tant qu'on voudra un portrait fidèle, on n'attrapera jamais ces nuances de la physionomie, que l'original peut seul donner.

XXVIIIe.

Page 119. L'écueil voisin semble changer de place.

Il faut avoir été dans une position semblable pour bien juger de la joie et de la terreur d'un pareil moment. Je regrette de n'avoir point la lettre que j'écrivis à M. de Chateaubriand, mon frère, qui a péri avec son aïeul M. de Malesherbes. Je lui rendois compte de mon naufrage. J'aurois retrouvé dans cette lettre des circonstances qui ont sans doute échappé à ma mémoire, quoique ma mémoire m'ait bien rarement trompé.

XXIXe.

Page 120. On précipite au fond de la mer des sacs remplis de pierres.

Les anciens arrêtoient ainsi leurs vaisseaux sur des fonds

vaseux, lorsque l'ancre glissoit, ou, comme parlent les marins, lorsque le vaisseau filoit sur son ancre. L'Ancre sacrée étoit une ancre réservée pour les naufrages. On l'appelle parmi nous l'ancre de salut. Les anciens ont fait souvent allusion à cette Ancre sacrée, entre autres Plutarque, qui se sert volontiers d'images empruntées de la navigation et des vaisseaux.

FIN DES REMARQUES DU LIVRE DIX-NEUVIÈME.

REMARQUES

SUR LE VINGTIÈME LIVRE.

PREMIÈRE REMARQUE.

Page 123. On n'envoya point au-devant de Cymodocée, etc.

Il y a plusieurs exemples de ces honneurs poétiques rendus par l'antiquité à des personnages remarquables. Pour n'en citer qu'un, ce fut de cette manière que Denis reçut Platon, à son second voyage de Sicile.

IIe.

Page 124. Archytas.

Grand mathématicien, et célèbre philosophe pythagoricien. Il étoit de Tarente. On lui avoit élevé dans sa patrie un monument qui se voyoit de loin.

IIIe.

Page 124. C'étoit une de ces galères, etc.

Voyez le livre XVIII, et la note XXIVe du même livre.

IVe.

Page 125. Il faut que Tarente ait conservé ses dieux irrités.

On proposa à Marcellus d'enlever les statues de Tarente, infidèle à ses serments. Il répondit : « Laissons aux Tarentins leurs dieux irrités. »

Vᵉ.

Page 127. Tel le chantre d'Ilion, etc.

Pluton sort de son trône; il pâlit, il s'écrie, etc.
BOILEAU.

VIᵉ.

Page 128. Tel s'élève un chêne dont la tête touche au ciel.

Voyez ce que je dis sur cette comparaison dans l'Examen.

VIIᵉ.

Page 129. Le *Mercure* de Zénodore, etc.

J'ai choisi de préférence, pour les décrire, les chefs-d'œuvre que nous n'avons plus; j'en ai pris la liste dans Pline : je me suis permis seulement de peindre d'après mon imagination le *Satyre mourant* de Protogène, dont l'histoire ne nous a conservé que le nom.

VIIIᵉ.

Page 129. Respiroit l'*Apollon*... à l'extrémité opposée s'élevoit le groupe de Laocoon, etc.

Nous avons ces deux chefs-d'œuvre. Le *Laocoon* a été trouvé dans les ruines des Thermes ou du palais de Titus.

IXᵉ.

Page 132. Tu sais que je t'aime, etc.

Il y avoit après cette phrase : « Un amant est-il donc si redoutable? » J'ai fait disparoître ces tours, qui sentoient trop la manière du roman. En général, ce morceau a été fort adouci. Après le dernier mot qui termine l'alinéa, il y avoit une demi-page du même langage amoureux; je l'ai supprimée pour la même raison. C'est un grand bonheur pour moi quand je puis être plus rigoureux que les critiques.

Xe.

Page 133. Par des philtres et des enchantements.

Après ces mots, il y avoit une réponse de Cymodocée, qui n'étoit qu'une imitation de deux vers d'Othello : je n'ai pas cru devoir la conserver, quoique louée par La Harpe, et digne certainement d'être louée.

XIe.

Page 134. La sagesse, enfant trop aimable, etc.

Cela n'est pas plus odieux que le langage du Tartufe. La philosophie, comme la religion, a ses monstres.

XIIe.

Page 135. Il meurt, si tu n'es à moi.

Encore une fois, je n'ai point inventé cette horrible scène. Plût à Dieu que cela ne fût qu'une fiction!

XIIIe.

Page 136. Il dit, et poursuit Cymodocée, etc.

Après ces mots, on lisoit sept lignes où je peignois la course d'Hiéroclès et de Cymodocée : j'ai supprimé cette peinture, quoique cela m'ait fait perdre une comparaison que je regrette.

XIVe.

Page 137. Démodocus reconnoît sa fille.

On voit que je me suis souvenu de l'histoire de Virginius, si admirablement racontée par Tite-Live.

XVe.

Page 137. La Reine des Anges l'y retient.

L'intervention du merveilleux étoit ici absolument né-

cessaire; il achève, avec les autres raisons tirées de la nature de la scène, de rendre vraisemblable la présence de Cymodocée sur la galerie.

XVIe.

Page 138. Le Préfet de Rome qui favorisoit, etc.

Ceci rend naturelle cette sédition, et lui ôte ce qu'elle eût pu avoir de romanesque ou d'invraisemblable. Dieu, qui va châtier Hiéroclès, se sert, comme cela arrive souvent, des passions des hommes, et d'un incident étranger au crime qu'il punit.

XVIIe.

Page 139. Ta fille est-elle Chrétienne?

Terrible question, qui décide du sort de Cymodocée.

XVIIIe.

Page 142. Mais comme ses trahisons ne sont pas assez prouvées, etc.

On voit ici les lâches arrangements de la conscience d'un homme qui n'a pas la force d'être tout-à-fait vertueux, ni tout-à-fait criminel.

XIXe.

Page 144. Lorsqu'un vaisseau, etc.

Odyssée, liv. XXIII.

XXe.

Page 144. Chantez, dit-il, mes frères.

Cette annonce du martyre par Zacharie, et ensuite par le licteur, produit un genre de pathétique inconnu au polythéisme, et qui sort des entrailles mêmes de notre admirable religion.

XXIe.

Page 146. Ange des saintes amours.

C'est l'Ange qui a blessé Eudore par l'ordre de Dieu. Il étoit naturel qu'on s'adressât à lui pour apprendre les sentiments d'Eudore.

XXIIe.

Page 147. Eudore, serviteur de Dieu, etc.

C'est la formule des lettres des premiers Chrétiens. On peut voir les Épîtres des Apôtres, et sur-tout celles de saint Paul; dont cette formule est tirée mot à mot. Le *nous* étoit aussi d'usage dans cette communauté de frères malheureux.

XXIIIe.

Page 148. Il faut qu'il coupe le fil, etc.

Voyez Job, Ézéchias, J. B. Rousseau.

XXIVe.

Page 148. La première année de la persécution.

La persécution de Dioclétien devint une ère par laquelle on a daté plusieurs écrits de cette époque.

XXVe.

Page 149. Hélas! il vous perdra peut-être, et il n'est pas chrétien!

Eudore est Chrétien : voilà pourquoi il est au-dessus du malheur, sans toutefois y être insensible.

XXVIe.

Page 149. Voici la salutation, etc.

Formule des Épîtres apostoliques.

FIN DES REMARQUES DU LIVRE VINGTIÈME.

REMARQUES

SUR LE VINGT ET UNIÈME LIVRE.

PREMIÈRE REMARQUE.

Page 151. Les mains chargées de branches d'anet; le front ceint d'une couronne de roses et de violettes, etc.

On peut voir dans Athénée tous les détails sur les banquets et les couronnes des anciens. L'anet dont on se servoit dans les festins ressembloit assez au fenouil.

IIe.

Page 151. Aussi profonde que celle de Nestor, etc.

Πὰρ δὲ δέπας περικαλλὲς, ὃ οἴκοθεν ἦγ' ὁ γεραιὸς,
Χρυσείοις ἥλοισι πεπαρμένον, οὔατα δ' αὐτοῦ
Τέσσαρ' ἔσαν, δοιαὶ δὲ πελειάδες ἀμφὶς ἕκαστον
Χρύσειαι νεμέθοντο, δύω δ' ὑπὸ πυθμένες ἦσαν.
Ἄλλος μὲν μογέων ἀποκινήσασκε τραπέζης,
Πλεῖον ἐόν· Νέστωρ δ' ὁ γέρων ἀμογητὶ ἄειρεν.

ILIAD. lib. XI.

IIIe.

Page 152. Comme au banquet d'Alcibiade, etc.

Le Banquet de Platon a été traduit par l'abbesse de Fontevrault et par Racine. Le discours d'Alcibiade manquoit; M. Geoffroy l'a donné dans son Commentaire sur Racine.

IVe.

Page 152. On eût dit qu'ils marchoient au martyre, etc.

On aura pu remarquer que c'est le beau tableau de Lesueur.

V^e.

Page 153. Sublime invention de la charité! etc.

« On a vu des prélats, faute d'autel, consacrer sur les mains » des Diacres; et l'illustre martyr saint Lucien d'Antioche » consacra sur sa poitrine, étant attaché de sorte qu'il ne » pouvoit se remuer. » (Fleury, Mœurs des Chrétiens.)

VIe.

Page 155. La frise en étoit ornée, etc.

On sait comment Homère, Virgile, le Tasse, ont fait usage de ces détails poétiques. Les traits que j'ai placés dans les bas-reliefs sont puisés dans l'Histoire Romaine. Je ne leur ai point donné un rapport direct avec la position de Démodocus. J'ai trouvé plus naturel de suivre l'exemple d'Homère, qui peint des scènes variées sur le bouclier d'Achille.

VIIe.

Page 159. Cette Chrétienne timide, etc.

Le petit rôle de Blanche est peut-être dans la nature. On trouve, surtout parmi le peuple, un grand nombre de ces femmes qui ont un cœur compatissant, mais dont le caractère est foible et timide, et qui n'osent pour ainsi dire faire de bonnes actions qu'à la dérobée. Il ne faut pas croire d'ailleurs qu'à cette époque tous les Chrétiens fussent des héros, et toutes les Chrétiennes des héroïnes. Il y eut beaucoup de chutes pendant la persécution de Dioclétien. Comment, après cela, a-t-on pu trouver que Cymodocée, qui

donne son sang avec tant de simplicité, n'est pas assez courageuse?

VIIIe.

Page 161. Festus, suivant les formes usitées, dit, etc.

J'aurois cru commettre un sacrilége si j'avois osé changer un mot à cette grande tragédie du martyre, dont les témoins du Dieu vivant furent les sublimes acteurs. J'ai conservé, et j'ai dû conserver la simplicité du dialogue, la majesté des réponses, l'atrocité des tourments. Pourquoi me serois-je montré plus délicat que la peinture? Et cependant j'ai tout adouci, tout dérobé aux yeux. J'ai écarté ce qui pouvoit révolter les sens, comme l'odeur des chairs brûlées, et mille autres détails qu'on lit dans l'histoire. J'ai, par des comparaisons riantes, par la présence des Anges, par l'espèce d'impassibilité d'Eudore, diminué l'horreur des tortures. Ce sont les hommes de l'art que je désire surtout avoir ici pour juges; eux seuls peuvent connoître la difficulté du sujet. Je renvoie le lecteur aux Actes des Martyrs, recueillis par dom Ruinart, et traduits par Maupertuy; à l'Histoire Ecclésiastique de Fleury, et aux Mémoires de Tillemont.

IXe.

Page 164. Remarquez bien mon visage, etc.

J'ai dit, dans l'Examen, que ce mot d'Endore étoit tiré des Machabées, et qu'un critique m'a fait l'honneur de le croire de mon invention : ce mot se retrouve dans le martyre de sainte Perpétue. N'est-il pas aussi bien étrange qu'on ait ignoré que la torture précédoit toujours la mort des Chrétiens accusés? Il y a tel confesseur qui fut appliqué trois et quatre fois à la question avant d'être condamné à mort. Que penser de ceux qui, prenant contre moi la *défense de la religion*, montrent à la fois leur ignorance et leur impiété dans de honteuses plaisanteries sur les souffrances des martyrs?

xᵉ.

Page 165. Eudore, dans le cours de ses actes glorieux, etc.

Là commence l'épisode du Purgatoire. Je n'ai point eu d'appui pour ce travail, et il a fallu tout tirer de mon fond. Le Purgatoire du Dante ne m'a pas offert un seul trait dont je pusse profiter.

xIᵉ.

Page 168. Que les Anges ont appelée Belle, etc.

Toutes ces saintes femmes sont trop connues pour qu'on ait besoin d'un commentaire.

xIIᵉ.

Page 168. Un espoir sans cesse éteint et toujours renaissant.

C'étoit après cette phrase que se trouvoient les erreurs que j'ai retranchées, et dont j'ai parlé dans l'Examen.

xIIIᵉ.

Page 169. L'Enfer étonné crut voir entrer l'Espérance.

Le Dante a dit :

Lasciate, ogni speranza, voi ch'entrate.

xIVᵉ.

Page 169. A mesure qu'on s'élève, etc.

Après cette phrase se trouvoit la description de la demeure des Sages. Bien des personnes ont pensé que j'aurois pu, même théologiquement, être moins rigoureux, et conserver le morceau; mais il ne faut point discuter avec la religion.

XVe.

Page 170. Les mondes divers, etc.

« Benedicite omnia opera Domini. » (Ps.)

XVIe.

Page 170. Ouvrez nous, etc.

« Attollite portas... Et elevamini portæ eternales. » (Ps. XXIII, 7), que Milton a si bien imité :

Open ye everlasting doors!

XVIIe.

Page 170. Je vous salue, Marie, etc.

« Ave, Maria. »

XVIIIe.

Page 171. Vous qui êtes bénie entre toutes les femmes, refuge des pécheurs, etc.

« Benedicta tu in mulieribus, consolatrix afflictorum, re» fugium peccatorum. »

Et toujours nos simples prières fournissent les traits les plus nobles, les plus sublimes, ou les plus touchants!

FIN DES REMARQUES DU LIVRE VINGT ET UNIÈME.

REMARQUES

SUR LE VINGT-DEUXIÈME LIVRE.

PREMIÈRE REMARQUE.

Page 175. D'une main, il prend une des sept coupes d'or pleines de la colère de Dieu.

On ne me contestera pas cet Ange, les coupes d'or, etc., fors qu'on n'ait pris encore tout cela pour mes vaines imaginations. N'est-il pas honteux que des hommes qui se mêlent de critique ignorent pourtant la religion au point de ne pas connoître les choses les plus communes? Qu'ils imitent Voltaire; et s'ils ne lisent pas la Bible comme Chrétiens, qu'ils l'étudient du moins comme littérateurs.

« Et unum de quatuor animalibus dedit septem Angelis » septem phialas aureas plenas iracundiæ Dei. » (Apocal., cap. xv, v. 7.)

IIe.

Page 175. De l'autre, il saisit le glaive, etc.

« Factum est autem in noctis medio : percussit Dominus » omne primogenitum in terrâ Ægypti...

» Et ortus est clamor magnus in Ægypto. » (Exod., c. xii, v. 29 et 30.)

« ...Venit Angelus Domini et percussit in castris Assyrio» rum centum octoginta quinque millia. » (Reg., lib. iv, cap. xix, v. 35.)

IIIe.

Page 175. La Faulx qui vendange, et la Faulx qui moissonne, etc.

« Et alius Angelus exivit de templo, clamans voce magnâ » ad sedentem super nubem : Mitte falcem tuam, et » mete, quia venit hora ut metatur, quoniam aruit messis » terræ...

» Et alius Angelus exivit de altari, et clamavit...

» Mitte falcem tuam acutam, et vindemia botros vineæ » terræ. » (Apocal., cap. XIV, v. 15 et 18.)

IVe.

Page 177. L'édit te permet de la livrer aux lieux infâmes...

On sait trop que l'effroyable perversité des Païens les porta jusqu'à faire déshonorer des vierges chrétiennes, dont la première vertu étoit la chasteté. Cette espèce de martyre fut employée plusieurs fois, comme on le voit dans l'Histoire Ecclésiastique. Nous avons une tragédie entière de Corneille fondée sur ce sujet. Je ne me suis servi de ce moyen que pour jeter Eudore dans la plus grande tentation et dans le plus grand malheur qu'un homme puisse éprouver.

Ve.

Page 178. Rendit compte en ces mots de son entrevue avec Dioclétien, etc.

Ce fut Maximien qui engagea Dioclétien à reprendre l'Empire, et ce fut aux députés de Maximien que Dioclétien fit la belle réponse que tout le monde connoît : « Plût aux dieux » que ceux qui vous envoient vissent les légumes que je cul- » tive! etc. »

VIe.

Page 179. Le jardinier Sidonien, etc.

Abdolonyme : les beaux vers de M. Delille, connus de tout le monde, rendent tous les détails superflus.

Dans cette entrevue de Dioclétien et du messager d'Eudore, il n'y a d'historique que la réponse : « Plût aux » dieux, etc. »

VIIe.

Page 180. Les évêques craignoient que vous n'eussiez réussi.

Telle est la résignation et la fidélité chrétiennes.

VIIIe.

Page 185. Le Repas Libre.

« Or, le soir qui précède immédiatement le jour des spec- » tacles, la coutume est de faire, à ceux qui sont condamnés » aux bêtes, un souper qu'on nomme le Souper Libre. Nos » saints martyrs changèrent, autant qu'il leur fut possible, » ce dernier souper en un repas de charité. La salle où ils » mangeoient étoit pleine de peuple; les martyrs lui adres- » soient la parole de temps en temps... Ces paroles... jetèrent » de l'étonnement et de la frayeur dans l'âme de la plupart... » Plusieurs restèrent pour se faire instruire, et crurent en » Jésus-Christ. » (Act. Martâ, in sanctâ Perpetuâ.)

IXe.

Page 188. Au milieu de cette scène touchante, on voit accourir un esclave, etc.

J'ai tâché de tracer mon tableau de manière qu'il pût être transporté sur la toile sans confusion, sans désordre, et sans

changer une seule des attitudes : le peuple romain à genoux; les soldats présentant les aigles; les vieux évêques assis, la tête couverte d'un pan de leur robe; Eudore debout, soutenu par les centurions, et laissant tomber la coupe au moment où il prononce ce mot : « Je suis Chrétien ! » la diversité des costumes; l'agape servi sous le vestibule de la prison, etc.; tout cela pourroit peut-être s'animer sous le pinceau d'un plus grand peintre que moi.

FIN DES REMARQUES DU LIVRE VINGT-DEUXIÈME.

REMARQUES

SUR LE LIVRE VINGT-TROISIÈME.

PREMIÈRE REMARQUE.

Page 193. A ces mots, le Prince des ténèbres disparoît du milieu de la foule.

Rien n'est plus commun dans les poëtes que cette machine d'une divinité qui prend la forme d'un personnage connu, pour produire ou diriger un événement : je ne crois pas devoir citer.

IIe.

Page 193. Son triomphe sur les Parthes.

Crevier pense que Galérius célébra en effet son triomphe sur les Parthes. Cela souffre pourtant des difficultés en critique; mais j'ai adopté l'opinion qui me convenoit le mieux.

IIIe.

Page 193. Rétablit les fêtes de Bacchus.

L'an 568 de Rome, le sénat découvrit de telles abominations dans les fêtes de Bacchus, qu'il fit supprimer ces fêtes.

IVe.

Page 194. Des courtisanes nues, rassemblées au son de la trompette, etc.

Cette description n'est que trop historique; j'ai seule-

ment omis les infamies les plus révoltantes. Il y eut deux Flore : la première, épouse des Zéphyrs, reine des fleurs, nymphe des îles Fortunées; la seconde, courtisane romaine, qui légua sa fortune au peuple, et dont le culte criminel se confondit bientôt avec le culte innocent que l'on rendoit à la première Flore.

« Pantomimus à pueritia patitur in corpore, ut artifex » esse possit. Ipsa etiam prostibula publicæ libidinis hostiæ » in scena proferuntur; plus miseræ in præsentia feminarum, quibus solis latebant, perque omnis ætatis, omnis » dignitatis ora transducuntur, locus, stipes, elogium, etiam » quibus opus non est prædicatur. Taceo de reliquis, etiam » quæ in tenebris, et in speluncis suis delitescere decebat, » ne diem contaminarent. » (Tertull., de Spect., cap. XVII.)

« Celebrantur ergo illi ludi (Florales) cum omni lascivia, » convenientes memoriæ meretricis. Nam præter verborum » licentiam, quibus obscœnitas omnis effunditur, exuuntur » etiam vestibus, populo flagitante, meretrices, quæ tunc » mimorum funguntur officio, et in conspectu populi usque » ad satietatem impudicorum luminum cum pudendis moti» bus detinentur. » (Lactan., Div. Inst., lib. I., cap. 20.)

Saint Augustin (epist. CCII) parle encore de ces jeux pour les anathématiser. Personne n'ignore l'histoire de Caton : un jour qu'il étoit présent aux fêtes de Flore, on n'osoit, par respect pour sa vertu, commencer les orgies; il se retira, afin de ne pas interrompre les plaisirs du peuple. Quel éloge des mœurs de Caton, et en même temps quelle déplorable foiblesse de la morale païenne! Caton approuve moralement ces jeux, puisqu'il y assiste; et les mœurs de ce même Caton empêchent de commencer ces jeux! (Senec., epist. XLVII.)

V°.

Page 194. Des outres et des amphores, etc.

J'ai suivi pour tous ces détails les dessins des vases grecs, et les bas-reliefs antiques. On peut consulter Catulle, Noces de Thétis et de Pélée; Tacite, sur Claude, au sujet de Messaline; et Euripide, dans les Bacchantes.

VIe.

Page 195. Chantons Evohé, etc.

Ce n'est point ici un chant connu; ce n'est ni l'ode d'Horace, ni l'hymne d'Homère: c'est un chant composé de diverses histoires qui ont rapport à Bacchus, et de l'éloge de l'Italie par Virgile. J'ai déjà dit que faute d'attention un critique, peu versé dans l'antiquité, pourroit se méprendre à ces passages des Martyrs, et tomber dans des erreurs désagréables pour lui: au moyen de ces notes, on saura à qui parler. Je ne citerai point les imitations, laissant au lecteur le plaisir de les chercher dans les poëtes que j'ai indiqués: Pindare d'abord; ensuite l'Hymne à Bacchus, attribué à Homère; Euripide, Catulle, Horace, Ovide, et Virgile, in Georgic.

VIIe.

Page 197. Qu'il étoit touchant, dans le délire de Rome païenne, de voir les Chrétiens, etc.

De bonne foi, le christianisme n'a-t-il pas ici l'avantage sur le paganisme? Ces larmes du malheur ne sont-elles pas préférables, même poétiquement, à ces cris de la joie? Y a-t-il quelque lecteur qui se sente plus intéressé par l'hymne à Bacchus et les fêtes de Flore, que par les prières des Chrétiens infortunés?

VIIIe.

Page 199. Festus avoit d'ailleurs été frappé des réponses et de la magnanimité d'Eudore.

Il y a mille exemples de juges, de geôliers, de bourreaux même convertis par les paroles et les souffrances des Chrétiens qu'ils persécutoient.

IXe.

Page 201. Les Chrétiens, dont la charité, etc.

Ce ne sont point des vertus imaginaires: les Chrétiens

ont été les premiers à secourir les lépreux qu'on abandonnoit au coin des rues; ils bâtirent, pour cette affreuse maladie, des hôpitaux connus sous le nom de Léproseries.

X^e^.

Page 202. Il expire.

Cette scène terrible d'une âme qui comparoît au jugement de Dieu, retracée par les sermonnaires, n'avoit point encore, que je sache, été transportée dans l'épopée chrétienne. En faisant condamner Hiéroclès, je n'ai pas été plus loin que le Dante, qui trouve aux enfers ses contemporains, et même un prélat qui vivoit encore.

XIe.

Page 204. Il est dans le ciel une puissance, etc.

Fiction en contraste avec la scène précédente, et qui forme la transition pour revenir du ciel sur la terre. On a souvent peint l'Espérance; j'ai hasardé d'en faire un portrait nouveau.

XIIe.

Page 205. C'étoit une tunique bleue, etc.

Saint Chrysostome décrit ainsi l'habit des vierges de son temps : « Une tunique bleue serrée d'une ceinture, des souliers noirs et pointus, un voile blanc sur le front, un manteau noir qui couvroit la tête et tout le corps. Les peintures que l'on fait de la sainte Vierge semblent en être venues. » (Fleury, Mœurs des Chrét., chap. LII.)

XIIIe.

Page 206. Telle Marcie, etc.

C'est un des plus beaux morceaux de Lucain :

Sicut erat, mœsti servans lugubria cultûs
Quoque modo natos, hoc est amplexa maritum.

Obsita funerea celatur purpura lana.
Non soliti lusêre sales, nec more Sabino
Excepit tristis convicia festa maritus.
Pignora nulla domus : nullis coiêre propinqui :
Junguntur taciti, contentique auspice Bruto.

LUCAN. Phars. lib. II.

XIVe.

Page 207. Légers vaisseaux de l'Ausonie, etc.

Ce chant est peut-être le morceau que j'ai le plus soigné de tout l'ouvrage. On peut remarquer qu'il ne s'y trouve qu'un seul hiatus, encore glisse-t-il assez facilement sur l'oreille. J'aurois désiré que la chanson de mort de ma jeune Grecque fût aussi douce que sa voix, et aussi harmonieuse que la langue dans laquelle Cymodocée est censée parler. Cette espèce d'hymne funèbre est dans le goût de l'antiquité homérique. Comment Cymodocée eût-elle soupiré ses regrets sur la lyre chrétienne? Seule, plongée au fond d'un cachot, sans maître, sans instruction, sans guide, elle porte de nécessité dans ses sentiments les erreurs de sa première éducation; mais elle s'aperçoit pourtant qu'elle pèche, et elle se reproche innocemment un langage que son ignorance excuse.

XVe.

Page 211. Je vous salue, robe sacrée, etc.

Après avoir vu la femme, on retrouve la Chrétienne.

XVIe.

Page 213. Les confesseurs... ne désiroient point voir couler le sang de leurs frères.

Loin de vouloir qu'on s'exposât au martyre, l'Église condamnoit ceux qui s'y livroient inutilement, et conseilloit la fuite dans la persécution. (Voyez saint Cyprien.)

XVII[e].

Page 214. S'élevoit une retraite qu'avoit habitée Virgile.

On m'a montré à Rome les prétendues ruines de cette maison.

XVIII[e].

Page 214. Un laurier, etc.

J'ai mis à la porte de la maison de Virgile le laurier qui croît à Naples sur son tombeau.

XIX[e].

Page 217. Abjure des autels, etc.

Voilà le plus rude assaut que Cymodocée ait eu à soutenir. On doit tout lui pardonner, puisqu'elle ne succombe pas aux prières de son père; elle est assez forte. Sainte Perpétue passa par la même épreuve. (Voyez l'Examen.)

XX[e].

Page 219. Il tient à la main son sceptre d'or, etc.

Comme mon jugement particulier n'oblige personne à trouver bon ce que j'écris, je dirai que cet Ange du sommeil est, de toutes les fictions des Martyrs, celle que je préfère, et celle que j'ai composée avec le plus de plaisir. Je ne puis m'empêcher de croire qu'un homme, avec plus de talent que moi, pourroit tirer, de l'action des Anges et des Saints, un genre de beautés qui balanceroit pour le moins les créations mythologiques. Ce n'est point condamner celles-ci, c'est seulement ajouter aux richesses des poëtes.

FIN DES REMARQUES DU LIVRE VINGT-TROISIÈME.

REMARQUES

SUR LE VINGT-QUATRIÈME LIVRE.

PREMIÈRE REMARQUE.

Page 222. O Muse, etc.

J'ai parlé de ces adieux à la Muse dans l'Examen.

II[e].

Page 223. Depuis la ceinture jusqu'à la tête, etc.

Les détails de cette maladie de Galérius sont historiques, et je n'ai fait que traduire Lactance (de Mort. Persecut.). La réponse du médecin, rapportée dans mon texte un peu plus bas, est également vraie.

III[e].

Page 224. Cette franchise plonge Galérius dans des transports de rage.

Il n'en fut pas toujours ainsi : Galérius, dompté par la colère céleste, donna des édits en faveur des Chrétiens; mais il étoit trop tard, et la main de Dieu ne se retira point de dessus la tête du persécuteur.

IV[e].

Page 225. Les monts lointains de la Sabine, etc.

Cette belle couleur des montagnes de la Sabine a pu être remarquée par tous ceux qui ont fait le voyage de Rome.

v^e.

Page 226. Portant sur la tête une ombelle.

Espèce de chapeau romain pour se garantir du soleil.

vi^e.

Page 226. La foule vomie par les portiques, etc.

Les ouvertures par où la foule débouchoit sur le théâtre s'appeloient vomitoires. J'ai fait cette description d'après la connoissance que j'ai du Colysée à Rome, des Arènes à Nîmes, et de l'Amphithéâtre à Vérone. Pour les grilles d'or, les eaux parfumées, les statues, les tableaux, les vases précieux, on peut consulter la plupart des historiens latins; et Gibbon (Fall of the Roman Empire) a réuni les autorités. On fit paroître quelquefois des hippopotames et des crocodiles dans des canaux creusés autour de l'arène. Je n'aurois pas osé fixer le nombre de cinq cents lions, si je ne l'avois trouvé rapporté dans une description des jeux. Les cavernes où l'on renfermoit les bêtes féroces avoient deux issues, l'une s'ouvrant en dehors, et l'autre s'ouvrant en dedans de l'édifice. Certaines voûtes (*fornix*) servoient de lieux de prostitution. (Horace.)

viie.

Page 227. Comme aux jours de Néron, etc.

Dans une fête donnée par Tigellin à Néron, les premières dames romaines parurent mêlées dans les loges avec les courtisanes toutes nues.

viiie.

Page 228. On vous a donné un front de diamant, etc.

Écriture. Ce verset se lit encore aujourd'hui dans la Fête des Martyrs.

IXe.

Page 228. Composé à Carthage par Augustin, ami d'Eudore.

J'ai suivi une tradition qui attribue le *Te Deum* à saint Augustin. Ainsi, des deux amis de la jeunesse d'Eudore, l'un lui envoie son épouse Chrétienne pour mourir avec lui, et l'autre compose un hymne pour sa mort.

Xe.

Page 229. Eudore, Chrétien.

« On lui fit faire le tour de l'amphithéâtre, ayant devant » lui un écriteau où on lisoit ces paroles en latin : Attale, » Chrétien. » (Martyre de saint Pothin, Actes des Martyrs, tom. I, pag. 88.)

XIe.

Page 230. O Rome ! j'aperçois un prince, etc.

Voilà, ce me semble, le règne de Constantin et le triomphe de la Religion bien annoncés; et cette prophétie est convenablement placée dans la bouche d'Eudore.

XIIe.

Page 230. Vous ne serez point obligés, etc.

Allusion à la mort de Vitellius. Les soldats lui piquoient le menton avec la pointe de leur épée, pour le forcer à lever la tête.

XIIIe.

Page 230. Une seule étoit restée.

Petite circonstance préparée depuis long-temps dans le livre IXe.

XIVe.

Page 231. Les gladiateurs, selon l'usage, etc.

« Comme ils furent arrivés aux portes de l'amphithéâtre, » on voulut leur faire prendre des habits consacrés par les » Païens à leurs cérémonies sacriléges : aux hommes, la robe » des prêtres de Saturne, etc. » (Act. Mart., in sanct. Perpet.)

XVe.

Page 232. Il se souvient du pressentiment qu'il eut jadis dans ce même lieu.

Voyez le IVe livre, à la fin.

XVIe.

Page 232. L'Empereur n'étoit point encore arrivé.

Ceci donne le temps de retourner à Cymodocée, et de montrer l'accomplissement de la scène dans le ciel, pendant qu'elle s'achève sur la terre.

XVIIe.

Page 233. Et vous, honneur de cette pieuse et fidèle cité.

Saint Pothin et saint Irenée, à Lyon.

XVIIIe.

Page 234. Ils y mêlèrent trois rayons de la Vengeance éternelle, etc.

On voit qu'il n'y a point de beautés dans la mythologie des anciens qu'on ne puisse transporter dans le merveilleux chrétien. (Voyez Virgile, sur les foudres de Jupiter.)

XIXe.

Page 234. L'Archange met un pied sur la mer et l'autre sur la terre.

« Et vidi alium Angelum fortem descendentem de cœlo...
» Et posuit pedem suum dextrum super mare, sinistrum
» autem super terram. » (Apocal., cap. x, v. 1 et 2.)

XXe.

Page 234. Rentre dans le puits de l'abîme où tu seras enchaîné pour mille ans.

« Et vidi Angelum descendentem de cœlo, habentem cla-
» vem abyssi et catenam magnam in manu suâ, et appreben-
» dit draconem, serpentem antiquum, qui est diabolus et
» Satanas, et ligavit eum per annos mille. » (Apocal., c. xx, v. et 2.) Voilà l'action surnaturelle finie : Satan, Astarté, le Démon de la fausse sagesse et de l'homicide, sont replongés dans l'abîme. Le lecteur connoît le sort de tous les personnages surnaturels et humains qu'il a vus figurer dans l'ouvrage.

XXIe.

Page 235. Il lève la tête, et voit l'armée des Martyrs, etc.

L'original de ce tableau est dans Homère, lorsqu'il peint les dieux détruisant la muraille des Grecs. Virgile l'a imité dans le IIe livre de l'Énéide : Énée voit les dieux sapant les fondements de Troie et du palais de Priam. Le Tasse vient ensuite, et montre les milices célestes donnant le dernier assaut à Jérusalem, avec les Croisés vainqueurs. Enfin, je me suis servi de la même image pour représenter la chute des temples de l'idolâtrie.

XXIIe.

Page 235. Une échelle merveilleuse, etc.

« J'aperçus une échelle toute d'or, d'une prodigieuse hau-

» teur, qui touchoit de la terre au ciel... Asture y monta le
» premier... Étant heureusement arrivé au haut de l'échelle,
» il se tourna vers moi, et me dit : Perpétue, je vous attends. »
(Act. Martyr., in sanctâ Perpetuâ.)

XXIIIe.

Page 236. Elle peut à peine étouffer les sanglots de la piété filiale.

Une jeune fille de seize ans, mise à une pareille épreuve, et qui la surmonte, ne peut être accusée de foiblesse. J'avoue que je n'aurois pas une opinion bien grande du jugement, ni même du courage des Chrétiens qui demanderoient plus d'héroïsme; l'exagération en tout annonce la foiblesse :

Rien n'est beau que le vrai; le vrai seul est aimable.

Il nous siéroit d'ailleurs assez mal à présent d'affecter le rigorisme en matière de religion : sondons bien nos cœurs, et voyons ce que nous sommes; après cela, nous ferons le procès à Cymodocée.

XXIVe.

Page 240. J'ai lu dans vos Livres saints, etc.

Si la fille d'Homère ne connoît pas bien la religion chrétienne, du moins elle en a appris ce qu'il faut pour mourir.

XXVe.

Page 241. Il tire de son doigt un anneau, etc.

« Ensuite, tirant de son doigt une bague, il la trempa dans
» son sang, et, la donnant à Pudens : Recevez-la, lui dit-il,
» comme un gage de notre amitié, et que le sang dont elle est
» rougie vous fasse ressouvenir de celui que je répands au-
» jourd'hui pour Jésus-Christ. » (Act. Martyr., in sanctâ
Perpetuâ.)

XXVIe.

Page 241. Votre père... il va connoître la vraie lumière.

Prophétie d'Eudore, qui fait voir la fin de Démodocus, et laisse le lecteur tranquille sur la destinée de ce malheureux vieillard.

XXVIIe.

Page 241. O Cymodocée ! je vous l'avois prédit, etc.

Dans le xve livre, lors de la séparation des deux époux à Athènes.

XXVIIIe.

Page 244. Je suis Chrétien, je demande le combat.

Rien n'étoit plus commun que de voir des Chrétiens se dénoncer tout-à-coup eux-mêmes, à l'aspect des tourments qu'on faisoit souffrir à leurs frères. Dorothé meurt ici comme Polyeucte, en renversant les idoles : l'ardeur de son zèle, ses imprécations contre les idoles et les idolâtres, forment contraste avec la patience, la résignation et la modération d'Eudore.

XXIXe.

Page 244. Le pont qui conduisoit du palais, etc.

On prétend que Titus se rendoit de son palais à l'amphithéâtre par un pont que l'on abaissoit. On montre à tous les voyageurs l'endroit où ce pont tomboit sur le mur du Colysée.

XXXe.

Page 246. Eudore craignoit qu'une mort aussi chaste, etc.

Quelques personnes auroient voulu qu'Eudore ne laissât

pas échapper cette espèce de dernier soupir de la foiblesse humaine: il me semble, au contraire, que l'action d'Eudore est conforme à la nature, sans blesser en rien la religion. Lorsque sainte Perpétue marcha au martyre, « elle tenoit » les yeux baissés, disent les Actes, de peur que leur grand » brillant ne fît, contre sa volonté, ces effets surprenants » qu'on sait que deux beaux yeux sont capables de faire. » (Act. Martyr., in sanct. Perpet., traduct. de Maupertuy, tom. 1, pag. 163.) Ceci, je pense, me justifie assez sous les rapports religieux; car c'est un sentiment tout semblable qu'éprouve Eudore, lorsqu'il ne veut pas que la mort de Cymodocée *soit souillée par l'ombre d'une pensée impure, même dans les autres*. J'espère aussi que ce n'est pas l'*expression* qu'on me reproche; l'expression des Actes de sainte Perpétue est un peu plus franche et plus naïve que la mienne. Seroit-ce le dernier mouvement d'un amour chaste, qui brûle dans le cœur d'un époux pour son épouse, que l'on blâmeroit dans cette action? Que penserons-nous alors de l'Olinde du Tasse, qui, attaché sur le bûcher du martyre avec Sophronie, entretient, non *son épouse*, mais son amante, de la passion qu'il sent pour elle? Il faudroit bien, quand on se mêle de critiquer, savoir au moins ce que l'on dit, connoître les autorités, et ne pas courir les risques de montrer à la fois son défaut de jugement, son ignorance ou son manque de bonne foi.

XXXI[e].

Page 247. On le voyoit debout, etc.

« On voyoit, dit Eusèbe, un jeune homme au-dessous de » vingt ans qui se tenoit debout sans être lié, qui avoit les » mains étendues en forme de croix, et qui prioit Dieu en la » même place pendant que des ours et des léopards, qui ne » respiroient que le sang, sautoient sur lui pour le mordre. » (Eusèbe, Hist. eccl., l. VIII, c. VII, trad. du présid. Cousin.)

XXXII[e].

Page 247. Ah! sauvez-moi!

C'est le cri de la nature. Si, comme je l'ai remarqué dans

l'Examen, on a vu de jeunes missionnaires pousser des cris au milieu des tourments que leur faisoient endurer les Sauvages, une pauvre jeune fille de seize ans ne pourra-t-elle avoir un instant peur d'un tigre qui accourt pour la dévorer ? Disons plus : il y a quelque chose de révoltant à exiger plus de fermeté dans Cymodocée. Puissions-nous, en pareil cas, mourir avec autant de courage! Je me défie toujours de cet héroïsme qu'il est si aisé d'avoir au coin de son feu, quand on n'a point à combattre. Souvenons-nous de cette belle parole de l'Écriture : *Nec glorietur accinctus æquè ut discinctus.* (Reg. lib. III, cap. XX, v. II.)

XXXIIIe.

Page 247. A l'instant la chaleur abandonne, etc.

Le rideau tombe. Il eût été aisé de développer les particularités du martyre; mais j'aurois présenté un spectacle affreux et dégoûtant. Toute la terreur, s'il y en a ici, se trouve placée avant l'apparition du tigre : le tigre une fois lâché dans l'arène, tout finit; et l'on ne voit rien de ce qu'on s'attendoit à voir. Cette tromperie est tout-à-fait commandée par l'art, et convient à mon sujet, qui doit montrer le martyre comme un triomphe, et non comme un malheur. Ajoutez que, dans les détails de la mort des deux jeunes époux, l'imagination du lecteur eût toujours été plus loin que la mienne.

XXXIVe.

Page 248. Les dieux s'en vont!

L'ouvrage finissoit ici; le paragraphe ajouté rend l'action plus complète. (Voyez l'Examen.)

Je ne puis dire avec quel plaisir je termine ces notes. Avoir à chaque phrase, et pour ainsi dire à chaque mot, à relever une erreur de la critique; être sans cesse obligé de citer les autorités sur des points qui n'auroient pas souffert autrefois la plus légère difficulté; se rendre soi-même le juge de son livre; je ne crois pas

qu'il y ait pour un auteur une tâche plus pénible. Quoi qu'il en soit, voilà mes ennemis à leur aise. Je n'attends d'eux aucune justice. Ils savent que je ne leur répondrai plus; qu'ils triomphent en sûreté; qu'ils redoublent leurs outrages : j'aime mieux être la victime que l'auteur de leurs écrits.

FIN DES REMARQUES DU VINGT-QUATRIÈME LIVRE DES MARTYRS.

JUGEMENTS

PORTÉS

SUR LES MARTYRS.

PREMIER EXTRAIT.

Quelques personnes, dont l'opinion mérite d'être comptée, ont paru s'étonner que dans un journal particulièrement consacré aux lettres [1] on n'eût point encore parlé d'un ouvrage qui divise la littérature, et qui n'a cédé qu'à la victoire l'honneur d'occuper toutes les voix de la renommée. Je prends la liberté de rappeler à ces lecteurs impatients, qu'apprécier en quelques heures le travail de plusieurs années, le louer sans le sentir, et le critiquer sans le comprendre, sont des choses également faciles et communes : il faut un peu plus de temps pour se rendre compte à soi-même de l'admiration que l'on éprouve, pour s'assurer des objections que l'esprit, le goût, la connoissance de l'art, peuvent opposer au sentiment; et si des défauts singuliers, se mêlant partout à des beautés du premier ordre, paroissent tenir à un faux principe plutôt qu'à la négligence ou à la foiblesse humaine, il faut au moins chercher, dans la conception première de l'ouvrage, l'erreur qui a séduit le talent.

[1] *Mercure de France.* (Mai et Juin 1809.)

Au milieu de ces recherches, plus lentes et plus difficiles qu'on ne veut le croire, une réflexion pénible arrête souvent le critique de bonne foi; c'est que de tout temps, et surtout de nos jours, les productions d'un écrivain supérieur, avant de trouver des juges, ne rencontrent d'abord que des partisans fanatiques et des détracteurs passionnés. Et Dieu sait comment la modération et la vérité sont accueillies dans le premier choc des opinions et des partis! On est effrayé du courage qu'il faut pour être juste, quand on lit les injures atroces prodiguées à tel homme, qui n'est connu de ses calomniateurs que pour avoir dit avec ménagement ce qu'il pensoit d'une tragédie médiocre, d'un plat discours, ou d'un roman ennuyeux :

> Qui méprise Cotin n'estime point son roi,
> Et n'a, selon Cotin, ni dieu, ni foi, ni loi.
>
> Boileau.

Telle est, dans tous les temps, la logique des Cotin et de leurs amis. Et qu'on ne dise point que ce stupide raisonnement de l'amour-propre humilié ne trompe personne : sans doute un petit nombre d'hommes éclairés repousse avec mépris les mensonges de la haine; mais une foule d'honnêtes gens, assez heureux pour ne pas s'occuper des scandales de la littérature,

pour ne connoître ni ses intrigues, ni ses fureurs, ni ses basses jalousies, ne peut se persuader que les plus odieuses imputations, répandues avec autant de perfidie que de persévérance, n'aient pour fondements que de légères indiscrétions sur la nullité de certains ouvrages et l'orgueilleuse sottise de leurs auteurs. La Harpe en a fait l'expérience et l'observation : il n'est pas d'infamie absurde qu'on ne parvienne aisément à faire croire aux oisifs d'une grande ville, quand on attaque des hommes qui ont irrité l'orgueil par des critiques mesurées, ou réveillé l'envie par quelque succès : et les choses ont été poussées si loin en ce genre, que les épithètes les plus injurieuses, les qualifications les plus outrageantes, ne prouvent plus rien, absolument rien, si ce n'est l'impudente bassesse et l'audacieuse lâcheté de ceux qui les emploient, sans preuves, dans leurs écrits et dans leurs discours.

Je sais qu'on doit s'attendre à des procédés différents de la part de ceux qui défendent dans *les Martyrs* l'ouvrage d'un noble caractère et d'un rare talent. Oserai-je pourtant le dire? je ne crois pas que le moment soit encore venu de juger sans passions, et d'apprécier avec une entière indépendance cette nouvelle production de M. de Châteaubriand. Elle s'annonce avec

tous les signes d'un succès durable; critiques piquantes, éloges magnifiques, éditions rapidement épuisées. Des livres immortels ont eu moins de bonheur : je ne puis me défendre de songer à l'accueil que reçut le *Timocrate* de Thomas Corneille, et à celui qu'on fit à l'*Athalie* de Racine; et si la différence des genres ne permet pas de rappeler ces fameux écarts de l'opinion, si l'on observe avec raison que l'illusion du théâtre et les caprices du parterre ajoutent beaucoup à l'incertitude des jugements publics, je dirai du moins que le poëme de l'Homère anglois resta presque ignoré dans sa patrie pendant un demi-siècle, tandis que des ouvrages, protégés d'abord par la faveur la plus éclatante, n'ont pas même attendu, pour disparoître, le jugement irrévocable de la postérité. Je dirai aussi que le *Télémaque*, à sa naissance, fut assailli par des satires, semblables à ce qu'on a publié de plus ingénieux contre les *Martyrs;* et ce doit être une assez douce consolation pour M. de Châteaubriand de lire aujourd'hui les arguments et les plaisanteries *in-octavo*, dont un abbé Faydit et un sieur de Gueudeville firent trois éditions consécutives contre l'archevêque de Cambray.

Essayons toutefois d'affranchir notre opinion sur *les Martyrs* de l'influence des passions con-

temporaines, et commençons par mettre sous les yeux du lecteur une analyse fidèle et rapide de cet ouvrage singulier : elle appartient presque toute entière à l'un des critiques qui en ont parlé avec le plus de jugement et de goût.

La douce et belle Cymodocée, fille de Démodocus, dernier rejeton et dernier prêtre d'Homère, traverse les bois du Taygète, en revenant de la fête de Diane-Limnatide. Consacrée aux Muses dès son enfance, l'imagination remplie d'images et de souvenirs poétiques, la jeune prêtresse s'égare à l'entrée de la nuit, et, dans son trouble, appelle à son secours tous les dieux des forêts. Ses cris se perdoient en vain dans les airs lorsqu'elle aperçut un jeune homme qui dormoit appuyé contre un rocher; sa tête, inclinée sur sa poitrine et penchée sur son épaule gauche, étoit un peu soutenue par le bois d'une lance; sa main, jetée négligemment sur cette lance, tenoit à peine la laisse d'un chien qui sembloit prêter l'oreille à quelque bruit : c'étoit le sommeil d'Endymion. Toute tremblante, et craignant d'avoir profané les mystères, Cymodocée tombe à genoux et conjure la colère de Diane.

A ses cris, le chien aboie, le chasseur se réveille..... Ce n'est point l'amant de la Déesse des bois, c'est un jeune guerrier, l'ami du prince

Constantin, le tribun de la légion britannique, Eudore, noble descendant de Philopœmen, qui, rendu à la pureté des mœurs champêtres, a renoncé depuis quelques mois au tumulte des camps et à la pompe des cours. Il ramène la fille de Démodocus auprès de sa demeure, la remet entre les bras de sa nourrice et s'éloigne. Mais quoi! un étranger a rendu Cymodocée à son père, et la fille d'Homère, la prêtresse des Muses, n'a pas exercé envers lui les devoirs de l'hospitalité! Cette pensée seule troubleroit le bonheur de Démodocus. Déjà le char est prêt; il vole, il arrive dans l'Achaïe et franchit l'Alphée. Un vieillard se charge de conduire les voyageurs au champ de Lasthénès, le père d'Eudore. C'est Lasthénès lui-même.

Dans le festin hospitalier qui termine les travaux et la journée, Démodocus, qui avoit offert à ses hôtes la coupe antique d'Homère, comme un gage de sa reconnoissance, voulut faire une libation aux pénates de Lasthénès. — Arrêtez, lui dit avec douceur un vieillard vénérable assis à côté de lui; notre religion nous défend ces signes d'idolâtrie. — En effet, le prêtre d'Homère étoit assis auprès de Cyrille, évêque de Lacédémone. O prodige! la harpe sacrée répond aux profanes accords de l'Hélicon! les Homérides sont avec des Chrétiens!

Tels sont les tableaux que présentent les deux premiers livres des *Martyrs*. A la couleur du style, à la peinture des mœurs, à la richesse, à l'abondance des souvenirs poétiques, on croit lire les belles pages de l'Odyssée.

Dès le commencement du troisième livre, un spectacle nouveau, plus imposant, plus sublime, frappe tout-à-coup les yeux étonnés. Le ciel des Chrétiens est ouvert : ses mystères les plus impénétrables sont révélés à la foiblesse humaine; les destins d'Eudore et de Cymodocée sont fixés dans le conseil céleste : tous deux scelleront de leur sang leur attachement à la religion du Christ.

Cependant le gazouillement des hirondelles vient annoncer à Lasthénès le lever du jour; il se hâte de quitter sa couche : la famille Chrétienne et les descendants d'Homère se réunissent dans une île, au confluent du Ladon et de l'Alphée, et le fils de Lasthénès commence le récit de ses aventures : il dit ses combats, ses victoires, ses fautes et son repentir; l'amour coule avec ses paroles, et s'insinue dans le cœur de Cymodocée, déjà touchée, déjà prévenue en faveur de la religion d'Eudore. Satan le voit, il triomphe, et se flatte de profiter de cet amour pour jeter le trouble dans l'Église. Il confie son plan détestable aux complices de sa révolte, de-

venus les compagnons de son supplice. Le plan est adopté, et les démons se répandent sur la terre pour l'exécuter.

Tandis que les anges et les saints tiennent leurs regards arrêtés sur Eudore et Cymodocée, dont l'Enfer a conjuré la ruine, la prêtresse des Muses déclare à son père qu'elle veut être chrétienne, pour devenir l'épouse d'Eudore. Le vieillard se trouble, s'afflige, combat un moment la résolution de sa fille, et cède enfin à ses vœux. Les deux familles se disposent à partir pour Lacédémone.

Mais déjà le sophiste Hiéroclès, l'ami, le ministre de Galérius, à qui Dioclétien va bientôt céder l'Empire, a donné le signal de la persécution contre l'Église de Jésus-Christ. Hiéroclès est depuis long-temps l'ennemi, le rival d'Eudore, l'indigne amant de Cymodocée. Il arrive dans l'Achaïe, et ordonne le dénombrement des Chrétiens. Le démon de la jalousie s'empare de cette âme féroce; c'est bien moins Eudore qu'Hiéroclès veut punir, que l'époux désigné de Cymodocée qu'il brûle d'immoler. Furieux de n'avoir pu la lui arracher au pied des autels, il la poursuit jusque dans les bras d'Hélène, de la mère de Constantin, retirée à Jérusalem. Bientôt, malgré l'éloignement des lieux et tous les efforts de la prudence humaine, les décrets

du Ciel ramènent Cymodocée en Italie; et les satellites d'Hiéroclès la livrent à son persécuteur : elle n'échappe à son infâme brutalité que par une insurrection du peuple de Rome et pour être plongée dans les prisons en qualité de Chrétienne.

Cependant son intrépide époux, Eudore a confessé généreusement la Croix au milieu des supplices; il demande et obtient la gloire du martyre. Cymodocée l'apprend. Une main amie avoit brisé ses fers. Rendue à la tendresse de son père, elle peut braver, dans un asile sûr, les orages de la persécution : mais elle se dérobe à tous les yeux; elle vole à l'amphithéâtre et se précipite dans le sein de son époux. Sa jeunesse, ses charmes, son dévouement, rien n'attendrit le peuple féroce qui l'environne; il est altéré du sang des martyrs. Cymodocée est Chrétienne; elle doit partager le sort d'Eudore : un anneau trempé dans le sang de son époux devient le gage et le signe terrestre de cette union qui va s'accomplir dans le ciel. La trompette a sonné, la porte de la caverne a mugi sur ses gonds, le tigre s'élance... et le martyre est consommé.

« Soudain l'on aperçut au milieu des airs une » croix de lumière semblable à ce Labarum qui » fit triompher Constantin; la foudre gronde

» sur le Vatican, colline alors déserte, mais
» souvent visitée par un esprit inconnu. L'amphithéâtre fut ébranlé jusque dans ses fondements; toutes les statues des idoles tombèrent;
» et l'on entendit, comme autrefois à Jérusalem,
» une voix qui disoit :

« Les dieux s'en vont! »

Tel est, dans son ensemble, le plan et la marche du nouvel ouvrage de M. de Châteaubriand. Il me paroît impossible de n'y pas reconnoître d'un coup d'œil le dessein et la forme d'un veritable poëme. Or, si, comme je n'en doute pas, l'auteur a voulu réellement composer une Épopée en prose, sans m'arrêter à de vaines discussions sur l'infériorité du langage qu'il a choisi, et sur la prééminence incontestable de la poésie, j'examinerai si les héros de ce poëme sont, en effet, des personnages épiques, si l'importance de l'action répond à la grandeur du sujet, et si le résultat est digne des moyens. Je passerai ensuite aux détails, qui souvent rachètent par des beautés sublimes le défaut que je crois apercevoir dans la première conception de l'ouvrage.

De tous les poëmes épiques, consacrés par l'épreuve du temps et l'admiration des hommes, je n'en connois aucun dont le héros soit un per-

sonnage d'invention. Achille, Ulysse, Agamemnon, n'étoient pas, pour les Grecs comme pour nous, des demi-dieux dont le berceau, la vie et la mort sont environnés de fables. Homère avoit renfermé dans l'Iliade et dans l'Odyssée l'histoire et la religion de sa patrie. Les Romains reconnoissoient dans l'Énéide les héros fondateurs de leur empire, et l'origine antique de la maison des Césars. Chez les nations modernes qui se glorifient d'avoir agrandi le domaine de l'Épopée, les plus hardis génies ne se sont point écartés de l'exemple des anciens. Le Tasse, dont l'imagination féconde créoit si facilement des personnages pleins de noblesse et de grâce, leur a donné pour chef un guerrier dont la mémoire étoit chère à tous les peuples chrétiens. L'Arioste lui-même, toujours environné des prestiges de la féerie, toujours égaré dans un dédale de fables comiques et d'aventures romanesques; l'Arioste qui s'est placé, pour ainsi dire, dans un monde imaginaire, n'a point osé permettre à l'Épopée d'y choisir des héros inconnus : il a pris pour les siens Roland et Charlemagne. Vasco-de-Gama, dans la Lusiade; Henri IV, dans le poëme des François, appartiennent encore plus à l'histoire; et Satan ou le premier homme (car on s'est demandé plusieurs fois lequel des deux est le héros de Milton), sont liés l'un et l'autre

aux premières idées, aux premières connoissances religieuses de tous les Chrétiens. Aussi tous ces personnages arrivent avec majesté sur la scène de l'Épopée : armés de gloire et de puissance, dès qu'ils paroissent, ils s'emparent de l'imagination et la préparent à des prodiges. On est disposé à croire qu'un pouvoir surnaturel préside à la destinée de ces êtres, qui sont à nos yeux d'une nature privilégiée. Tous leurs intérêts, toutes leurs entreprises nous semblent dignes d'une intervention céleste : on se rappelle involontairement le précepte d'Horace :

Nec deus intersit nisi dignus vindice nodus.

Et le nom seul du héros fonde le merveilleux du poëme : il n'en est pas ainsi d'Eudore et de Cymodocée [1].

Je trouve des autorités en faveur de cette opinion, jusque dans ces ouvrages équivoques où Calliope ne dédaigne pas de raconter en prose les actions des sages et des guerriers. *Télémaque*, le premier de tous, monument immortel qui suffiroit seul pour autoriser ce genre, confirme le principe au lieu de l'affoiblir. En

[1] L'auteur a répondu à cette objection dans l'*Examen*, en reconnoissant toutefois que la critique étoit d'un homme de goût et plein d'urbanité.

(*Note de l'Éditeur.*)

effet, quel étoit le but de Fénélon? Il vouloit peindre la sagesse corrigeant les défauts d'un caractère ardent, irascible, impétueux, et la prudence dérobant la jeunesse aux piéges de l'amour et de la volupté. Le génie pouvoit présenter ce tableau sous mille formes différentes, et sembloit devoir préférer de mettre en action des personnages inventés. Mais dès qu'il s'arrête à l'idée d'une narration épique, il choisit un héros, environné de toutes les traditions et de tous les souvenirs de l'Épopée; c'est le fils d'Ulysse, que Minerve, sous la figure de Mentor, conduit elle-même dans les orages de la vie, et qu'elle éloigne, malgré lui, des îles perfides de Vénus et de Calypso. Remarquons, en passant, que cette allégorie transparente est le seul merveilleux employé dans l'ouvrage; économie admirable que le talent le plus fécond crut devoir s'imposer, comme s'il avoit craint, en écrivant en prose, d'abuser des priviléges de la poésie.

Après avoir cité Fénélon, je me garderai bien de proposer à M. de Châteaubriand, comme des modèles, des écrivains qu'il a souvent laissés fort loin derrière lui. Plusieurs étoient cependant des littérateurs d'un mérite peu commun; et Marmontel, Bitaubé, Florian, le premier dans *Bélisaire* et dans *les Incas*, le second dans *Joseph* et dans *les Bataves*, le dernier dans *Numa Pom-*

pilius et dans *Gonsalve de Cordoue*, ont également senti que le choix d'un héros connu pouvoit seul donner de l'intérêt et de la dignité à l'action. Cette marche constante du génie et du talent, dans tous les ouvrages qui, par le genre, se rapprochent des *Martyrs*, mérite, je crois, d'être toujours suivie : on s'en est écarté dans *Téléphe* et dans *Séthos*; mais qui voudroit justifier M. de Châteaubriand par l'exemple de Péchméja ou de l'abbé Terrasson?

Je sais qu'on le défend avec plus d'avantage, et par un raisonnement très-ingénieux. Eudore, dit-on, descend de Phocion et de Philopœmen ; Cymodocée est le dernier rejeton d'Homère : l'un représente toute la gloire de la Grèce antique; l'autre tout le génie du Paganisme. Eudore et Cymodocée sont les vertus, l'héroïsme, la morale et la poésie de la religion païenne, subjuguée par les vertus, l'héroïsme, la morale et la poésie de la religion des Chrétiens. —C'est ainsi que l'auteur des *Martyrs* a voulu mettre sa poétique en action, et prouver la vérité des principes qu'il a établis dans son *Génie du christianisme*. Mais cette idée féconde n'est point développée : l'origine des héros du poëme n'influe point assez sur leur caractère et sur les événements. L'action se passe à la fin du règne de Dioclétien; et l'on voit trop qu'à cette époque

une foule de générations obscures s'étoit écoulée entre Homère, Phocion, Philopœmen, et leurs derniers descendants. Eudore et Cymodocée peuvent dire comme la belle et modeste Monime :

> Quelque rang où jadis soient montés mes aïeux,
> Leur gloire, de si loin, n'éblouit point mes yeux.
>
> RACINE.

Elle n'éblouit pas davantage le lecteur : elle ne l'intéresse point assez vivement en faveur d'Eudore et de Cymodocée. Je persiste à croire que ces deux personnages, très-bien placés, excellents dans un épisode, ne devoient pas être les héros d'un poëme, et ne peuvent point supporter le fardeau majestueux de l'Épopée [1].

De la foiblesse des personnages résulte, ce me semble, la foiblesse de l'action, comparée à la grandeur du sujet. N'oublions point qu'il s'agit de montrer *le Triomphe de la Religion chrétienne* : par quels événements le poëte va-t-il y parvenir? Une jeune vierge, égarée par un accident très-commun, rencontre dans les bois du Taygète un jeune homme qui la ramène chez son père : elle n'ose le retenir et lui offrir les soins de l'hospitalité. Pour réparer cette faute de l'innocence et de la pudeur, Démodocus et Cy-

[1] Voyez encore l'*Examen*.

(*Note de l'Éditeur.*)

modocée vont offrir des présents à la famille d'Eudore. Ils y entendent le récit de ses aventures. Ce récit, plein de beautés variées, souvent neuves, quelquefois sublimes, occupe plus d'un tiers de l'ouvrage, et l'on a lu la moitié du poëme avant que l'action ait commencé sur la terre. Je dis, sur la terre, car les mystères du Ciel et les complots de l'Enfer sont révélés dans le troisième et le huitième livre, et j'examinerai bientôt l'emploi de ce merveilleux : en attendant, suivons la marche de l'action. Elle commence à la fin du douzième livre par les amours d'Eudore et de Cymodocée. Bientôt l'arrivée d'Hiéroclès en Achaïe force les deux amants à chercher un asile contre ses fureurs. Cymodocée se réfugie à Jérusalem; Eudore se rend à Rome et plaide devant le sénat la cause des Chrétiens. Son éloquence ne peut empêcher l'édit de persécution; il est lui-même plongé dans les cachots, et n'en sort que pour aller au martyre. Cymodocée, de son côté, poursuivie jusque dans les lieux saints par les satellites d'Hiéroclès, rencontre saint Jérôme dans la grotte de Bethléem, reçoit le baptême dans les eaux du Jourdain, et s'embarque pour la Grèce. Une tempête la pousse en Italie; arrachée des bras d'Hiéroclès par une émeute populaire, elle est emprisonnée comme Chrétienne, et vient mourir

dans l'amphithéâtre à côté de son époux. Ainsi les deux martyrs ont triomphé de leurs persécuteurs par le courage que la religion leur inspire : mais peut-on dire que le Christianisme ait triomphé des faux dieux? Leurs temples sont encore debout; le paganisme est sur le trône; à peine entrevoit-on dans l'éloignement l'élévation future de Constantin. Cette action foible et languissante, où le héros ne fait rien que prier et souffrir, est-elle digne de l'Épopée? est-elle digne de la grandeur du sujet? et les résultats répondent-ils aux moyens?

C'est ici qu'il faut parler de ce merveilleux, auguste, sublime, vraiment épique, peut-être même trop au-dessus de l'intelligence, de la pensée et de la voix de l'homme, dans l'emploi duquel M. de Châteaubriand n'a pas craint de lutter contre Le Dante et contre Milton. Son talent justifie son audace, et j'ose dire que le langage de la prose ne s'est peut être jamais élevé plus haut. Mais tant de grandeur et de majesté, tant de force et de puissance, ne font-elles pas ressortir davantage la nullité de l'action et la foiblesse des héros? Le Ciel et l'Enfer sont en mouvement pour deux personnages presque immobiles et presque inconnus! Et quels sont les résultats produits par ces moyens terribles, par cette volonté immuable, irrésistible, éternelle,

qui, d'un signe, crée ou détruit les mondes et les générations? Une vierge timide, un jeune guerrier, tombent sous la dent d'un tigre, et une voix crie: « *Les Dieux s'en vont!* » Mais, je le répète, les Dieux ne s'en vont pas; les autels des idoles seront encore souillés du sang des Chrétiens: Eudore et Cymodocée ne sont pas les dernières victimes de la persécution. Galérius règne, et le triomphe de la Croix est encore éloigné. Si Galérius avoit expié par une mort honteuse et cruelle ses vices et sa barbarie; si Maxence et Licinius avoient fui devant Constantin; si je voyois le Labarum briller au-dessus des aigles romaines, je dirois aussi: « Les Dieux s'en vont, » et les temples du paganisme ont été purifiés par le sang des martyrs [1]. Alors seroit consommé *le triomphe de la religion chrétienne*; et ce grand résultat, cet événement qui changea la face du Monde, amené par une action forte, héroïque, attachante, telle que la belle imagination de M. de Châteaubriand pouvoit l'inventer, eût été digne de la grandeur du sujet et de l'immensité des moyens. Je ne prétends point pour cela que Constantin soit un personnage qui con-

[1] L'auteur a cédé à cette observation du critique en ajoutant un long paragraphe à son poëme dans les éditions qui ont suivi la première.

(*Note de l'Éditeur.*)

vienne à l'Épopée : je sais que l'histoire l'accuse d'un grand crime, et les crimes de l'ambition de Constantin ne sont pas de ceux que le sentiment peut pardonner au héros d'un poëme épique. C'est au génie qu'il appartient de mesurer cet obstacle et de le vaincre. Je ne fais qu'indiquer ici ce qui, selon moi, devoit former le dénouement d'un ouvrage intitulé : *le Triomphe de la Religion chrétienne*. Sans doute ce triomphe est également admirable dans la foi, la résignation, la constance pieuse des martyrs, et l'idée d'en faire, sous ce rapport, le sujet d'un poëme, est bien dans l'esprit d'une religion qui se réjouit de ses malheurs et se glorifie de ses souffrances : mais cette idée est, je crois, beaucoup moins analogue au génie de l'Épopée.

Je viens d'exposer sans détour la seule critique générale dont l'ouvrage de M. de Châteaubriand m'eût paru susceptible. Quoique persuadé qu'elle est juste, je ne la présente qu'avec méfiance, et c'est à M. de Châteaubriand lui-même que je la soumets. Personne n'est plus capable que lui de prouver que je me trompe ou de réparer l'erreur qui a séduit son magnifique talent. Car cet ouvrage, dont la conception première me semble défectueuse, n'en est pas moins rempli de ces beautés éclatantes qui caractérisent un génie éminemment poétique, un génie

destiné à revêtir des charmes de l'expression ce que la pensée de l'homme a de plus profond, ce que le sentiment a de plus doux, ce que la gloire a de plus imposant, *os magna sonaturum*. L'examen détaillé de quelques parties de son poëme me fournira l'occasion de répéter cet éloge, dans un second article sur les *Martyrs* : et pour me livrer au double plaisir d'admirer et de justifier mon admiration, je vais relire tout le récit d'Eudore, le combat des Francs, l'Épisode de Velléda, et ce touchant adieu que le poëte adresse à sa muse au commencement de son dernier chant [1].

[1] Cet extrait, ainsi que le suivant, est de M. Esménard, auteur du poëme de *la Navigation*, et dont les lettres ont eu à déplorer trop tôt la perte.

(*Note de l'Éditeur.*)

SECOND EXTRAIT.

Le récit d'*Eudore* est sans contredit l'épisode le plus important des *Martyrs*, et la partie de l'ouvrage où le talent se montre avec le plus de vigueur et de flexibilité. Il règne une admirable vivacité de tons dans la peinture des champs paisibles de la Grèce, et dans celle de la capitale de l'univers. A Rome, *Eudore* passe tour à tour du palais des empereurs au cimetière des Chrétiens : c'est là qu'un Solitaire, ignoré des maîtres du monde, éleve au ciel, pour eux et pour leurs peuples, des mains pures et des vœux innocents, tandis que les Fidèles viennent, des extrémités de la terre, entendre et reconnoître en lui l'organe du Dieu qu'ils adorent et le chef de l'Église universelle. Quel contraste que celui d'un évêque chrétien, exerçant dans le silence et la pauvreté cette puissance inexplicable, irrésistible, immense, avec ces farouches Césars, toujours chancelants sur le trône, et forcés enfin, pour s'y maintenir, de fléchir le genou devant les autels d'une re-

ligion persécutée qui, du fond des prisons et du haut des échafauds, renversoit les statues de la Victoire et mettoit en fuite les Dieux du peuple-roi! On chercheroit en vain dans l'histoire des hommes un second spectacle aussi imposant, aussi prodigieux; et sans doute il appartenoit à l'auteur du *Génie du christianisme* de l'offrir aux méditations d'un siècle qui se pique de tout approfondir et de tout expliquer. Suivons *Eudore* chez l'un de ces pasteurs de l'Église naissante, si héroïque dans ses souffrances, si puissante dans son obscurité. (Voyez le livre IV.)

« . . . . »

»Cependant *Eudore*, qui n'avoit point encore cette sagesse, cette modération, cette inaltérable fermeté d'âme qu'il puisa bientôt dans le sein de la religion, et qu'il montrera dans le reste du poëme, dédaignant les avis de Marcellin, les devoirs d'un Chrétien et les anathèmes de l'Église, suit à Baïes la cour des Césars. Lié d'une amitié tendre avec Jérôme et Augustin, il découvre, il peint, dans le premier, ce génie à la fois barbare et sublime qui le destinoit à devenir l'exemple des plus grands désordres et le modèle des plus austères vertus. Il aime, il admire dans le second la noble douceur de son caractère, la tendresse de son âme, l'éclat et la fécondité de son imagination qui en ont fait le plus

bel ornement de l'Église latine et le Platon des Chrétiens. Les trois amis, errant un jour aux environs de Baïes, se trouvent auprès de Literne, devant le tombeau de Scipion l'Africain. Frappés de cette émotion profonde que les cœurs généreux éprouvent devant l'image d'un grand homme qui supporta l'injustice de ses contemporains, ils se rappellent cet ouvrage philosophique où Cicéron a peint le vainqueur d'Annibal, montrant dans un songe à Scipion-Émilien, qu'il existe une autre vie où la vertu reçoit sa récompense. Leur conversation est interrompue par l'arrivée d'un nouveau personnage qui sort du tombeau. C'est un descendant de Thraséas, qui, désabusé de toutes les grandeurs et consolé de toutes les infortunes humaines, a embrassé la religion chrétienne, et vit dans une celulle d'hermite, sur le sommet du Vésuve. Son histoire, que je voudrois pouvoir transcrire, fait une vive impression sur l'esprit des trois jeunes gens. Bientôt après, des circonstances particulières les séparent. Vaincu par les larmes de sa mère, Augustin retourne à Carthage : Jérôme va visiter les Espagnes, les Gaules, la Pannonie, les déserts habités par les Solitaires chrétiens; Eudore, dénoncé par Hiéroclès, dont il a déjà mérité la haine, reçoit l'ordre de se rendre à l'armée de Constance, campée sur les bords du Rhin.

C'est ici que M. de Châteaubriand a désarmé les critiques les plus sévères dans la description d'une bataille livrée par les Francs aux Romains et aux Gaulois réunis. Pour trouver quelque chose de supérieur ou d'égal à ce morceau, il faut chercher dans l'*Iliade* les combats les plus admirés, ou, dans le *Roland furieux*, l'attaque des portes de Paris par le roi d'Alger. Les plus grands tableaux de l'Épopée antique et moderne sont ici les seuls objets de comparaison, et c'est, je crois, le plus beau triomphe que la prose puisse ambitionner. Mais aussi, malgré l'infériorité de son langage, il est impossible de ne pas reconnoître un poëte à l'harmonie savante et variée de ses phrases, à la multitude de ces comparaisons brillantes, d'images sublimes, d'expressions créées ou pittoresques dont ce récit est rempli. Eudore, à la fin du combat, séparé des légions romaines, accablé par le nombre, tomba percé de coups au milieu de ses compagnons morts à ses côtés, et fut secouru par un vieillard chrétien, esclave chez les Francs. Devenu le compagnon de sa captivité, chez Pharamond, roi des Sicambres, il observe les commencements du Christianisme parmi les barbares; décrit leurs mœurs, leurs chasses, leurs plaisirs féroces, leurs courses vagabondes, des rivages de l'Océan Germanique jusqu'à ceux du Pont-

Euxin. Là, Eudore découvre le tombeau d'Ovide et sauve la vie à Mérovée. De retour au camp de Pharamond, il est témoin de la délibération des Francs sur la paix ou sur la guerre avec les Romains; et, rendu à la liberté par la reconnoissance de Mérovée, il est chargé d'aller proposer la paix à Constance, et reconduit jusque sur la frontière des Gaules par Zacharie son libérateur, devenu l'apôtre des Francs.

Eudore raconte ensuite les événements de la cour de Constance et de Dioclétien pendant son séjour dans la Germanie; il passe dans l'île des Bretons, combat Carrausius et obtient les honneurs du triomphe: à son retour dans les Gaules, il est nommé commandant de l'Armorique, et va prendre possession de son gouvernement. Ici commence l'épisode de Velléda. Nous avons déjà vu la simplicité majestueuse du Christianisme naissant, opposée dans des tableaux poétiques, à la pompe ingénieuse, aux fables riantes du paganisme. Eudore nous a montré cette religion nouvelle, au fond de la forêt d'Hercynie, triomphant des prestiges barbares qu'enfantoit la mythologie du Nord et des fêtes sauvages consacrées aux divinités de l'Edda. Voici maintenant le jeune Chrétien aux prises avec la fille des Druides, indigné des sacrifices sanglants promis à Teutatès, mais foiblement défendu contre

les charmes de sa prêtresse, par les principes sévères d'une religion qu'il a trop négligée. Velléda paroîtra nouvelle, même après la Clémentine de Richardson et la Juliette de Sterne, quoiqu'elle intéresse par des moyens semblables. La différence des couleurs, et l'intention du tableau suffisent pour éloigner une ressemblance trop marquée. D'ailleurs, cet épisode, qui contraste singulièrement avec le reste de l'ouvrage, est un des morceaux les plus dramatiques et les plus attachants.

Après avoir avoué ses fautes et son repentir, Eudore raconte sa pénitence publique; désormais sans crainte et sans ambition, il abandonne la carrière des armes, et passe en Égypte pour demander sa retraite à Dioclétien. Nouvelles descriptions des côtes d'Afrique, des monuments d'Alexandrie, des rives du Nil, des déserts de la Thébaïde; nouvelles preuves que, dans ce genre, il est peu de talents comparables à celui de l'auteur pour l'abondance, l'éclat et la variété. Enfin, après avoir assisté aux derniers moments de l'anachorète Paul, le fondateur du Christianisme dans les sables du désert; après avoir visité Jérusalem, et les sept églises instruites par le prophète de Patmos; après avoir embrassé Constantin à Byzance, sur le théâtre de sa grandeur future, Eudore, après dix ans

d'absence et de malheurs, retrouve enfin les vallons d'Arcadie, et rentre sous le toit paternel.

J'ai remarqué, dans mon premier Extrait, que le récit d'*Eudore* remplit à peu près la moitié du poëme; cette observation pourroit n'être pas une critique. Les récits d'Ulysse et de son fils occupent aussi beaucoup de place, et cependant paroissent beaucoup plus courts; n'est-ce point parce que l'un et l'autre font partie de l'action, et forment en effet le commencement de l'*Odyssée* et du *Télémaque*, tandis que le récit d'Eudore ne tient que par des fils légers à l'action des *Martyrs*? Cette opinion a besoin d'être développée et d'être protégée par un exemple.

Un épisode d'Homère a fourni à Fénélon le sujet de son ouvrage : Télémaque en est le héros, et l'action du poëme est dans les voyages que le fils d'Ulysse entreprend pour chercher son père. Une tempête l'ayant jeté dans l'île de Calypso, c'est là que commence la narration épique : il est donc nécessaire que le héros raconte les événements qui l'ont amené sur ce rivage, et qui forment eux-mêmes la première partie de l'action. Dès-lors son récit ne paroîtra long qu'autant que l'action elle-même sera sans intérêt pour nous.

Examinons à présent l'action des *Martyrs*;

elle est dans les amours d'Eudore et de Cymodocée, que la jalousie atroce de Hiéroclès dévoue à la persécution, et qui par le martyre des deux amants, préparent le triomphe de la religion chrétienne. Cette action commence naturellement par la rencontre imprévue d'Eudore et de Cymodocée dans les bois du Taygète; mais elle est interrompue tout-à-coup par un récit qui prend plus d'un tiers de l'ouvrage, et dont presque tous les détails sont étrangers, ou du moins foiblement liés à l'action principale. Aussi l'admirable combat des Francs, l'esclavage d'Eudore chez Pharamond et Mérovée, la découverte du tombeau d'Ovide, les conseils des peuples Germains, les triomphes du héros dans l'île des Bretons, son aventure romanesque avec Velléda; tous ces morceaux, isolément remplis de charmes et d'un intérêt qui leur est propre, ne m'empêchent point de sentir que le véritable intérêt de l'ouvrage languit trop long-temps. Il est évident qu'Eudore pouvoit aimer Cymodocée, en être aimé, braver le proconsul d'Achaïe, et courir au martyre sans aucun des événements qu'il raconte, et dont le récit, tout beau qu'il est, ralentit le mouvement des personnages, et la marche de l'action.

M. de Châteaubriand connoît trop bien la théorie de l'art pour n'avoir point senti ce dé-

faut, et il a trop de talent pour n'avoir pas heureusement tenté de l'affoiblir. Mais ne voulant point renoncer (et j'avoue que le sacrifice eût été dur) aux beautés du premier ordre qui étincellent de toutes parts dans le récit d'Eudore, il n'a pu l'attacher à l'action que par des fils presque imperceptibles, et qu'on perd de vue à chaque instant. Ainsi, par exemple, je veux croire que les égarements et le repentir d'Eudore étoient nécessaires pour lui donner à la fin cette résignation sublime, cette inébranlable fermeté qu'il porte dans les supplices en confessant la foi; mais quoique cette conception soit naturelle et facile à saisir dans l'esprit du christianisme, il me semble qu'elle devoit être développée dans le poëme, et l'auteur ne paroît pas y avoir songé. Le seul endroit où l'on aperçoive clairement l'intention de lier le récit d'Eudore au reste de l'ouvrage, est celui où les erreurs coupables du jeune Chrétien forcent l'évêque de Rome à le séparer de la communion des fidèles. Ce passage est d'une beauté remarquable; il a le mérite d'offrir au lecteur une scène très-imposante, et de faire entrevoir le dénouement de l'ouvrage sans en affoiblir la terrible impression. Je crois donc être obligé de le placer ici comme la meilleure réponse aux objections que l'amour de l'art m'a fait élever

sur la convenance et la longueur d'un épisode, dont personne n'admire plus que moi les riches détails. (Voyez la fin du livre IV.)

. . . .

. . . .

C'est par ce pressentiment sinistre que le récit d'Eudore et ses longues aventures se rattachent une seule fois à l'action et au dénouement des *Martyrs*. Je ne décide point si cette combinaison est suffisante pour lier les deux parties de ce grand ouvrage, dont l'une embrasse tous les événements de la vie d'Eudore jusqu'à sa rencontre avec Cymodocée, et l'autre tous ceux qui le conduisent, avec sa jeune amante, dans ce même amphithéâtre de Vespasien, pour y périr ensemble sous la dent du tigre. Je n'ai dissimulé ni mes doutes, ni la réponse que j'y trouve dans l'ouvrage même : c'est aux maîtres de l'art à prononcer. J'ajouterai seulement qu'on paroît s'accorder à trouver dans le second volume, quoique moins brillant peut-être de beautés originales et poétiques, plus de mouvement et d'intérêt; or, il me semble que l'infériorité de la première partie, à cet égard, ne peut s'imputer qu'à la longueur et à la nature du récit [1].

[1] Il sera facile, en parcourant les Remarques placées à la fin de chaque volume des *Martyrs*, et l'*Examen* qui précède cet ouvrage; il sera facile, disons-nous, de trouver

Il me seroit facile de citer encore un grand nombre de fragments détachés, pour justifier la haute admiration que j'ai témoignée pour le talent de l'auteur des *Martyrs*. Il seroit encore plus utile de lui soumettre quelques observations critiques sur le caractère des deux principaux personnages, et sur l'abus du merveilleux dont il a cru devoir faire usage. Par exemple, dans cette grande et magnifique scène, où la cause des Chrétiens est portée devant le trône des Empereurs et devant le Sénat romain; quand le prêtre de Jupiter plaide avec une éloquence douce et modeste, pour ces dieux de l'empire dont on n'encense plus que les autels; quand Hiéroclès affiche, avec l'impudence d'un sophiste, le mépris de tous les cultes et de toutes les religions; quand Eudore défend le christianisme avec les armes que lui fournissent Tertullien et saint Ambroise, au milieu du choc de tous les intérêts et de toutes les passions humaines, l'intervention des Anges et des Démons est-elle bien nécessaire pour influer si foiblement sur la résolution de Dioclétien? Je ne hasarde cette question que sous le rapport littéraire et poétique; je sais que, dans le temps où

cette liaison des divers incidents du récit d'Eudore avec l'action principale, qui paroît avoir échappé à la sagacité du critique. (*Note de l'Éditeur.*)

se passe l'action, le paganisme étoit encore un culte et n'étoit plus une croyance. On a dit avec raison qu'à cette époque les prêtres païens parloient et pensoient comme Symmaque, et non point comme Démodocus; mais toutes ces objections de l'histoire et de la philosophie me paroissent réfutées d'avance par la nature de l'ouvrage : il s'agiroit seulement de savoir si l'intérêt du poëme gagne quelque chose à l'emploi de ce merveilleux, digne sans doute de la grandeur du sujet, mais qui paroît au-dessus de l'importance de l'action et des personnages. Les bornes de ce journal ne me permettent point de prolonger cette discussion. Je la terminerai donc en répondant à un reproche plus sérieux qu'on adresse également à l'ouvrage et à l'auteur.

Des hommes d'une piété solide et d'une profonde doctrine ont blâmé le merveilleux prodigué dans *les Martyrs*, non point comme moyen épique (la gravité de leur caractère les éloignoit de cet examen), mais comme un ressort dont le génie même ne doit point disposer à son gré. Ces hommes d'une foi constante et sévère, convaincus des vérités d'une religion mystérieuse, qui parle au cœur le plus simple, et se dérobe à l'intelligence la plus élevée, ne permettent point de soulever le voile redoutable dont elle est couverte : ils défendent à la poésie de mêler

ses fictions ingénieuses à ce que les livres sacrés nous enseignent sur le Ciel, l'Enfer et le Purgatoire des Chrétiens. De là, le jugement rigoureux qu'ils ont porté sur l'ouvrage de M. de Châteaubriand; de là l'opinion assez accréditée qu'il est moins utile que dangereux, pour cette même religion, dont il célèbre la gloire et les bienfaits. Il ne m'appartient d'approuver ni de combattre une austérité de principes fondée sur des lumières qui n'ont point éclairé ma foiblesse. J'aime à regarder comme orthodoxe tout ce qui inspire l'amour et le respect de la religion; et je laisse à des mains plus fermes et plus savantes que les miennes le soin d'élever une limite éternelle entre les droits de l'antique Sorbonne et les priviléges du Parnasse: toutefois si le livre des *Martyrs* étoit jamais banni d'une bibliothèque chrétienne, il me semble qu'on ne pourroit se dispenser de traiter l'auteur comme Platon vouloit qu'on traitât les poëtes dans sa république imaginaire. « S'il se présente parmi » nous, dit-il, un de ces chantres divins qui savent » tout imiter et prendre toutes sortes de formes, » et s'il vient nous présenter ses poëmes, nous » lui témoignerons notre vénération comme à un » homme sacré qu'il faut admirer et chérir; mais » nous lui dirons: Nous n'avons parmi nous per- » sonne qui vous ressemble; et dans notre cons-

» titution politique il ne nous est pas permis
» d'en avoir; et ensuite nous le renverrons dans
» une autre ville, après avoir répandu sur lui
» des parfums et couronné sa tête de fleurs. »
Je ne sais si M. de Châteaubriand se consoleroit d'un exil prononcé avec des marques si flatteuses d'intérêt et d'estime. Mais M. de La Harpe a dit avec raison que si la république de Platon existoit, un poëte seroit tenté d'y aller, ne fût-ce que pour en être renvoyé.

FRAGMENTS

D'UN POEME LATIN INTITULÉ

CONSTANTIN

OU

L'IDOLATRIE RENVERSÉE;

PAR LE P. MAMBRUN,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS [1].

[1] Ce Religieux est mort à la Flèche en 1661; il ne crut pas, non plus que l'auteur des *Martyrs*, faire un mélange profane en se servant du merveilleux chrétien pour l'opposer aux fêtes du paganisme. Le P. Mambrun n'ignoroit pas non plus quelle est la puissance magique d'un nom célèbre, puisqu'il choisit le nom d'Orphée pour le donner à l'un de ses héros, et qu'il plaça la scène de son épisode dans cette même Thrace qui avoit retenti des malheurs de l'amant d'Eurydice. La citation d'un fragment de cet épisode ne peut qu'ajouter à la défense que l'auteur des *Martyrs* a opposée aux critiques dans son *Examen*.

(*Note de l'Éditeur.*)

CONSTANTINUS,

AUCTORE MAMBRUNO.

È LIBRO PRIMO.

Nec minùs intereà Veneri sua sacra parantur,
Næniaque, et lacrymæ, et tristes in Adonia fletus.
Prima sacerdotem tantis quæ virgo præesset
Ritibus, et tantos meritis æquaret honores,
Cura fuit legere, et pulchræ præponere turbæ.
Hìc juvenum studia, hìc vota exarsère procorum,
Namque suis decus hoc illi petière puellis :
Orpheus antè alios Thracas pulcherrimus omnes,
Optimus idem armis, idem ditissimus agri,
Multa sacerdotes orans, sanctumque senatum
Ambiit, et tantum felix præcepit honorem.

Virgo fuit, Beroën prisci dixère, juventâ,
Atque opibus, nec non et avis, atavisque superba :

CONSTANTIN,

POEME PAR MAMBRUN.

EXTRAIT DU CHANT PREMIER.

On préparoit des sacrifices à Vénus et des jeux funèbres, mêlés de pleurs et de gémissements, pour honorer la mémoire d'Adonis. Une jeune Vierge, digne de présider à cette solennité, devoit être choisie pour y remplir les fonctions de prêtresse, et mener le deuil à la tête d'un chœur des jeunes filles de la Thrace. C'est alors que s'éveillent dans l'âme de tous les jeunes hommes les vœux ardents et les brûlantes espérances; chacun ambitionne cette haute faveur pour celle qu'il aime. Le plus beau, le plus vaillant, le plus riche d'entre les aspirants, Orphée, environne les prêtres de la Déesse de séductions et de prières : il l'emporte sur tous ses rivaux.

Une vierge (on la nommoit Béroë) unissoit aux heureux dons de la jeunesse, l'orgueil d'une haute naissance et d'une grande fortune. Purifiée

Christiadum sacro nuper quæ flumine tincta,
Christo etiam thalami expertes sacraverat annos;
Sed geminam tacito laudem sub corde premebat.
Hanc sibi jamdudùm miro properabat amore
Threïcius juvenis vinclo sociare jugali;
Et, magnum demens ratus id fore munus amanti,
Sacrilegæ insontem præfecit Adonidis aræ. 6

Virginis ut castas tàm tristis nuncius aures
Impulit, interiora domûs irrupit, ibique
Et lacrymis oculos implevit, et ora querelis.
Mene sacerdotem Veneris? mene impia vota
Concipere, et fœdis adolere altaria flammis?
Nec te pœnituit, confidentissime Thracum,
Infelix Orpheu, Christo divellere pactam,
Rivalemque Dei, nostros sperare hymenæos?
Quid frustrà queror, imprudens? nil numina curat
Quisquis amat. Deus est, Beroë, sua cuique Cupido.
Sed neque jam lacrymis opus est, nec questibus usus;
Mox aderit, qui sacrilegas me sistat ad aras,
Atque tibi jubeat præfari carmen? Adoni!
Præfabor Beroë? præeuntem turba sequetur?
Ah! me, me potiùs lentis absumite flammis,

naguère par l'eau sainte du Baptême, elle avoit consacré sa virginité à la Mère du Sauveur; mais un double triomphe se préparoit pour elle. Depuis long-temps épris d'un ardent amour pour Béroë, le jeune Thrace espéroit conduire la vierge aux autels de l'Hymen... L'insensé! il croit faire un glorieux présent à sa bien-aimée, et il dévoue l'innocence au culte profane d'Adonis.

A cette affreuse nouvelle, la vierge pudique se réfugie dans les lieux les plus retirés de son palais, et là, versant des pleurs et poussant des soupirs : « Moi, moi, la prêtresse de Vénus! » moi, proférer des vœux impies, et brûler un » criminel encens! Et toi, jeune téméraire, malheureux Orphée, oses-tu te placer entre l'Époux divin que j'ai choisi, et te déclarer le » rival de Dieu même? — Mais que te servent » de vaines plaintes? O Béroë! pour un amant » est-il d'autre Dieu que l'objet de son adoration? Sa passion est sa seule idole.... Des » larmes, des gémissements... il n'en est plus » besoin! C'en est fait; il va me traîner aux » temples de l'impiété, ma langue sera contrainte à dire les louanges d'Adonis! Les chanterai-je, ces louanges impures? guiderai-je aux » autels une foule idolâtre? Ah! que plutôt je » sois lentement consumée dans les flammes,

Aut laceros artus toto dispergite ponto,
Antè, fides, quàm te violem, aut te, Christe, tuosque
Ejurem ritus! tristi sic ore locuta,
Conticuit paulùm, tùm lætior ista profatur :

Scilicet his sacris petitur pulcherrima virgo,
Nec nisi formosam admittet Cinyræus Adonis.
Vicisti, Beroë : formæ jactura caducæ
Est facilis. Nam quid dubitas moritura? decoros
Turpibus, et formas omnes mors omnibus æquat.
Cur tibi tot votis poscor, miserabilis Orpheu?
Hoc dabitur, quodcumque optas, in me mora nulla est.
Vos, oculi, vos, ô mea lux, vos Thracius ille,
Nam memini, vos ille amens laudare solebat,
Vos ite, et tantæ miseram me absolvite culpæ!

Atque ea dùm memorat, lacrymæ volvuntur in ora
Injussæ, et largo maduerunt flumine vultus.
Illa iterùm : Invitæ mihi quid turgetis, ocelli?
Aut cur spontè imber tantus ruit? ergòne nec vos
Vel Veneris pudeat, vel Adonidis? in cruce fixum
Exhalantem animam nostro pro crimine Christum
Aspicite (illum fortè manu pro more tenebat).
Hos oculos ecquid tandem cognoscitis atro

» que mes membres déchirés soient jetés dans » les ondes, avant de violer ma foi, avant de » trahir, ô Christ! tes saints commandements.» La jeune vierge se tait un moment... puis se livrant tout-à-coup à un vif transport de joie :

« Il faut qu'elle soit brillante de beauté, cette prêtresse... le fils de Cinyre le veut ainsi! Triomphe, Béroë! le sacrifice d'une beauté périssable est facile. Que peux-tu craindre? — La mort? — La beauté et la laideur se confondent dans la mort; et toi, malheureux Orphée, pourquoi m'as-tu choisie pour l'objet de tes vœux? tu l'obtiendras... tu auras ce que tu désires... je ne me ferai pas attendre!... C'est vous, mes yeux, vous, je m'en souviens, qu'il adoroit dans son délire; c'est à vous de m'absondre et de finir mes misères! »

Et en parlant ainsi, des larmes involontaires s'échappent de ses yeux et baignent son visage. « Pourquoi, reprit-elle, pourquoi, mes yeux, vous gonfler malgré moi? Pourquoi ces pleurs qui ruissellent? n'êtes-vous pas blessés du culte de Vénus et d'Adonis? Contemplez sur la Croix (elle tenoit l'image du Fils de l'homme), contemplez ce Dieu mourant pour les péchés du monde. Voyez-vous ces yeux couverts des ombres

Funere perfusos? nempè ille præiverit unsons
Et trepidamus adhuc, et tenebras horremus inanes!
Hæc ait, et magnum, sed non imitabile factum
Aggreditur : licitum id paucis, quos ignea virtus
Aut rapit, aut afflat propiori lumine Christus.
Illa suis oculorum orbes è sedibus ultrò
Eruit, et disco fluidos excepit in aureo.
Protinùs extinctis vultùs decor omnis ocellis,
Atque omnis cecidit formæ nitor! illa sub umbrâ
Palluit, et totos tremefacta exhorruit artus.
Haud secùs ac medio pulcher si Phœbus Olympo
Occidat, et trepidet subducto lumine mundus.
Continuò vocat Andromachen, cui credere pectus,
Arcanosque animi sensus aperire solebat
Andromache, mihi præ reliquis dilecta, sororis
Esse loco mihi si solita es, cum voce querelas
Et gemitus compesce; refer tùm protinùs Orpheo
Hæc monimenta meî, verbis ornare memento
Quæ sit Christiadum virtus hoc munere discat.
At non Andromache, subito perculsa dolore,
Aut lacrymis potis est amens, aut parcere voci,
Plurima conantem paucis sic Virgo repressit
Vade, ait, extremumque mihi defungere munus.

du trépas! il a marché le premier!... il étoit innocent!... et j'hésite encore, et je craindrois de vaines ténèbres!» — Elle dit: et, déployant un courage qui n'est donné qu'à ces nobles cœurs que ravit une vertu sublime, ou que le Christ anime d'un souffle divin, elle arrache elle-même ses yeux, et les dépose sanglants dans un vase d'or. C'en est fait de la beauté de son visage: grâces, fraîcheur, tout s'évanouit. Plongée dans une nuit soudaine, ses traits pâlissent, tout son corps frissonne. Ainsi frémiroit le monde, si le soleil venoit à s'éteindre au milieu de sa course. Cependant Béroë appelle Andromaque: c'est dans le sein de cette amie fidèle qu'elle a coutume de déposer ses secrets et d'épancher tous ses sentiments. «Andromaque, lui dit-elle, ô toi, la plus chère de mes compagnes, car tu m'as toujours tenu lieu d'une sœur, retiens tes plaintes et tes soupirs; va trouver Orphée, et remets-lui ce gage de ma tendresse; qu'il apprenne à connoître, à la vue de ce présent, le courage qui anime les Chrétiens.» Frappée d'une douleur soudaine, Andromaque, hors d'elle-même, ne peut retenir ses larmes et ses sanglots; elle veut parler, mais l'héroïque vierge l'interrompant: « Va, dit-elle, hâte-toi; c'est un dernier service que je réclame! »

At miser intereà studio properabat inani
Orpheus, officioque prior certare parabat.
Fingere cæsariem puero dabat : ordine crines
Ille regens, roseos dentato pectit in auro;
Nunc etiam ferro tortos vibravit : at illi
Se super, inque alios alii tolluntur, ut undam
Unda super tumet, et crispos sinuatur in orbes.
Venit ut Andromache, mœsto sic pectore fatur :
O juvenes inter sævissime, respice quanto
Antè alios tua te Beroë dignetur amore.
Hæc Orpheo Beroë, sanctoque hæc addidit ore :
En, Orpheu, quod amas, atque ex hoc munere disce,
Quanto Christiadum attollat se robore virtus.

Ille stupet visu in medio, calor ora reliquit,
Diriguère oculi, siccis vox faucibus hæsit.
Accisæ postquàm rediêre in pristina vires,
Excepit manibus discum, discoque natantes
Inspiciens oculos, supremâ luce nitere.
Infelix observat adhùc, et talibus infit :

Hoc ergò, Beroë, hos oculos, proh Jupiter! Orpheo
Ista tui, Beroë, tandem monimenta remittis ?
O amor! ô Beroë! ô pietas! hic pectore rursùs
Deficit, et raris fatur sic vocibus. Orpheo

Cependant Orphée ne prévoit pas son malheur; tout entier à son amour, il ouvre son âme à de crédules espérances, et n'est occupé que du soin de plaire à celle qu'il aime. Un esclave parfume ses cheveux, en sépare les longues tresses, les relève sous un peigne aux ongles d'or, ou les fait onduler en longs anneaux, comme les vagues de la mer quand elles sont mollement enflées. Andromaque arrive auprès de lui; et, haletante, laisse tomber ces mots entrecoupés : « Tiens, barbare, contemple l'amour de Béroë pour toi. Voici le gage de tendresse qu'elle t'envoie! Apprends à connoître par ce don quel est le courage des Chrétiens. »

A cet aspect, Orphée reste stupéfait, son sang se glace, son front pâlit, ses yeux se troublent, sa voix expire..... A peine a-t-il repris l'usage de ses sens, qu'il saisit le vase fatal; il voit ces yeux qui nageoient dans la mort et brilloient encore d'un reste de clarté, il n'en peut détourner les siens, et tout entier au sentiment de son infortune :

« Grands Dieux! s'écrie-t-il, c'est donc là, Béroë, le gage de ta tendresse? O amour! ô religion! » L'infortuné ne se connoît plus, il chancelle; et, dans son délire, s'exhalent ces paroles

Das oculos, Beroë, magnum et venerabile donum :
Orpheus at, Beroë, vitam pro munere reddet.
Dixit, et adductum vertebat in ilia ferrum;
Sustinuère manum comites, et mollibus ægra
Multa alternantes lenibant pectora verbis.

At postquàm trepidas vulgi tàm sævus ad aures
Rumor iit, subitò sese prætoria circùm
Agglomerant turbæ, vocesque ad sidera jactant :
En illa, en Divos, Veneremque exosa puella,
Publica fax, patriæque lues! nondùm expiat urbem
Morte suâ, et miseros solvit formidine cives.

Ecce autem Iphicrates, rerum cui summa potestas,
In medium venit; arrectis stant auribus illi,
Et taciti ora tenent; hic dictis pectora mulcet,
Christiadis tormenta, necesque, crucesque, rogosque,
Intentans : populi flatus irasque remittunt.
Continuò ille patres Paphiæ intrà tecta superba
Convocat, et solio placidus sic infit ab alto :

entrecoupées de sanglots : « Oui, je le reçois, ce présent... il est sacré pour moi... il m'est cher, Béroë ! Ma vie seule peut le payer et m'acquitter envers toi ! » Il dit, et veut se frapper de son épée ; quelques amis accourus arrêtent son bras : ils s'efforcent tour à tour d'adoucir la blessure de son cœur par la douceur de leurs paroles.

Aussitôt que cette affreuse nouvelle eut frappé les oreilles de la multitude, une foule turbulente s'amasse autour du prétoire, et remplit l'air de ses clameurs : « C'est elle, cette femme impie, l'ennemie des Dieux et de Vénus, le fléau de la patrie! Pourquoi n'est-elle pas encore immolée à la sûreté publique? sa mort seule peut finir nos terreurs et nos maux. »

Iphicrates se rend au milieu de ce rassemblement : dépositaire du souverain pouvoir, on l'écoute en silence et dans l'attitude immobile du respect. Il parle de supplices, de croix, de bûchers contre les Chrétiens : par ces discours, il calme le peuple, qui laisse mourir les flots de sa colère. Aussitôt il convoque le sénat dans le temple resplendissant de la déesse de Paphos; et là, assis sur un trône élevé, et le front serein, il dit :

Hæc, Proceres, mandata dabat postrema recedens
Caius, haud rerum imprudens, sanctèque monebat.
Tu cave Christiadas intrà patiaris inultos
Mœnia; non ferro parces, non vindice flammâ.
Ergò animum intentus nunc hùc, nunc differor illùc
Vestigans, si quà pestis se ferret ad auras.
Incassùm curæ, vanique abière labores;
Nam latebris gens illa suis obtecta tenet se,
Ut coluber, rigido terras cùm frigore bruma
Obsidet, atque agros aquilo constringit hiantes;
Tectus humo nunquàm prodit, lucemque perosus,
In tenebris recoquit spumoso felle venenum.
Non ego nunc vestros Beroë super, aut super ipsis
Christiadis sensus interrogo : Diique, hominesque
Ad pœnas illos pro relligione reposcunt.
Hoc rerum caput est. Veneri quærenda sacerdos,
Quæ præsit sacris, et Adonidi carmina dicat.

Ecce autem Beroës genitor, grandævus Eristes
Constitit ante Patres et tali voce profatur :
Non ego vos lacrymis, et vano flectere questu
Aggrediar, Proceres; merui, nec deprecor à me.
Peccavi, pater infelix, et crimine natæ
Sum reus. Ah probrum! ah! nostræ fœdissima gentis

« Princes, l'Empereur, en quittant ces lieux, m'a donné, dans sa vigilante sollicitude, les avis les plus saints. Ne laisse pas, m'a-t-il dit, ne laisse pas dans ces murs les Chrétiens impunis; que le fer et la flamme soient les instruments de tes vengeances. Fidèle à ses ordres, j'ai ordonné les investigations les plus actives; je les ai dirigées sur tous les points : tant de soins ont été jusqu'à présent inutiles. Cette secte demeure profondément cachée dans ses obscures retraites, pareille au serpent, qui, tandis que l'hiver couvre les champs de neige et de frimas, évite la clarté du jour, et se gonfle de nouveaux poisons au sein des ténèbres. Je ne vous demande point vos sentiments sur Béroë et sur les Chrétiens : la justice divine et la justice humaine nous font un devoir de les immoler à cause de leur culte. Voilà l'objet important. Choisissons maintenant une prêtresse de Vénus pour présider aux sacrifices et chanter Adonis. »

Alors le père de Béroë, le vieux Éristès, se lève, et d'une voix solennelle : « Princes, dit-il, je n'entreprendrai point de vous fléchir par des larmes, par de vaines plaintes; je ne veux point me soustraire à une fatale solidarité. Père infortuné! ma fille est coupable, et son crime retombe sur moi. Opprobre et fléau de ma fa-

Pernicies! cadat ut merita est, et numina placet.
Unum oro, liceat patri mollire puellam
Blanditiis, Christumque animo extorquere furenti;
Non ea res Caio, aut superis ingrata putanda est:
Namque ità, quos scelerum artifices, et ad impia sacra
Auctores gens illa habeat, rescire potestas,
Qui tacitum inspirent virus, spargantque per urbem.
Assensère olli, mensemque pepigère parenti.

mille, qu'elle périsse, puisqu'elle a mérité la mort! que son sang apaise les dieux. Je ne vous adresse qu'une prière : je suis père!.... qu'il me soit permis de voir ma fille, de la ramener par les caresses, d'arracher le Christ de son âme égarée. Ma demande ne peut déplaire à l'Empereur ni aux dieux. Ce seroit peut-être un moyen de découvrir les chefs artificieux d'une secte impie, qui s'accroît dans l'ombre, et répand ses poisons dans la ville. » On applaudit à ce discours, et il est ordonné de différer le supplice de Béroë.

È LIBRO QUARTO.

Cum tenebras cœlo primâ jam luce fugaret
Orta dies, Christo unigenæ patrique supremo
Christiadæ simul unanimes, tectoque sub uno,
Tanta fuit priscæ pietas ætatis, et almæ
Relligionis amor! precibus cœlum omne ciebant.
Antè alios Beroë virgo, summique sacerdos
Numinis Archidamas, qui solâ Hippocratis arte
Per populos notus, pulchrâ nunc fraude latebat;
Præتereà Sanctorum aderat castissima turba.
Tectum intrà Beroës, atque in penetralibus ipsis,
Talia cœlicolum rectori vota canebant :

Christe, salus hominum, mentes, incautaque veri
Pectora, et indignos cœlo miserare labores.
Ecce illos Stygiâ deceptos fraude, tyrannus
Tænarius miserè illudit, perque ultima versans
Crimina, præcipites sub tristia Tartara mittit,
Quos tamen eduro linquens in stipite vitam
Morte redemisti. Nempè hæc pro sanguine tanto
Dat pater? ecquid erat, cur tu morereris, et isto
Supplicio, si nunc pro te Cinyræus Adonis,
Proque tuâ regnet meretrix Cytheræa parente?
Tu longè procul à terris sublimis in altum

EXTRAIT DU CHANT QUATRIÈME.

Cependant les premiers rayons du jour ont dissipé les ténèbres, et les Chrétiens, rassemblés dans un lieu secret, adressoient au Ciel leurs ferventes prières, tant la piété étoit grande dans ces vieux âges de l'Église naissante! Au milieu de cette foule innombrable de fidèles, étoient Béroë et le prêtre Archidamas, qui, redevable de son salut à un pieux stratagème, n'étoit connu dans la ville que par ses profondes connoissances dans l'art d'Hippocrate. C'étoit au fond du palais de Béroë qu'ils bénissoient le Roi des anges, et répétoient ce Cantique:

« Seigneur, daignez éclairer les esprits des hommes et prendre en pitié leurs folles passions. Le tyran de l'Enfer les enlace dans ses piéges, et frémit d'une joie féroce, en emportant ses victimes. Vous les avez pourtant rachetés en mourant sur la Croix. Où donc est le prix de votre sang? Vous falloit-il mourir, et d'un si horrible supplice, si l'impur Adonis usurpe vos temples, si l'infâme Vénus tient la place de votre divine Mère? Vous avez quitté la terre pour monter vers les cieux; pourquoi ne pas tout atti-

Jampridem evectus; quidni rapis omnia tecum?
Promissis quid stare vetat? post prælia victor,
Post domitam Styga, nunc totum dominare per orbem.

Talibus orabant, magnâ comitante coronâ
Cùm venit Iphicrates, multo custode coronans
Hinc atque indè domum : sacris jàm ritè solutis,
Christiadæ foribus cœcis in tuta recedunt,
Et pulchro inviti subducunt corpora leto.
Archidamas, sancti pastor gregis, ædibus unus
Restitit, et stibio Beroës tingebat ocellos.
Protinùs ad pœnas virgo deposcitur; intùs
Fit gemitus, gemitum longè atria summa volutant.
Nil Beroës genitor contrà, seu terruit illum
Impia relligio Divûm, seu principis ira.
Non ità Pausilipe, licet annis obsita mater,
Sed venit in medios, et tali voce sequuta est :

Tene ego tàm longos post tot fastidia menses,
Nata, tuli, atque hæc reptanti circùm ubera, mammas
Admovi genitrix, crudelibus ut mea flammis
Viscera, spirantesque artus absumeret ignis!
Hoc potui mater sperare? hoc nata reponis?

rer à vous? Qui s'oppose à vos promesses? Après tant de glorieux combats, après la défaite de l'Enfer, étendez votre empire surtout l'univers!»

Telles étoient les prières des fidèles, lorsque Iphicrates s'avance suivi d'un nombreux cortége; il fait entourer le palais de gardes: les Chrétiens exhortés à fuir par de secrètes issues, se dérobent à regret à l'honneur d'un saint trépas. Archidamas, ce pieux pasteur des hommes, étoit resté seul avec Béroë; et ses mains pressoient, sur les yeux de la vierge, un bandeau imprégné d'un baume salutaire. On la saisit pour la mener au supplice: tout-à-coup un gémissement se fait entendre; les voûtes le répètent et le prolongent. Le père de Béroë ne parut point, soit que sa fausse religion lui inspirât de l'effroi, soit qu'il redoutât la colère de l'Empereur. Mais qui peut arrêter une mère? Tout accablée qu'elle soit sous le poids des ans, Pausilippe s'élance au milieu des soldats, et s'adressant à sa fille:

« Ma fille, lui dit-elle, t'ai-je portée dans mon sein avec de longues douleurs, t'ai-je nourrie du lait de mes mamelles, ai-je bercé dans mes bras ta débile enfance, pour que la flamme dévore mes entrailles et mes membres palpitants? Mère, est-ce là ce que j'ai pu espérer? fille, est-ce là ce que

Nil ne meî, Beroë, miserere, tuique parentis?
Et nunc ille, quidem senio victusque dolore,
Lucem odit, vitæque fugit miserabilis auras.
Tu patrem matremque necas, tantoque superbis
In scelere, et magnâ pietate utrumque trucidas.
Aspicis ut canis sparsit rugosa senectus
Tempora, et hæc senio moles evicta fatiscat.
Lapsantem quid sponte suâ, perseque ruentem
Hanc animam malè præcipitas? at nec tuus ille,
Crudelis licet, ac morum quem rere magistrum,
Hoc Christus velit; ille patrum nil jura resolvit:
Quin etiam ut vereare jubet, sectare monentem.
Expecta, dùm mors peragat. Te, nata, fruendæ
Non spatium vitæ, sed morti poscimus: exin
Utere sorte tuâ. Luctu dùm talia mater
Prosequitur, circùm turba omnis mœret, et ipsa
Gens fera, lictores lacrymas questusque dedere.

Tot gemitus inter manet imperterrita virgo,
Nec timet, exitio cujus tàm multa timentur.
Subjicit hæc demùm, et magno sic pectore fatur:

O cordi genitrix nostro charissima, quid te,

tu dois me rendre? n'as-tu point pitié de moi, Béroë, de ton père, qui, vaincu par l'âge et la douleur, maudit sa déplorable vie, et blasphème le Ciel? Tu assassines ton père, ta mère, et, en nous égorgeant tous deux, ton pieux forfait t'enivre d'orgueil. Vois comme la vieillesse a blanchi mes cheveux et ridé mon front; vois comme tout mon corps chancelle sous le faix des ans! Cruelle! veux-tu hâter la fin de mon existence qui déjà tombe en ruine? Non, ton Dieu, que tu veux prendre pour modèle, ton Dieu, tout barbare qu'il est, ne l'exige pas de toi; il ne brise point les nœuds de la piété filiale; que dis-je? il impose aux enfants le respect et l'obéissance. Attends, ma fille, que la mort nous ait frappés. Voilà tout ce que je te demande; laisse-nous mourir, et tu pourras disposer de ton sort. » Ces plaintes d'une mère font éclater des sanglots parmi la foule qui l'écoute; les bourreaux eux-mêmes ont trouvé des larmes.

Au milieu de cette profonde consternation la jeune vierge demeure inébranlable; elle ne craint rien quand on craint tant pour elle. Enfin elle se tourne vers sa mère, et lui répond avec un courage héroïque :

« Ma mère, vous qui êtes si chère à mon cœur,

Meque isto incendis gemitu? si pectus amore
Tentatur tibi, cur non et pietate movetur?
Tangor amore tuî, genitrix, doleoque parentis
Nata dolore! sed insistens me numine Christus
Majori rapit, et divino inflammat amore,
Mortales hebetans sensus. Cœlestibus ultrò
Urimur, et pulchrum est flammis cœlestibus uri.
Cede Deo mulier! tali sermone loquutam
Impia gens, primò pietatis imagine capta
Obstupuit, mox et majores arsit in iras.
Continuò rapitur virgo, magnoque tumultu
Matres, atque viri, puerique, et grandior ætas,
Heu! pietas, heu! sancta fides, invadere certant,
Insontemque trahunt, retrahuntque; ut ab ubere matris
Hinnuleum rapuère canes, lacerantque, feruntque.
Linquitur hic animo genitrix, membrisque solutis
Labitur; excipiunt famulæ, stratisque reponunt.

Orpheus at postquàm, Thracum pulcherrimus ille
Orpheus, audierat Beroën ad sæva reposci
Supplicia, arma amens capit, atque incensus amore
Se medium armatos inter sanctamque puellam
Objicit, et Stenelo dextram, quâ fortè prehensam

pourquoi ces sanglots dont je ressens l'atteinte comme vous? Si votre cœur cède à la tendresse, pourquoi ne s'ouvre-t-il pas à la religion? Je vous aime, ô ma mère; oui, je suis votre fille, et je souffre de votre douleur : mais le souffle du Dieu Sauveur est plus puissant; il me pénètre, il m'embrase d'une flamme toute céleste; j'échappe à l'empire des sens; un esprit divin me remplit: voilà, voilà ma gloire! O femme, ne résistez pas à Dieu! » Elle dit, et la foule impie, entraînée un moment par l'expression d'une foi si pure, s'étonne en silence; mais bientôt après sa rage n'en est que plus ardente. On s'empare de la jeune Chrétienne; hommes, femmes, enfants, vieillards, tous se précipitent sur elle à grands cris. O religion! ô foi sublime! l'innocence, hélas! est saisie et entraînée; tel un faon, ravi à la mamelle, est emporté par les chiens qui le déchirent; la mère de Béroë perd l'usage de ses sens, ses forces l'abandonnent, elle chancelle; des esclaves la soutiennent, et vont la déposer sur de riches tapis.

Cependant l'impétueux Orphée apprend que Béroë est traînée au supplice; dans l'égarement de la colère et de l'amour, il prend des armes, et va se placer entre les soldats et celle qu'il ne peut cesser d'aimer. Le bras du farouche Sté-

Antè alios sævus Beroën rapit, ense recidens
Archilocho fodit pectus. Totam ergò cohortem
Excitat imprudens, tali quem voce sequntus
Increpat Iphicrates. Quæ te dementia sanis
Sensibus evertit juvenis, quis te furor, Orpheu?
Respice teque, tuosque : cruci Christoque juventam
Hanc, patriosque Deos, sanctosque parentes
Posthabuisse potes? cui paucis Orpheus addit :
Vota Deusque mihi Beroë : me dedere leto
Iphicrates potis est, Beroën subducere nemo.
Jam ducis imperio, juvenem circùm undiquè miles
Funditur, et vitæ parcunt, et vulnera figunt.
Spes erat Iphicrati, Beroës per tristia fata
Mollire, inque suas juvenem deducere partes.
Jamque trahebatur, manibus post terga revinctis;
Cùm Beroë casto Christum sub corde precatur,
Multa dolens Orpheo super; illi nullus amoris
Sensus erat, solâ virgo pietate movetur.

Ecce autem Archidamas Beroën comitatur, et artem
Dissimulans, tristi cùm jam furiosa theatro
Turba propinquaret, rapidisque incendia flammis
Vibraret propiùs, tàm magnum dedecus ultrà
Non tulit. Heu! quò vos, nam quò furor iste, decori
Immemores rapit? in pueros tenerasque puellas

nélus, qui tenoit Béroë, tombe sous les coups de son épée; et, le fer, tout sanglant, est aussitôt plongé dans le cœur d'Archiloque. Cette attaque audacieuse émeut toute la multitude. « Téméraire, lui dit Iphicrates, quelle folie est la tienne? quelle fureur t'égare? songe à ta famille, Orphée, à toi-même; peux-tu sacrifier au Nazaréen tes parents, ta jeunesse et tes Dieux? — Mon Dieu? répond le jeune amant : c'est Béroë; Iphicrates peut m'ôter la vie; personne ne pourra m'arracher Béroë!» Iphicrates ordonne à ses soldats de se saisir de l'intrépide jeune homme, mais d'épargner sa vie. Il espéroit amollir ce cœur farouche par le supplice de Béroë, et le ramener au culte de ses dieux. On l'entraîne, les mains liées derrière le dos; Béroë prie en son âme; elle gémit sur le sort d'Orphée; ce n'est pas un terrestre amour qui l'inspire : la Religion seule parle dans son cœur.

Cependant le pieux Archidamas avoit suivi les pas de Béroë; son dessein n'étoit pas de se découvrir; mais quand cette multitude effrénée fut arrivée au théâtre de ses cruautés, et qu'il vit l'horrible appareil des bûchers, des flammes, l'homme de Dieu ne put soutenir ce spectacle d'horreur. « Malheureux! s'écria-t-il, quelle rage vous transporte? Ne rougissez-vous point de vos fureurs?

Nil sævire pudet? quid vestra in viscera, vestros
In natos ruitis? natarum in sanguine dextras
Tingere jam sanctum est, et munus amabile Divis!
Si patris unigenam æterni, cœlique potentem,
Et dominum mundi Christum, regemque fateri
Est scelus, et crimen tam sævâ morte piandum,
Me, me, adsum, leto date. Nil hæc virgo, vel ausa,
Vel sine me potuit, Christi rerumque sacrarum
Interpres, Veneris ritus odisse profanos
Auctor ego. Forti promentem talia voce
Ardentemque animis plebs indignata tuetur.

Actutùm, circo in medio, demittitur altè
In terram geminus stipes, circùm arida ligna,
Et pinus pingues, et odoriferas cyparissos
Admovêre; exin sanctum cum virgine castâ
Pontificem immites per ferrea vincla ligârunt.
Ille prior Christo grates laudesque ferebat :

Christe, Dei soboles, Patrisque æterna propago,
De nihilo dias qui me sub luminis auras
Eductum, et sancto informans pietatis amore
Pastorem gregis esse tui, populique magistrum

Pourquoi déchirer le fruit de vos entrailles? Tremper vos mains dans le sang des enfants, des jeunes filles, c'est donc là un acte de piété, une offrande digne de vos dieux! Mais si c'est un crime que de confesser le Christ, Roi des cieux et de la terre, si ce crime doit s'expier par les tourments d'une mort cruelle, c'est moi, moi seul qu'il faut livrer au trépas. Cette vierge n'a rien fait, n'a pu rien faire sans moi. C'est moi, prêtre du Dieu vivant, c'est moi qui lui ai fait abhorrer l'impudique Vénus et son culte infâme. » Ce discours, cette voix solennelle, cette ferme énergie, attirent les regards de la populace irritée.

Aussitôt, vers le milieu du cirque, sont élevés deux poteaux, instruments du supplice : des branches de bois sec, dépouille des cyprès et des pins, s'entassent à l'entour; les barbares attachent avec des chaînes de fer la jeune vierge et Archidamas; le saint pontife commence alors à louer et à bénir Dieu.

« O Seigneur, Fils éternel du Très-Haut, qui m'avez tiré du néant pour me conduire dans la vie; qui, en me pénétrant du saint amour de la religion, m'avez choisi pour être le pasteur de votre troupeau, et l'exemple de votre peuple,

Per varios belli casus pacisque dedisti;
Qui nostræ pius elueres ut crimina vitæ,
Atque tuas æternus oves ex ore leonis
Tartarei eriperes pastor, cœloque locares;
Divinam fudisti animam, nos munere vitæ
Accipe defunctos, ovibusque intersere sanctis.
Talia dicentem fumus flammæque tulerunt.

Hæc dùm oculis Orpheus, dùm singula prospicit, ecce
Purpureo visum est illi discedere cœlum
Limite : tergemini mox luce alisque corusci
Aligeri accelerant media inter nubila gressum,
Tergeminasque ferunt studio properante coronas.
Obstupuit tantâ perculsus imagine rerum
Orpheus, et donis pariter puerisque movetur.
Hæc tacitus secum : Nam quò tria præmia? nempè
Hic duo sunt pugiles : solus cum virgine solâ
Archidamas. Ubi tertius? hæc dùm corde volutat,
Spiritus ille Deus, Patris Natique voluptas,
Et communis amor, juveni pia viscera motu
Interior tentat, magnoque incendit amore.
Ergò illi species animi vertuntur, et ultrò
Se rerum facies aliis inopina figuris

dans la persécution et dans la paix ; qui, pour expier nos crimes, pour arracher vos brebis aux lions dévorants de l'Enfer, pour les placer dans le séjour éternel du bonheur, avez, dans votre amour, rendu l'âme sur la Croix ; daignez nous recevoir au sortir de la vie, et nous placer au nombre de vos élus. » Et bientôt des tourbillons de flamme et de fumée dérobent les Martyrs à tous les yeux.

Mais tandis qu'Orphée jette autour de lui des regards pleins de trouble, voici qu'un sillon de pourpre entr'ouvre le ciel ; il en voit sortir trois Anges lumineux, déployant des ailes radieuses : ils hâtent leur vol à travers les nues ; trois couronnes brillent dans leurs mains. Frappé de ce spectacle surnaturel, Orphée s'étonne ; une vive émotion s'empare de son âme. « Pourquoi trois » couronnes? dit-il en lui-même. Béroë, Archi» damas... ils ne sont que deux combattants... où » donc est le troisième ? » Et comme il se recueilloit dans cette pensée, l'Esprit-Saint, amour et volupté du Père et du Fils, et Dieu comme eux, descend au fond de son cœur ; il l'ébranle, il le pénètre, il l'amollit aux rayons d'une chaste flamme. Soudain Orphée sent qu'il n'est plus le même ; son esprit s'agrandit ; un monde nouveau se dévoile à sa vue : il s'élance aux pieds

Objicit : actutùm Beroës advolvitur imos
Antè pedes, lacrymisque effusus talibus orat :

Si quis adhuc veniæ locus, ô sanctissima virgo,
Si qua pii miseros ergà clementia Christi
Est super, et precibus si quandò flectitur, illum
Supplicibus supera votis, et vince precando.
Magna mihi, fateor, commissa piacula, amanti
Ignoscenda tamen. Quis te per tanta putâsset
Sacra Deo pactam, pulsisque ex æthere priscis
Numinibus, Christum cœlo regnare potentem?
Nunc quoniam afflavit Christus me lumine sancto
Christus, et obscuræ detersit nubila mentis,
Sacrilegos ejuro Deos, ritusque profanos
Abdico. Tu, quoniam potes, ah! miserere precantis.
Magna quidem poscis, retulit sanctissima virgo;
Si scelerum tamen, atque ævi te pœnitet acti,
Te Deus excipiet facilis, blandusque fovebit,
Et quæcumque olim vestigia crimen inussit,
Diluet, ac cœli supremâ parte locabit.
Aude animis, atque hoc quodcumque est lucis, et auræ
Mortalis, contemne; manet te pura doloris
Et leti summota procul formidine vita.

de Béroë, et, les yeux noyés de larmes, il lui adresse cette prière :

« O vierge si sainte et si pure! s'il en est temps encore; si la clémence de ton Dieu est ouverte au repentir; s'il se laisse fléchir à la prière des suppliants, obtiens grâce pour moi de sa miséricorde, et daigne l'apaiser par tes humbles vœux et tes saintes paroles! J'ai à expier de grandes fautes, mais elles sont pardonnables à un amant. Pouvois-je penser que tu étois liée à ton Dieu par des nœuds indissolubles, et que, vainqueur des fausses divinités du monde, le Christ régnoit seul dans les Cieux? Maintenant que son souffle divin s'est épanoui sur moi, et a dissipé les nuages qui couvroient mon âme, j'abjure tous mes dieux; je renonce à leur culte sacrilége. Voilà mes prières, ô vierge! prends pitié de l'homme suppliant. — Elle est grande la grâce que vous implorez, répond la vierge sans tache; mais si un véritable repentir vous touche, Dieu peut effacer jusqu'à la trace la plus légère de vos iniquités; il vous tendra la main dans sa miséricorde et vous assignera une place parmi ses élus. Courage, pécheur! méprisez ce qui vous reste d'une existence terrestre et fragile; méritez une vie toute immortelle, exempte des souffrances de l'humanité, et des

Nonne vides, magnâ ut Christus stipante catervâ
Obvius it nobis, summoque invitat Olympo?

At populi circùm fusi vesana fremebant:
Sacrilegi pereant, pereat quæ carmine mentes
Sensibus exturbat sanis, ritusque Deorum
Polluit, et totam funestat cantibus urbem!
Saxa alii, torresque alii, flammasque ferebant:
Virginis ille caput saxo petit, ille præusto
Stipite transadigit costas, hic Orphea sævus
Ense petit, revolutum in flammas corpus utrùmque
Ille agit, et tanto cuncti pro crimine gaudent!
O vanas hominum mentes, et inania veri
Pectora, et in terras curvatos pondere sensus!
Ecce aderat cœlo, radiis et luce coruscans
Æthereâ Christus, medium quem mille sequuti
Cœlicolæ clarâ circùm cinxère coronâ.
Ille citis summo subvectus ab axe quadrigis
Orpheaque, et Beroën mundi super ardua tollit.

FINIS.

craintes de la mort...Vois-tu pas déjà le Rédempteur qui vient à nous environné d'une milice brillante, et qui nous sourit du haut des Cieux ?»

Cependant la multitude s'empressoit autour du bûcher, et frappée d'un aveugle délire : « Mort » aux sacriléges ! mort à cette impie qui, par » ses enchantements, jette le vertige dans les » cœurs, profane le culte des dieux, et appelle » sur la ville le deuil et les calamités ! » Et tout ce peuple en démence agite des torches et lance des pierres. Un caillou acéré atteint le front de la vierge héroïque : un barbare lui perce le flanc avec un pieu calciné par la flamme ; un autre tient Orphée à la gorge et lui plonge un poignard dans le cœur ; celui-là saisit les deux amants et les pousse dans les flammes ; une horrible joie éclate dans la foule hideuse. O triste aveuglement des hommes ! Misérable nature, accablée sous le poids des sens, et courbée vers la terre ! Le Christ étoit en ce moment accessible à des yeux mortels ; il apparoît dans les airs, resplendissant de flammes et de lumière ; autour de lui sont rangés des milliers de génies célestes : porté rapidement sur un char de feu, il descend et ravit les bienheureuses victimes par delà les soleils et les mondes.

FIN.

EXTRAIT

DES ANNALES LITTÉRAIRES

DE M. DUSSAULT [1].

Moins heureux qu'*Atala*, et que le *Génie du Christianisme*, ce nouvel ouvrage de M. de Châteaubriand a été moins bien reçu du public, et plus maltraité par la censure littéraire ; un homme d'esprit, M. H., a déployé contre les *Martyrs* toutes les rigueurs de sa critique, et toutes les ressources de son rare talent pour la raillerie; peut-être une production de cette importance demandoit-elle un examen plus indulgent, et un ton plus sérieux ; quelques reproches qu'on puisse faire à cette création nouvelle d'un grand écrivain, on doit reconnoître qu'elle porte l'empreinte de son beau génie; M. de Châteaubriand ne s'est pas montré inférieur à lui-même dans cette périlleuse application de sa théorie poétique, et la nature seule d'une ten-

[1] Nous ne saurions mieux terminer ce volume que par un dernier jugement porté sur le poëme de M. de Châteaubriand par feu M. Dussault ; jugement qui, en outre, amène très-naturellement les belles stances que M. de Fontanes adressa à l'auteur des *Martyrs*.

tative si hardie et si neuve exigeoit les plus honorables égards, indépendamment du bonheur de l'exécution, et du succès des efforts; une des plus intéressantes Épîtres de Boileau est une consolation adressée à l'auteur de *Phèdre*, qu'affligeoient de cruelles et injustes critiques : si des vers mélodieux peuvent charmer les chagrins cuisants, et suspendre les douleurs amères d'une âme qu'ont blessée les traits de la satire, l'auteur des *Martyrs* ne pourra manquer d'oublier les siennes aux doux sons que lui fait entendre la lyre harmonieuse d'un grand poëte. M. de Fontanes vient d'adresser les vers suivants à son illustre ami; ils renferment un jugement littéraire d'une autorité bien imposante, en même temps qu'ils offrent toutes les grâces d'une poésie pleine d'enchantement, et toute l'élégance d'un style devenu très-rare aujourd'hui :

Le Tasse errant de ville en ville,
Un jour accablé de ses maux,
S'assit près du laurier fertile
Qui, sur la tombe de Virgile,
Étend toujours ses verts rameaux.

En contemplant l'urne sacrée,
Ses yeux de larmes sont couverts;
Et là, d'une voix éplorée,
Il raconte à l'ombre adorée
Les longs tourments qu'il a soufferts.

Il veut fuir l'ingrate Ausonie,
Des talents il maudit le don,
Quand, touché des pleurs du génie,
Devant le chantre d'Herminie,
Paroît le chantre de Didon.

« Hé quoi! dit-il, tu fis Armide,
» Et tu peux accuser ton sort!
» Souviens-toi que le Méonide,
» Notre modèle et notre guide,
» Ne devint grand qu'après sa mort.

» L'infortune en sa coupe amère
» L'abreuva d'affronts et de pleurs;
» Et quelque jour un autre Homère
» Doit au fond d'une île étrangère
» Mourir aveugle et sans honneurs.

» De l'indigence et du naufrage
» Camoëns connut les tourments;
» Naguère les nymphes du Tage,
» Sur leur mélodieux rivage,
» Ont redit ses gémissements.

» Ainsi les maîtres de la lyre
» Partout exhalent leurs chagrins :
» Vivants, la haine les déchire,
» Et ces dieux que la terre admire,
» Ont peu compté de jours sereins.

» Long-temps la gloire fugitive
» Semble troubler leur noble orgueil;
» La gloire enfin pour eux arrive,
» Et toujours sa palme tardive
» Croît plus belle au pied d'un cercueil.

» Torquato, d'asile en asile,
» L'envie ose enfin t'assiéger;
» Enfant des Muses! sois tranquille :
» Ton Renaud vivra comme Achille :
» L'arrêt du Temps doit te venger.

» Le bruit confus de la cabale
» A tes pieds va bientôt mourir :
» Bientôt, à moi-même on t'égale,
» Et, pour ta pompe triomphale,
» Le Capitole va s'ouvrir. »

Virgile a dit : O doux présage!
Il se replonge en son tombeau,
Et le vieux laurier qui l'ombrage,
Trois fois inclinant son feuillage,
Refleurit plus jeune et plus beau.

Les derniers mots que l'ombre achève
Du Tasse ont calmé les regrets :
Plein de courage, il se relève,
Et tenant sa lyre et son glaive,
Du destin brave tous les traits.

Châteaubriand, le sort du Tasse
Doit t'instruire et te consoler :
Trop heureux qui, suivant sa trace,
Au prix de la même disgrâce,
Dans l'avenir peut l'égaler!

Contre toi du peuple critique
Que peut l'injuste opinion?
Tu retrouvas la muse antique
Sous la poussière poétique
Et de Solyme et d'Ilion.

Du grand peintre de l'Odyssée,
Tous les trésors te sont ouverts;
Et dans ta prose cadencée,
Les soupirs de Cymodocée
Ont la douceur des plus beaux vers.

Aux regrets d'Eudore coupable,
Je trouve un charme différent,
Et tu joins dans la même fable
Ce qu'Athène a de plus aimable,
Ce que Sion a de plus grand.

Ta gloire est sûre, il faut l'attendre :
Ce n'est point un présage vain;
Chérile n'osera prétendre
Aux prix qu'un nouvel Alexandre
Promet à l'illustre écrivain.

Que le mérite se console,
Un héros gouverne aujourd'hui :
Des arts il veut rouvrir l'école,
Et faire asseoir au Capitole
Tous les talents dignes de lui [1].

[1] Ces vers ont été adressés à M. de Châteaubriand en 1810. (*Note de l'Éditeur.*)

FIN DU VOLUME DIX-HUITIÈME *bis.*











